



LES EMBRASÉS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande

Exemplaire N° 4

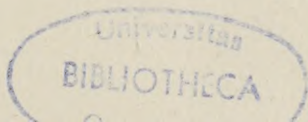
MICHEL CORDAY

LES EMBRASÉS

— ROMAN CONTEMPORAIN —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1902



A

RENÉ BINET

SON AMI

M. C.

LES EMBRASÉS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Nickelé, marqueté, meublé de stalles et de filets, le long *car* électrique gravit les pentes du Mont-Arvel, en plein nuage. Il monte en lacets patients, d'une allure unie, lente et presque silencieuse. Pourtant, aux tournants courts, le rail et la roue, pressés en une étreinte trop étroite, jettent une plainte enrouée, mélancolique et sonore.

Amy Chardonne appuie son tendre visage de vierge blonde aux vitres du wagon. Près de la voie, la fumée grise de la nue hésite à se poser sur la montagne ; silencieuse, elle rase l'herbe, voltige, court, se déchire aux broussailles. A plus longue portée, elle s'épaissit, ne laisse plus apparaître les arbres qu'en troubles silhouettes, se mêle à l'ombre des sous-bois. Et quand le regard ne rencontre pas de ces obstacles de premier plan, quand il plonge tout droit sur le vide de la vallée, il se heurte à ce voile opaque, irritant, comme à une glace dépolie.

Jamais, depuis son départ, depuis cet arrachement du train au quai de Felletin, en ces deux jours de voyage, du centre de la France au seuil de Valais, jamais Amy Chardonne ne s'est sentie si seule, si perdue. Certes, elle était plus vaillante au moment de l'adieu ; bien qu'alors, une cruelle envie de pleurer lui piquât les paupières et les narines, aussi violemment qu'un flacon de sels. Mais ne fallait-il pas donner l'exemple de la fermeté à toute la famille désolée, réunie sur le quai : la maman, les deux

sœurettes, le jeune frère ? Les larmes sont si contagieuses. Et la présence de M. Donnet, l'ingénieur de la manufacture, venu tout exprès pour le départ ! Bien qu'il l'encourageât de son bon regard bleu sous le binocle, pour rien au monde elle n'eût voulu faiblir devant lui. Et puis, à ce moment-là, malgré la tristesse de l'absence et la raison du voyage, une joie juvénile la soutenait à la pensée de s'en aller seule, vers l'inconnu, de voir et d'habiter quelques mois ces Alpes tant vantées.

Mais l'espoir, surtout, exaltait son courage devant ce départ nécessaire. N'allait-elle pas, là-haut, guérir de cette petite toux crépitante, dont le docteur Blanchard, en vacances à Felletin, s'était si soudainement inquiété ? Comme la vie simple, unie, devient subitement tragique ! Certes, elle toussait depuis un hiver, courbée sur ses dessins de tapisserie, à la manufacture. Un rhume, pensait-elle. Et il avait suffi que ce jeune docteur revînt par hasard au pays natal, qu'il se penchât sur elle, pour jeter aussitôt l'alarme et décider ce séjour d'altitude, à la station dont il était médecin.

Là-haut, à quinze cents mètres, peut-être au-dessus de ces nuages que le wagon traverse, là-haut, l'attend la guérison. Là-haut, une vie dont elle connaît mal encore les rites étranges, rend, paraît-il, en quatre mois d'hiver, la santé aux poitrines délicates. Le docteur Blanchard l'affirme et cite des cures certaines. Pourquoi pas? La nature n'est-elle pas toute-puissante? Lorsqu'on vient, de pleine foi, implorer son secours, se réfugier dans son sein, ne peut-elle pas apaiser une petite toux au fond d'une jeune poitrine ?

Amy Chardonne y compte bien. Il *faut* qu'elle guérisse, puisque, depuis la mort de son père, elle soutient de son travail toute la maisonnée. Et c'était bien surtout cet espoir, cette volonté de guérison, qui l'exaltaient à l'instant du départ.

Hélas! vingt heures de cahots, de banquette dure, de grossiers contacts, d'attente et de froid, avaient brisé cette belle armure de vaillance. Parvenue à la station de Roche, dans la vallée du Rhône, où elle devait prendre le train de montagne, il lui sembla qu'elle avait quitté la chère maison depuis des semaines de voyage. La peur

atroce la traversa de ne revoir jamais les siens... Et cette fois, Amy Chardonne ne lutta pas contre sa détresse et ses larmes.

Il est pourtant avenant, le décor immuable de ces placettes de gares suisses : les portiers d'hôtel en livrée bleu et argent, les landaus vénérables, leurs chevaux habillés de sonnailles de cuivre, les tonnelles et l'auvent ajouré d'un café rustique. Mais les gens, les sites, paraissent tellement étrangers, hostiles même, à qui débarque pour la première fois dans un pays. Et puis, quel sombre temps : des nuages bas, comme de coton sale, frôlaient les noirs talus de la montagne, laissaient suinter jusqu'à la terre une brume humide et grise.

Cependant, Amy Chardonne, figée au seuil de la gare, froissée par des voyageurs affairés qui couraient de leurs bagages à leurs billets, avait senti soudain se réveiller son courage : sur tout un côté de la place, s'allongeait un wagon d'acajou verni et de métal brillant, d'une coquetterie pimpante d'yole de course, et couronné de lettres d'or :

ROCHE — MONT-ARVEL

Ses panneaux, ses rampes, son titre flamboyant, semblaient concentrer toute la chétive lumière de la vallée d'automne. Sa vue seule réconfortait. C'était lui qui franchirait cette dernière étape inscrite à son fronton, lui, le guide sûr qui conduirait jusqu'au séjour de salut.

Enfin, tous les bagages furent arrimés dans les fourgons du *car* gigantesque : des malles, encore des malles, — pour quatre mois — des malles riches dont le cuir grince comme une selle neuve, de pauvres malles au dos cintré, couvert d'un pelage court et de lattes de bois; et l'approvisionnement de la station, depuis les paniers de primeurs jusqu'aux caisses de Champagne.

Et, les voyageurs bouclés, sous un tour de clef, dans la longue case commune, le wagon s'ébranla, commença de monter... Alors, le courant électrique qui l'animait sembla passer en même temps dans toutes les âmes... On s'élève, enfin, vers la guérison. Un sursaut d'aise et d'espoir parcourt tout le wagon, l'éclaire, le transfigure. Est-ce l'effet de cette métamorphose? Il est impossible de discerner les gens bien ou mal

portants. Pas de toux, ni d'yeux trop brillants, de pommettes trop vives. Chacun pose sur ses voisins un regard hésitant : vont-ils se soigner? Accompagnent-ils un parent, un ami? Ont-ils, là-haut, des malades à voir? On ne sait. Mais pour eux-mêmes ou quelqu'un des leurs, tous ont confiance dans le séjour merveilleux. C'est cette foi qui chasse des visages l'angoisse ou la souffrance. Et le wagon plein d'espoir s'élève lentement vers le ciel, comme une prière.

Plus que tous les autres, Amy Chardonne espère fermement. Elle a foi dans sa jeunesse. Vingt-trois ans! Si récente, l'alerte ne peut pas être grave. Et puis, pour ceux qu'elle fait vivre, il faut, il faut guérir. Mais comme ils sont loin, tous ceux qu'elle couvre de sa tendre protection... Et dans la lente montée, à travers le mystère du nuage, sa belle ardeur, réveillée d'abord d'un si vaillant sursaut, a fléchi de nouveau. Elle se sent une si lamentable petite chose, oubliée, isolée dans un coin. Autour d'elle, nul n'est seul : un père accompagne son fils, une mère sa fille, une femme son mari. D'autres vont visiter là-haut des amis, des parents. Elle,

personne ne l'a pu suivre : le voyage est si long, le séjour si cher. Là-haut, personne ne l'attend, sauf Blanchard qu'elle connaît si peu...

Ah ! l'inappréciable bienfait d'une présence amie, dans la détresse et l'éloignement : une main à étreindre, un visage à caresser du regard et du sourire... Et toute cette tendresse remuée, qui ne peut se répandre, lui gonfle la poitrine jusqu'à l'étouffement, la menace d'une toux qu'elle dompte par un effort enragé.

D'autres, sans doute, dans ce wagon, luttent contre leur souffrance, par cette orgueilleuse et touchante pudeur, car tous, maintenant, se taisent dans la contrainte. La tristesse du nuage traverse les vitres en même temps que sa terne lueur. Les nuées grises voltigent, courent, se déchirent aux broussailles, dans une paix inquiétante, autour du wagon silencieux à son tour. Rien ne trouble plus cette montée muette que le long gémissement métallique du train dans les tournants. Jamais, semble-t-il, on ne sortira de cette prison de brume qui étouffe la vue. Et songer que c'est la lumière de midi ! Le malaise devient angoisse. Va-t-il falloir

vivre quatre mois dans cette fumée grise?

Soudain, un cri général, puis un arrêt. Brusquement, comme s'il émergeait des profondeurs d'une mer aux eaux troubles, le wagon a jailli dans un royaume de soleil et d'azur.

En même temps, des portières s'ouvrent, des bras se tendent. MONT-ARVEL !

Sur la terrasse de la gare, le visage levé vers les sommets, Amy Chardonne oublie tout, boit la lumière à pleins regards. Tout est couleur, tout est clarté : proche, la cassure fraîche d'un tronc d'arbre brille de l'éclat vif d'une flamme; plus haut, la grande façade d'un hôtel, adossé au versant, éblouit de blancheur, carrière de craie ouverte au flanc de la montagne ; des châlets précieux, pareils à des jouets, posés sur les pentes vertes, luisent sous le vernis neuf ; des gouttes de sève scintillent aux palmes des sapins; et les hauts sommets rocheux étincellent sous les coups de lumière comme le silex sous l'acier, découpent leur énorme masse aux nettes cassures, sur l'azur velouté, profond et chaud.

Éblouie, Amy Chardonne se retourne vers la vallée : une rade de rêve s'ouvre devant elle.

C'est bien d'une mer qu'à surgi le wagon : une mer comme pétrie de vapeur blanche et de lumière, une mer douce et molle, aux vagues floconneuses, la mer des nuages enfin dominés. Les montagnes en jaillissent en côtes escarpées, couvertes par l'assaut dru des sapins ; leurs replis découpent sur ces flots blancs des caps, des golfes et des îles. Sur ces sombres falaises, la mer se jette en blanches volutes immobiles, pareilles à des instantanés de lames qui se brisent... Au large, très loin, le tragique chaos des sommets glacés, banquise prodigieuse, flotte sur les vagues de lumière.

Et des cloches de gare, des sifflets de train, des appels de trompe montent en échos affaiblis des profondeurs de la mer des nuages, rappellent seuls à ceux qui vont vivre sur ses bords, l'invisible et lointain séjour des hommes...

— Mademoiselle Chardonne, n'est-ce pas ?

Une voix mâle, un salut, près d'elle, ont tiré la jeune fille de sa courte extase. Elle se retourne et, le temps d'un regard, d'apercevoir sous le chapeau levé, des cheveux châtains dressés en ondes de flammes, une barbe légère, une sil-

houette svelte et moyenne, le temps de retrouver, sous le masque de la trentaine, des traits juvéniles qu'elle n'a point oubliés :

— Robert Pèlerin !... M. Pèlerin !

Et, malgré sa stupeur, sa mémoire de déplier aussitôt toutes les images du bon temps, les dernières années de Paris, où les Chardonne et les Pèlerin habitaient et voisinaient au même palier ; où un Robert Pèlerin, aspirant à la vingtième année, ne se souciait guère d'une petite Amy Chardonne toute fraîche éclose de sa robe de communiante. Depuis, hélas !... La lente maladie de son père — celle-là même dont elle souffrait maintenant — l'avait ramenée au pays d'origine; plus tard, dès l'affreux deuil, tandis qu'elle aidait de son travail la famille amoindrie, elle suivait dans les journaux l'essor de Robert Pèlerin, artiste vite heureux, aujourd'hui céramiste en vogue... Et le retrouver là, dès le train !

— Vous? Ici? dit-elle. Et comment savez-vous que moi-même?...

— Mais tout cela est très simple. Je connaissais Blanchard. Souvenez-vous. Je le rencontrais

parfois chez vous le dimanche, en sortie de lycéen, quand votre père était son correspondant.

Elle murmura :

— C'est vrai, mon Dieu, comme c'est loin, déjà !

— Dix ans. Mais j'ai suivi sa trace, et ma foi, embarrassé dans le choix d'une station, j'ai pris la sienne.

D'un élan, la jeune fille demanda :

— Vous êtes souffrant ?

— Pas même. J'ai craint seulement de le devenir. Nous ne brûlons plus nos meubles dans notre four, comme Bernard Palissy. Mais nous y brûlons un peu nos bronches. La montagne est un bon préventif. Blanchard m'a donc annoncé votre arrivée. Il est retenu par sa consultation ; il m'a chargé de le remplacer et de l'excuser près de vous. Nous le retrouverons là-haut. Mais je vous tiens là, debout. Vous devez être horriblement fatiguée... Que je vous ai plainte de ce long voyage à travers la France ! Si vous le permettez, nous allons prendre une voiture qui montera votre bagage jusqu'à cette importante façade blanche. C'est notre gîte. On

le nomme simplement *Mont-Arvel*, dans le pays. L'autre, le sanatorium populaire, plus élevé et qu'un pli de terrain nous cache, s'appelle ici *la Maison d'En-Haut.*

— Ah ! oui, je sais.

Elle se souvenait du zèle actif et discret de M. Donnet. Grâce au congé à pleins gages qu'il lui avait obtenu de la Manufacture, elle pouvait, sur le conseil de Blanchard, éviter l'humble et sévère existence de la maison d'En-Haut, et vivre à ce luxueux Mont-Arvel.

Elle s'accota, pénétrée de bien-être, dans la voiture ouverte, dont les chevaux montaient les recourbes de la route au rythme lent et clair de leurs sonnailles de cuivre.

Elle n'était plus seule dans ce séjour étrange et nouveau. Tout près d'elle, avait surgi ce prestigieux compagnon, vivant souvenir du cher passé. Elle l'examinait curieusement en prompts regards de côté. Autour des lèvres bonnes, un peu fortes, frisaient la moustache et la barbe châtaines, légères, presque rares. Et un battement de paupières assez fréquent donnait à son regard une vie attentive, comme sans cesse

renouvelée. Il surprit ou devina cet examen :

— Comment avez-vous pu me reconnaître, tout à l'heure? demanda-t-il. Nous changeons tellement, nous autres, de vingt à trente ans.

Aussi peu infatué que possible de son apparence physique, il gardait pourtant le souci bien humain des signes de l'âge.

Elle répondit :

— Je vous ai reconnu sans peine. Vous êtes devenu l'homme que promettait l'adolescent. Voilà tout. Je n'ai eu qu'à me souvenir.

Elle ajouta, hésitante, mais pressée par un obscur désir de savoir :

— Et moi? Vous m'avez trouvée très fatiguée, n'est-ce pas? Blanchard a dû vous dire que je n'étais pas bien portante.

Alertement, il répliqua :

— Vous voulez qu'on vous complimente. Car vous avez gardé le teint transparent de vos treize ans. J'ai cru rajeunir à vous voir. Vous m'avez transporté au temps de notre voisinage. Quant à Blanchard, il m'a surtout dit que vous guéririez.

Il ajouta, plus grave :

— Et il faut le croire.

Il parlait sincèrement. Une surprise attendrie, révoltée tout ensemble, l'avait saisi devant la ferme silhouette d'Amy Chardonne... Quoi ? Blanchard avait entendu contre ce jeune sein les premiers échos du mal redoutable, dont le nom sifflait aux oreilles comme le râle d'une poitrine malade ? La phtisie ? Et maintenant, à voir la pulpe fraîche de ces lèvres, l'envol étonné des cils autour des yeux limpides, les ondes animées de ces bandeaux couleur de chêne, ce profil cambré de vierge d'Henner, tout ce pur visage ouvert à la vie comme une fleur surprise et charmée d'éclore au jour, sa colère augmentait encore contre l'injuste nature. En même temps, il affermissait avec violence sa foi dans le miracle de la montagne.

La voiture suivait toujours les crochets aigus de la route, découvrait tour à tour, devant Amy Chardonne et son compagnon, l'océan de soie lumineuse entre ses sombres falaises, et le décor ensoleillé des sommets d'Arvel.

Toute la station était nichée au creux d'un cirque. Avant de dresser vers le ciel ses cimes escarpées, la montagne ralentissait son élan à ce

palier, comme le touriste se repose avant d'affronter les dernières rampes.

D'un geste, Robert Pèlerin enveloppa l'espace :

— Voyez cet air de cristal doré. Respirez. N'est-ce pas la vie même qu'on boit à grandes gorgées... Il suffit d'ouvrir les lèvres pour la sentir couler en soi.

— Mais, demanda Amy Chardonne, quelle existence mène-t-on, à ce *Mont-Arvel?*

— Précisément ; on respire surtout cet air sec, pur et léger. Puis on s'alimente le plus possible. Et enfin, on plane en plein repos, au-dessus des tracas et des hommes. Il faut méditer ce dernier article, mademoiselle Amy. Oubliez tous vos soucis terrestres ; laissez-vous bercer au-dessus des nuages.

Le regard perdu vers la rade de lumière, Amy Chardonne murmura :

— Ah ! La vie a été si méchante pour nous...

Compatissant, Robert Pèlerin coupa court :

— Je sais, Blanchard m'a tout dit. Mais je sais aussi que votre courage et votre talent ont vaillamment triomphé de l'épreuve. Je sais qu'à

la manufacture de tapisserie de Felletin, on estime fort vos modèles originaux.

Elle interrompit l'éloge. Et délibérément :

— Vous a-t-il parlé de ma sœur Emma?

Mis à l'aise par la franchise du ton, il répondit :

— Mais oui. Quelle surprise! Certes; j'avais vu souvent le nom d'Emma Dorsay sur des affiches de concerts classiques, mais je n'aurais jamais deviné sous le pseudonyme votre sœur aînée. Elle a du succès.

— Oui. Elle nous a quittés, dès la mort de mon père, il y a cinq ans. Ma mère ne lui pardonnera jamais. Moi, je n'ai pas cessé de l'aimer, ni de correspondre avec elle. Elle a été jusqu'au bout de sa volonté, à travers les préjugés. Pourquoi l'en blâmer?

Robert Pèlerin s'inclina devant cette tendresse affranchie et fidèle. Il savait par Blanchard qu'Emma Dorsay vivait en libre et solide union, depuis son départ, avec un ancien officier de cavalerie, fortement titré et renté. Mais sans doute, Amy Chardonne voulait-elle l'ignorer.

Et par un retour de pensée vers la jeune fille, il dit :

— Peut-être votre ami Blanchard a-t-il été indiscret. Mais il m'a parlé pour vous d'un projet de mariage qu'il a connu à son passage à Felletin...

Amy Chardonne devint toute rose :

— Oh! on marie si vite les gens, dans une petite ville. Sans doute, M. Donnet s'est toujours montré très bon pour nous. Peut-être même ma mère et lui caressent-ils ce projet. Mais...

Elle hésita sans doute devant sa pensée secrète, et reprit :

— Mais, il ne saurait être question de rien avant que je sois guérie. Enfin, ajouta-t-elle, comme libérée par cet aveu, je vois que Blanchard n'a plus rien à vous apprendre. Mais vous, dit-elle, en tournant vers lui un regard de curiosité malicieuse, je ne connais de votre vie que votre célébrité.

— Oh! ma célébrité!

— Mais si, mais si. Voyons, me récuserez-vous comme juge; je suis un tout petit peu de la grande famille. Et je sens bien quand un artiste mérite et tient la gloire. Mais Blanchard, qui d'ailleurs a fort peu séjourné à Felletin,

n'a pas été si bavard avec moi qu'avec vous...

— Mon Dieu, dit Pèlerin d'une haleine, ma vie n'est guère compliquée. J'ai travaillé, j'ai eu de la chance et je me suis marié. Voilà.

— Ah!... Des enfants?

— Deux.

— Et... madame Pèlerin est ici?

— Non, j'ai jugé inutile d'imposer à des êtres bien portants le contact des malades. Sans nécessité, c'est pur égoïsme.

Ils se turent. Et l'on n'entendit plus que le bruit du sable écrasé sous les roues de la voiture. Bientôt elle s'arrêta devant le perron de Mont-Arvel.

Amy Chardonne et son compagnon sautèrent vite à terre, comme heureux de rompre ce muet tête-à-tête. Un homme apparut sur le seuil. Il avait la tête nue et chauve. Ses yeux louchaient vers un nez de proie, d'où sortait une lourde moustache noire. Il salua profondément le couple au passage.

— C'est M. Loublieux, notre majordome, dit Pèlerin. Il sort toujours sans chapeau ni manteau. Cet homme-là sert de réclame vivante

à sa station. Il semble dire : « Quelle température! Voyez mon veston. Il fait toujours chaud à Mont-Arvel. Pas besoin de pardessus. Et quel soleil! Voyez mon crâne, comme il reluit! »

Et, en effet, un point lumineux brillait sur sa tête comme sur ces petites boules de verre qui enregistraient, sur la terrasse, la radiation solaire.

Pèlerin s'arrêta devant la grille de fer forgé qui fermait l'ascenseur. Diéner, le portier, se précipita, l'ouvrit aussitôt, la casquette haut levée. Un beau soldat : des traits corrects et neutres, de longues moustaches rousses, des épaules en consoles, le torse matelassé dans la tunique bleue à boutons d'argent.

— La chambre de mademoiselle Chardonne? demanda Pèlerin.

Et pendant que Diéner téléphonait à la fille de chambre, il ajouta :

— Vous avez quelques instants avant le repas de midi. C'est le dîner, ici. Pour que vous ne soyez pas trop dépaysée à votre entrée dans la salle à manger, je vous accompagnerai, si vous le voulez bien, à la place que je vous

ai retenue. Je vous attends ici, dans la galerie.

Elle remercia d'un signe de tête et l'ascenseur l'emporta.

Très claire, très nue, sa chambre lui rappela d'abord une salle de bains. Un rideau de toile blanche à longs plis droits, traversé de soleil, tombait devant la fenêtre ouverte. Sur les murs enduits de laque blanche, couraient de sobres motifs en teintes pâles et plates. Et toutes les parois, au lieu de se rejoindre par des angles droits où se retranche la poussière, se raccordaient par des arrondis. Les meubles de bois tourné, clairs et vernis, réduits au strict confort, rappelaient, par leurs lignes courbes, les contours sans heurt des murailles. Pas de cheminée, dont la vue seule réchauffe pourtant une chambre; rien que les ailettes de fonte d'un radiateur, derrière un treillis de tôle.

De nouveau, Amy Chardonne s'attrista, à la pensée de vivre quatre mois dans cette nudité claire et froide. Et, aussi tôt que possible, elle courut, avec une hâte enfantine, rejoindre Pèlerin.

Elle le trouva dans une galerie mi-obscure,

où déjà quelques convives attendaient, en se promenant, le deuxième coup de cloche du repas. Là, rien ne distinguait la station d'un hôtel de luxe quelconque, sauf de petits bénitiers de faïence bleue, exigés par l'hygiène et d'ailleurs discrètement placés dans des recoins d'ombre.

— Il faut, dit-il, que je vous fasse connaître en deux mots nos voisins. Car on sert ici les repas par tables de huit couverts. D'abord, un Français, M. Decharme; grande industrie; malade nerveux, despotique, charmant à ses heures; c'est un vétéran de Mont-Arvel; trois campagnes. Avec lui, sa femme et sa sœur, deux brunes agréables dont il ne veut jamais se séparer. La jeune fille, Lucie Decharme, est à peine souffrante; elle fait de la prévention, comme moi. Puis, M. et Madame Linefors : diplomatie scandinave, aristocratique et froide. Cette fois, le mari accompagne sa femme, vraiment malade, mais que Mont-Arvel semble soutenir à miracle. Elle est d'ailleurs d'origine française. Trois saisons également. Enfin, M. Morini, jeune et fougueux italien, peintre

amateur et malade indocile. Et maintenant que vous connaissez les convives, passons à table.

A l'appel de la cloche, un flot de foule, peu à peu massé dans la galerie, fit irruption dans la salle à manger.

Là encore, tout était blancheur et lumière. Sur trois faces, d'immenses panneaux de cristal ouvraient sur la montagne de radieuses échappées : un groupe de sapins luisants aux franges lourdes; l'aubette vernissée de la gare; des prés de velours; une pente boisée plongeant dans l'océan des nuages. Et la salle semblait parée de paysages inimitables et gigantesques, de fresques de verdure, d'alpe et de soleil. Des portiques clairs aux corniches arrondies, sobrement relevés de filets d'or, encadraient ces baies lumineuses, jetaient et mêlaient au plafond leurs courbes douces. Et sur les nappes blanches, parmi les gerbes et les feuillages, la frêle floraison des cristaux recueillait en reflets éclatants toute la joie de l'espace.

Au coup de timbre d'un maître-d'hôtel, un bataillon d'habits noirs surgit de l'office, se

répandit parmi les tables, silencieux et prompt.

Et, très vite, un ramage de volière, de cour en récréation, monta dans la clarté magnifique de cette blanche salle de palais.

Amy Chardonne s'en étonna. La fatigue et le souci du mal, pensait-elle, auraient dû paraître sur les visages, répandre dans l'air une sorte de tristesse contagieuse.....

— C'est gai, n'est-ce pas? lui dit à voix basse Pèlerin.

Depuis huit jours, c'était à chaque repas une stupeur nouvelle pour lui, ce pépiement qui montait dans la lumière. Pas même de toux. La pureté de l'air, l'amour-propre, la coquetterie, une discipline vite acquise, triomphaient une heure du signe apparent de la souffrance. Et tous les *dining-rooms* d'hôtels où, par toute la Suisse, s'asseyaient d'insouciants touristes en santé, auraient paru mornes auprès de ce banquet de cent cinquante convives inquiets ou malades.

Cette rumeur bavarde, stimulée peut-être par la fièvre, l'espoir et la hâte de vivre, étourdissait Amy Chardonne. A sa table, M. Decharme,

la barbe brune et les tempes blanches, les traits aimables et galants, conduisait l'entretien. Soucieux de briller, il s'écoutait avec plaisir. Il vantait les vertus de la montagne.

— Un grand homme, dit-il, a prévu — parmi bien d'autres prophéties — les stations d'altitude, voici cent cinquante ans : Jean-Jacques Rousseau, dans la *Nouvelle-Héloïse*. Saint-Preux voyage dans le Valais. Il écrit à Julie ses impressions. Il exalte longuement l'action salutaire de la montagne, qui calme, épure, élargit la pensée en même temps qu'elle fortifie le corps, et il conclut à peu près ainsi : « Et je m'étonne que la médecine et la morale n'aient pas encore songé à utiliser les vertus de ce séjour..... »

L'italien Morini, frémissant de race et de feu, dit avec une fougue impérieuse :

— Quoi? calmante, la montagne? Allons donc! J'affirme moi, qu'à force d'y vivre, elle nous forme une âme à son image : toujours houleuse, accidentée; elle est sévère et charmante, inaccessible et insondable, accueillante et dangereuse, jamais plate ni monotone. La montagne

rend notre âme pareille à l'eau née de ses flancs, qui bondit, rugit, s'affole, tourbillonne, et ne se repose jamais. Et c'est pourquoi je l'aime.

Madame Decharme inclina sa jolie tête brune et rose, où brillaient des yeux de passereau, vifs et doux. Et conciliante :

— Pourtant, ne soigne-t-on pas dans la montagne les maladies de nerfs, la neurasthénie.....

Morini haussa les épaules :

— Qu'est-ce qu'ils ne soigneraient pas!

La sœur de M. Decharme, une jeune fille réfléchie, au mat regard noir, dit d'une voix pénétrée :

— La montagne est la poésie même. Qu'importe le reste!

Seuls, les Linefors se taisaient. Et bien qu'une violente vie intérieure parût jaillir à leurs yeux clairs, ils en cachaient jalousement le secret derrière leur masque noble et glacé.

Amy Chardonne regardait, écoutait.

Robert Pèlerin lui dit doucement :

— Il faut manger.

Elle répondit en souriant :

— Le menu est trop copieux.

En effet, réglée par le signal du timbre, la ronde des plats ne s'arrêtait pas, aux mains des serveurs rapides et silencieux : viandes rouges, épicées de sauces à la menthe, viandes blanches rehaussées de truffes, poissons de lac et d'océan. Et comme chacun étudiait voluptueusement la carte ! Souvent, le clappement sec des bouchons, arrachés par les sommeliers, dominait l'animation joyeuse des paroles.

Soudain, tout bruit cessa. Un homme haut et large, vêtu d'une lévite noire, s'avançait lentement entre les tables. Sa seule vue avait éteint les voix et les rires, comme un coup de faux abat les folles fleurs d'un champ. Sur sa face renfrognée, complètement rase, d'un gris dur de pierre ponce, le poil, traqué, poursuivi partout, se vengeait, jaillissait en deux sourcils épais comme des moustaches.

— C'est le fameux docteur Esther, le médecin-directeur, le grand maître de Mont-Arvel, dit Pèlerin. Car Blanchard n'est que son assistant, et s'occupe surtout de la maison d'En-Haut. Il y habite, d'ailleurs. Le docteur Esther n'est pas jovial, comme vous voyez. Il gèle la salle.

Mais l'usage veut qu'il mange avec ses pensionnaires.

Le docteur Esther s'assit à une table occupée par des Anglais. Et peu à peu, la rumeur se ranima, ne cessa plus jusqu'au départ, qui fut assez brusque, comme contagieux.

Dès le seuil de la salle, Amy Chardonne rencontra Blanchard. Elle fut heureuse de retrouver cette franche et fruste figure, dont la barbe et la crinière semblaient taillées en pleine houille. Il accourait. Tous trois s'arrêtèrent dans le corridor mi-obscur.

— Vous m'excusez, n'est-ce pas? La consultation n'en finissait pas, là-haut. Mais Pèlerin m'a remplacé. Etes-vous installée? Ma femme a hâte de vous connaître. Mais vous devez surtout avoir besoin de repos, de sommeil. Voyons? Il faut vous acclimater. Vous ne ferez pas encore de chaise aujourd'hui...

— Faire de la chaise?

— Oui. Faire de la chaise longue. Pèlerin, vous n'êtes donc pas entré dans le détail? Mais c'est le fond de la cure. Vous n'avez pas vu ces vérandas sur la façade, au rez-

de-chaussée? Chacun s'étend, bien enveloppé, sur des chaises longues placées côte à côte, sous ces galeries, en plein air, par tous les temps. On n'en quitte que pour les repas et pour une petite promenade, vers quatre heures.

— Quoi? A la nuit même?

— Mais on reste jusqu'à onze heures, minuit, sous les lampes. Çà devient une habitude, un besoin même. Il faut boire de l'air, tout est là. L'imposte de votre chambre va bien rester ouverte toute la nuit! Et plus tard votre fenêtre, même s'il gèle à vingt degrés! Votre carafe sera frappée à votre chevet.

— Non? Ce n'est pas possible, dit-elle. Alors, les belles jeunes filles qui, dans les romans, respirent l'air glacé à leur fenêtre pour mourir?...

— Elles guériraient, si elles étaient malades! Et le reste du traitement dérive de la cure d'air. Quand on respire bien, on a faim et on a l'âme tranquille. Quatre mois de ce régime-là, je vous le répète, et vous serez guérie, archi-guérie.

Tous trois étaient arrivés au seuil d'un jardin d'hiver, une serre en nef d'église, pleine de

lumière et de plantes vertes, et meublée de sièges de bambou.

— Je ne veux pas vous laisser dormir dehors dès aujourd'hui, dit Blanchard. Vous vous reposerez ici. Les vitrages sont entr'ouverts. C'est un acheminement. Vous y serez tranquille jusqu'à quatre heures. Maintenant, je vais aller rédiger pour mon sévère patron une petite fiche des observations que j'ai prises sur vous à Felletin. Cela vous évitera l'ennuyeuse cérémonie obligatoire ici pour chaque nouvel arrivant : « Toussez; respirez; toussez; respirez. » et la pesée, les mesures, j'en passe. Allons, reposez-vous... Au revoir.

— Je ne m'éloignerai pas, dit Pèlerin.

Elle se laissa tomber, d'un geste de grâce pudique, sur une chaise longue, et leur tendit les mains en souriant :

— Merci, tous les deux...

Les yeux fermés, elle rêva sans dormir encore. Dans sa pensée lasse, cet étrange séjour au-dessus des nuages, en plein azur, où l'on oubliait les misères humaines pour une vie renouvelée, lui apparaissait un peu comme le

paradis de la légende. Et parmi les visages d'élus qui passaient dans la lumière, elle retrouvait, auréolé de gloire et lui souriant de ses lèvres de bonté, le camarade lointain, le témoin du seul temps heureux qu'elle eût vécu sur la terre.

CHAPITRE II

Debout devant son bureau, le docteur Esther lisait la fiche rédigée par Blanchard. Amy Chardonne... la pensionnaire arrivée le matin même. Il connaissait l'histoire. Certes, ce n'était pas une cliente de luxe ; mais elle pouvait guérir, en se soignant bien. Ceci compensait cela. Car toute cure heureuse achalandait Mont-Arvel.

On frappa trois petits coups.

— Entrez.

Les deux syllabes roulèrent comme une marche funèbre sur un tambour voilé de crêpe. Le docteur aimait prévenir de son austérité redoutable. La porte s'entr'ouvrit doucement, et Loublieux entra, discret, en vent coulis. Son

crâne brillant gardait le reflet du soleil de Mont-Arvel. Il dit :

— Il y a là une Bernoise, Bertha Siben, qui se présente comme fille de chambre. Nous avons déjà sa sœur, à la buanderie. Voulez-vous la voir? Je la prendrais bien pour remplacer Marie Spickel qui s'est...

Il acheva d'un geste. Sa main gauche frappa prestement le dos de sa droite, qui simula une fuite rapide, en plongeon, vers les profondeurs de la vallée.

Le docteur Esther lança vers ses épais sourcils un regard douloureux. Il se rappelait la fugue de cette fille, partie avec un jeune Américain, un admirable client de cinq saisons, généreux, prodigue. Quel exemple et quel scandale trop fréquents ! Hélas ! Avec ces cœurs en feu, c'était l'inévitable inconvénient du système Esther. Un système scientifique, pourtant : la cure par les yeux, nécessaire pour tous ces sensitifs. Autour d'eux, il fallait de la beauté, rien que de la beauté : des figurants parfaits dans le décor magnifique, comme des fleurs fraîches sur la table. Il fallait, *scientifiquement*, que toutes les

servantes fussent belles. Et les hommes aussi, portiers, sommeliers, serveurs, devaient être beaux. Mais comment vaincre l'esprit du mal? Comment empêcher ces malheureux de voir, dans le chaste moyen de cure, une aimable tentation, un agrément du séjour?

Et pour fuir ces pensées pénibles :

— Je vais voir cette fille, soupira-t-il.

Loublieux ouvrit la porte, fit un signe d'appel, s'effaça et prit la physionomie satisfaite et modeste d'un amateur de jardins qui présente une espèce rare. Une très belle fleur, en effet, cette Bernoise, d'une majesté inconsciente dans l'allure, le buste généreux, le regard, la petite tête aux traits courts et nets, casquée de la lourde javelle des cheveux blonds.

Impassible, le docteur Esther psalmodia les questions d'usage. Car il importait qu'elles fussent saines et résistantes, ces filles qui vivaient dans l'haleine et l'intimité des malades. Certaines contractaient au service le mal redoutable.

La visite, maintenant. Il désigna d'un doigt sévère les vêtements de la servante, toutes les écorces de ce beau fruit de chair :

— Enlevez tout ça, dit-il.

Car il y a des mots impurs qui salissent la bouche.

Bertha Siben, d'un temps, dégrafa son corsage et découvrit, de son grand air altier, la grâce adorable de ses épaules nues, qui sortaient en bouquet rose de l'enveloppe blanche du corset :

Le docteur Esther dit fermement :

— Laissez-nous, Loublieux.

Hélas! Il n'ignorait pas que son majordome forniquait avec les filles de service. Mais il était contraint de fermer les yeux. Loublieux, aidé de sa sœur Jeanne, s'acquittait si merveilleusement de sa tâche! Pour la table, la lingerie, le service, ils étaient sans pareils. Et comme il menait rondement l'indocile personnel des femmes! Ah! il les avait dans la main, comme il disait avec cynisme. Mais vraiment, le docteur Esther ne pouvait pas encourager ouvertement ces mœurs de valet.

Il répéta :

— Loublieux, laissez-nous.

Le majordome obéissait lentement. Un duel

de regards s'engagea. Les yeux bigles de Loublieux rusaient, viraient, se retranchaient derrière le nez. Ceux du docteur Esther fonçaient droit, commandaient, au nom de la pudeur et de la science. Ils triomphèrent. Le majordome céda, mais un sourire sournois crispait sa lèvre, sous sa lourde moustache poissée de cosmétique noir.

Alors le docteur Esther ausculta la servante. Le dos rond, les mains aux genoux pliés, il appuya sa forte tête grise contre cette jeune chair où la vie battait une claire cadence. Puis il dut épier la santé à des sources plus secrètes. S'étant redressé :

— Rhabillez-vous, dit-il.

Assis devant son bureau, il griffonna trois mots, tendit le papier, chastement, sans se retourner :

— Donnez cela à monsieur Loublieux. Il vous prendra.

Bertha Siben saisit la fiche, d'un élan de gratitude et de joie. Ainsi, elle était assez belle et saine pour vivre dans la misère et la mort !

Lorsqu'elle fut habillée, sortie, le docteur

Esther se leva, respira largement. Pouah! La répugnante besogne : se pencher sur ce corps de femme, sur ces fruits et ces fleurs de perdition. Vraiment, il haïssait l'amour. Il le jugeait sale, vicieux, inavouable. Il jouissait de le traquer et gémissait de le laisser vivre.

Il sortit. Son cabinet ouvrait à l'extrémité de la véranda construite au rez-de-chaussée de Mont-Arvel. Chaque après-midi, il parcourait cette longue galerie de cure, où les malades buvaient de l'air, étendus côte à côte sur leurs chaises longues. On eut dit le pont d'un paquebot, les passagers abrités dans la pénombre douce d'une tente levée vers l'aveuglante lumière du large. Mais, là encore, il souffrait dans sa pudeur. Car la vue seule de ses pensionnaires lui rappelait leurs déplorables intrigues. Dans leur propre intérêt, n'était-il pas contraint de connaître, de pénétrer ces tristes romans, par tous les moyens en sa possession? Quelle place tenait, dans ces pauvres poitrines enflammées, l'amour, le détestable amour! Chaque visage lui rappelait une aventure. Et le lourd soupçon du docteur Esther réveillait ces échos scan-

daleux le long des chaises alignées, comme un doigt fait chanter les touches d'un clavier.

Il s'avançait d'un pas solide de commandant sur sa passerelle, de maître après Dieu à bord de l'énorme bâtiment perdu dans la houle de la montagne. Lorsqu'un malade, ou l'un des siens assis à ses côtés, interrompait la causerie, la lecture ou le jeu, au passage du docteur Esther, il soulevait gravement son chapeau noir.

Il s'arrêta bientôt. Sur une estrade, l'Italien Morini peignait en fresques le mur du fond de la galerie : des scènes du carnaval romain, en nuances claires et vives de fleurs nourries de soleil. Autorisé par le docteur Esther, il comptait orner ainsi toute l'aile droite de la galerie. Sur sa chaise longue, encadré de ses deux femmes — comme on disait familièrement à Mont-Arvel, — monsieur Decharme, prodigue de conseils, suivait le travail du jeune peintre. Près d'eux, madame Linefors, étendue, fermait les yeux. Et son mari la veillait, mystérieux et froid comme un glacier.

Un mauvais malade, ce Morini. L'espèce dan-

gereuse. Un de ceux qui se croient toujours guéris, suivent mal le traitement, n'écoutent rien, excursionnent, dépensent leur argent dans la vallée, au lieu de le garder pour la station, et brusquement s'écroulent. De ces gens qui succombent sans avertir, sans qu'on ait le temps de les envoyer finir ailleurs, qui feraient mentir, si l'on n'y mettait ordre, la rassurante devise : « On ne meurt pas à Mont-Arvel. »

Sans compter que ce fougueux jeune homme était capable de jeter le trouble dans le ménage Decharme. Il faudrait voir, s'assurer, réunir des preuves certaines, éviter en tout cas un scandale. Tromper M. Decharme! Un malade de la bonne espèce, celui-là, un de ceux qui tremblent, qui s'écoutent, qui croient toujours la mort imminente, et qui reviennent tous les ans, jusqu'à la vieillesse.

Pourtant, ce Morini aussi, pour l'instant, méritait des égards. Il occupait deux pièces, chambre et salon, commandait souvent du champagne, des thés complets, des en-cas, tous ces extras qui sont la véritable fortune d'une entreprise.

Et doucement :

— Vous allez vous fatiguer, M. Morini. Ne travaillez pas trop. La chaise longue vous serait meilleure.

Morini se détourna à demi, son profil, audacieux et précis, découpé sur le bariolage fleuri du véglione romain. Il laissa tomber de haut un regard ironique :

— Vous avez peur que je n'aie pas le temps de terminer, docteur?

— Moi, Seigneur !

— Laissez donc. Si mes panneaux restent inachevés, vos explications sont toutes prêtes : vous direz que je suis parti guéri; ou bien que je dois revenir l'année suivante.

Cet Italien avait une façon de lire la pensée! Ah! le docteur Esther aurait bien voulu posséder ce don de divination. Il l'eût tout de suite appliqué aux Linefors. Incompréhensible, le cas de cette femme. C'était prodigieux qu'elle eût vécu toute sa première saison. Vingt fois, le docteur Esther avait été tenté de lui persuader, selon l'usage, que l'air de la montagne était trop vif pour elle, et de l'envoyer s'éteindre loin de

Mont-Arvel. Quel soulagement à son départ! Et voilà qu'elle était revenue l'année suivante, et cette fois encore. Certes, l'air de Mont-Arvel est merveilleux, mais il y a des cas avancés qui découragent les miracles eux-mêmes. Où cette femme fragile et pâle, cette femme de neige, puisait-elle sa divine force de résistance? Encore quelque secret romanesque, sans doute. En cachent-elles d'autres, les malheureuses, dans leur pauvre sein consumé? Mais il eût été fort utile de connaître le mystère, au nom de la science, toujours.

L'amour, l'amour! Tantôt tragique et caché, tantôt impudent et candide, il fleurissait sous le regard désolé du docteur Esther. Devant de jeunes Anglaises, il soupira douloureusement. Car leur disgrâce garçonnière cachait des instincts dévergondés. Promptes à laisser voir leur cheville en mouvements audacieux, elles négligeaient trop souvent de pousser le verrou de leur chambre, pendant leur sieste indécente et sans voiles. Mais pouvait-on sévir contre le flirt, irriter une admirable race voyageuse? Et puis, ce libertinage, d'ailleurs prudent, jetait un peu

de rires et de gaieté aux quatre coins de Mont-Arvel pendant le long hivernage, rendait le séjour moins pénible à ces infortunés. Des mariages même pouvaient naître. Cette fois encore, il fallait ne point voir, pour la fortune même de l'entreprise.

Le docteur Esther traversa le perron qui séparait les deux ailes de la galerie de cure. Avant de reprendre sa course, il avait coutume de lever la tête, pour caresser d'un regard charmé, réconfortant comme une lampée d'eau fraîche dans la marche au désert, la claire façade couronnée d'éblouissantes lettres d'or : Mont-Arvel.

Mais, à travers les persiennes closes, des romances bêlantes, où des ivresses infinies rimaient avec des lèvres unies, s'envolaient par lambeaux, s'éparpillaient en rires aux éclats aigus. Alors, le docteur Esther ferma les yeux pour cacher sa honte à la lumière. Ah ! ces créatures perdues, qui déshonoraient Mont-Arvel, comme il aurait voulu les chasser, les précipiter d'un élan jusqu'au fond de la vallée. Elles s'étaient abattues là, un matin, dès le début, deux, puis trois, avec des malles qui

présageaient la richesse, d'où les robes étaient sorties, foisonnantes, comme les roses de papier d'un chapeau de prestidigitateur. Et il s'était aperçu trop tard, des mois après, que ces filles, guidées par leur instinct de lucre et de témérité, venaient affronter les caresses insatiables et dangereuses des malades. Que faire? Les chasser? Mais c'était révéler à ses hôtes la qualité de ces voisines, correctes à tout prendre et vêtues à ravir. Non, non, pas de scandale. Et puis, songer à tous ceux qu'elles auraient entraînés dans leur retraite! Il avait dû les tolérer, la rage dans l'âme. Par exemple, il n'en souffrait pas plus de trois ou quatre. Chaque année, elles revenaient s'abattre sur la station, malgré le danger, comme des oiseaux sur la moisson, malgré l'épouvantail. Et c'était le plus grand sacrifice de sa pudeur à l'intérêt de Mont-Arvel.

Oh! Ce parfum d'amour qui le poursuivait, tandis qu'il reprenait sa marche le long de la galerie de cure. Le docteur Esther le pressentait, il l'appréhendait partout. Et son soupçon affolé frappait au hasard, comme le poing d'un agent qui charge une foule.

Un jeune Espagnol étendu tenait la main de sa sœur assise à ses côtés. Il semblait prendre la vie à ce contact. Jamais il ne le rompait. Toujours des caresses. Il leur fallait, à tous, des caresses. Et le docteur Esther passa, sévère, se demandant jusqu'où ce besoin d'aimer encore, d'aimer toujours, entraînerait cette étroite tendresse.

Et plus loin, ce petit Chilien, vingt fois millionnaire, qui grelottait sous sa couverture, à quoi rêvait-il encore, les regards perdus vers la rade de lumière? Parbleu! sans doute à quelque fille de chambre.....

Car, non contents de s'aimer entre eux, ils poursuivaient les servantes, les lavandières, et jusqu'aux jeunesses des hameaux voisins.

Les femmes ne le cédaient point aux hommes. Témoin cette Russe, si blanche, si réduite, comme échappée d'un cercueil, sur sa chaise longue. Elle récompensait largement le personnel mâle. Et le cynique Loublieux affirmait que tous méritaient ces pourboires, qu'il baptisait d'ailleurs d'un autre nom.

Et le docteur Esther guettait l'invincible

ennemi, dans tous les yeux, il le traquait dans tous les gestes. Oui, toujours il serait vaincu dans sa lutte contre l'amour, toujours il devrait, furieux, lui verser sa rançon.

Que faire contre ces êtres qui planaient, en plein azur, au-dessus des lois des hommes, dont le cœur s'enveloppait d'une incessante fournaise, et qui demandaient à la vie fragile ce qu'ils en croyaient l'essence la plus précieuse et la plus douce?

Enfin, le dur chemin de croix s'achevait. A l'extrémité de la galerie, le docteur Esther entra dans le jardin d'hiver, habituellement vide à cette heure. Là, une jeune fille dormait, étendue sur un rocking-chair. A quelque pas, Robert Pèlerin lisait un journal.

Le chaste docteur tressaillit. Il tressaillait toujours en voyant ensemble deux êtres de sexes différents, l'un fut-il endormi et l'autre éveillé. Il ne connaissait pas cette jeune personne. Sans doute la nouvelle pensionnaire, mademoiselle Chardonne : deux camarades d'enfance, d'après Blanchard. Encore des amitiés qui se retrouvent, qui se réveillent, toujours du roman. Est-ce

que ces deux-là allaient s'aimer aussi, comme les autres? Ah! mais, ah! mais... Une bonne recrue, évidemment, Robert Pèlerin : son nom connu jetait du prestige sur Mont-Arvel; fatigué par son métier, mais sauf de toute atteinte morbide, il vanterait plus tard avec autorité les effets merveilleux de la station. Mais, pour Dieu! qu'il ne s'avisât pas de troubler cette jeune fille pétrie de solides mérites. Qu'il la laissât s'occuper uniquement de se soigner, puisqu'elle pouvait guérir. D'autant plus que, cliente à juste prix, elle devait, en bonne logique, rapporter à Mont-Arvel le bénéfice moral du miracle, en répandre la preuve et le bruit dans le séjour des hommes.

Ah! cette fois, il ne fermerait pas les yeux. Bien plus, il allait ouvrir, dès maintenant, ceux de ce jeune homme.

Il s'approcha de Pèlerin, le salua gravement. Et, à voix basse, pour ne pas éveiller la dormeuse :

— Sans doute notre jeune malade, mademoiselle Chardonne?

Et sur un signe d'acquiescement.

— Une amie d'enfance, je crois?

— Une voisine d'enfance, corrigea Pèlerin.

Il ajouta :

— Vous nous la guérirez, n'est-ce pas, docteur?

L'austère directeur leva le doigt vers la voûte vitrée de la serre baignée d'azur :

— Toute médecine vient du ciel, dit-il. J'ai bon espoir. Mais ces jeunes filles sont tellement fragiles, tellement exaltées. Il ne leur faut ni souci, ni inquiétude, ni émotion. Du calme, rien que du calme. Si vous avez quelque influence sur mademoiselle Chardonne, pénétrez-la bien de ces vérités. Vous aiderez à son salut.

Et le docteur Esther sortit sur la terrasse.

Cette fois, il avait peut-être tué dans le germe la plante mauvaise. D'ailleurs, il y veillerait. En tant d'occasions, la trouvant toute poussée, en pleines fleurs, il avait dû résister à la tentation de l'arracher! Non sans rage douloureuse. Mais on souffre surtout pour ce qu'on aime. Et il aimait Mont-Arvel.

Ragaillardi par la belle clarté de trois heures,

par la conscience de son utile besogne, il contempla de nouveau la façade blanche sous sa dentelle brune de vérandas et de balcons, les châlets-joujoux, les pentes vertes, tout ce coin de montagne aujourd'hui si gras, si fécond, où l'air lui-même scintillait de paillettes d'or.

Mais aussi, il avait jeté, sans compter, dans ce sillon, son labeur, sa volonté, sa vie. Mieux encore : sa fortune. Ou plutôt celle de sa femme.

Les voies de la Providence sont décidément impénétrables. Elle avait voulu que l'œuvre de salut fut édifiée sur une triste folie de jeunesse. Il y songeait parfois, par contrition. D'ailleurs, n'existe-t-elle pas dans toute vie humaine, cette tache dont on détourne les yeux, cet obscur recoin où fut commise la mauvaise action. Un détestable péché d'étudiant, une poudre d'amour stupidement versée à trois jeunes voisines. Hélas! Elles gardèrent dans le sang le feu diabolique. L'une tomba dans un impur commerce, à l'étranger. L'autre mourut en proie à un délire lubrique. La troisième, fort riche, l'épousa.

Le souvenir de ce douloureux épisode inspirait au docteur Esther cette haine irritée qui

est la forme agressive du remords. Que de gens détestent l'être ou la chose qui leur rappelle une vilaine action! Désormais, le docteur Esther connut le dégoût hostile de la chair.

Et peut-être encore fallait-il voir dans cette épreuve le signe d'une Bonté miséricordieuse, puisque de là datait sa noble aversion de l'amour.

Tout de suite, d'ailleurs, ce changement de fortune lui avait permis de répandre le bien, de soigner de pauvres gens. Il connut subitement les joies de la nombreuse clientèle. A vrai dire, elle ne payait pas, mais elle chantait ses louanges. L'encens populaire, humble fumée, enfla sa notoriété et grisa son ambition. Il brûlait aussi, par scrupule d'époux, d'accroître la dot confiée par le sort à ses soins. Aussi étouffait-il dans sa petite ville, lorsqu'il lui tomba la chance prodigieuse de rendre la vie au puissant bâtisseur de stations, monsieur Tercoz. Il avait suffi d'un peu d'ammoniaque. Car ce grand homme était ivre-mort, comme souvent.

Cure trois fois heureuse! Un pur génie, ce M. Tercoz. Il marchait tout vivant dans la légende : elle le représentait grimpant la mon-

tagne, toujours appuyé sur un gros parapluie bleu, le front lourd de mystère et de science, l'allure hésitante, inspirée, d'un chercheur de sources. Il s'arrêtait, soudain : « C'est là! » Il plantait son parapluie bleu au flanc de l'Alpe : un an après, elle enfantait un hôtel. Vite, il l'achalandait, puis le vendait, car la vogue est courte.

Esther et lui s'étaient compris, accrochés tout de suite, dès que les fumées de l'alcali eurent chassé celles du vin. Ils se ressemblaient même physiquement, tous deux hauts et larges, sévères et chastes. Doux aveux d'une intimité fraîche éclose... Le docteur disait son rêve : un royaume à lui, bien à lui, un royaume florissant, où sa science et sa fortune produiraient enfin des fruits dignes d'elles. Il vantait le succès récent et rapide des stations d'altitude, pour les poitrines délicates, Davos lointain, la pure Engadine, Leysin tout proche, sans compter les quatre cents sanatoriums poussés sur le sol allemand. Enviables modèles, œuvres salutaires et fructueuses! Tercoz pesait les chances, réunissait des indices. Il connaissait tant de gens, toujours

affairé, toujours entre deux trains. Enfin, il se décida. Historique journée! Tous deux avaient suivi, depuis Roche, le torrent de l'Eau-Froide, gravi les pentes de Mont-Arvel. Tout à coup, Tercoz avait planté son parapluie bleu : « C'est là ! » Et ce fut là.

Il s'était assuré le concours financier d'une demi-douzaine d'hommes de bien, dont le docteur Esther, qui, la conscience soulagée, versa l'argent impur au goût aphrodisiaque.

En deux ans, Mont-Arvel, scientifique et confortable, sortit de la montagne. Et alors, commença une autre période héroïque, le lancement de la station, selon les rites en usage, affinés par Tercoz : des affiches d'or collées sur toute la surface du globe, des brochures glissées dans toutes les poches, des gloses dans tous les journaux, des médecins invités, choyés, gavés six mois de truffes et de champagne. Et sur ce feu d'artifice jeté par l'ingénieux Tercoz à la face de l'univers, rayonnait en pièce principale, dans une gloire d'apothéose, la figure du docteur Esther, médecin-directeur.

Depuis, l'affaire prospérait. Tercoz, selon sa

coutume, revendit ses actions. Mais Esther, désormais sûr du succès, les racheta. Sa tendresse paternelle pour la station en fut encore affermie.

D'ailleurs, Tercoz ne s'en désintéressait pas. On sentait sa main au gouvernail, dans les passes perfides. Il rédigeait ces opuscules luxueux, illustrés, satinés, sur l'histoire et les bienfaits de Mont-Arvel, répandus dans tous les hôtels de l'univers. Le docteur Esther ne discernait plus lui-même la vérité de la fable, dans ces récits adroits. Le tour en était simple, naïf et merveilleux comme celui d'une légende biblique. Il s'en murmurait parfois des couplets, mêlés à des psaumes, surtout aux heures où le démon de la chair tourmentait son chaste esprit :

« Il y a une trentaine d'années, un médecin russe, forcé d'émigrer, venait se retirer dans le pauvre petit village d'Essert, au flanc du Mont-Arvel. Peu de touristes connaissaient ce modeste vallon. Pendant vingt ans, l'humble praticien observa attentivement l'état sanitaire de la localité. Malgré les rudes labeurs, la population jouissait d'une santé particulièrement satisfai-

sante. La durée moyenne de la vie était de *soixante ans*. Et il fut frappé surtout de la rareté extrême des maladies les plus meurtrières, comme la phtisie pulmonaire. Bien plus, des gens descendus pour habiter les villes et revenant avec des symptômes de tuberculose, guérissaient de la redoutable affection! Il publia ses observations qui tombèrent sous les yeux du célèbre docteur Esther; désormais, celui-ci employait tous ses efforts pour faire connaître le vallon d'Essert comme séjour favorable aux tuberculeux. Les malades affluèrent peu à peu à Mont-Arvel, qui acquit une réputation universelle et qui attire actuellement des poitrinaires de toutes les parties du monde. »

Comme tout cela était candide, surnaturel et rassurant! Tercoz avait-il découvert vraiment un médecin russe? Le docteur Esther n'aurait pas su l'affirmer. Mais ce dont il était bien certain, c'est que les malades affluaient, affluaient toujours. Enhardi par le succès, il acceptait en traitement les infinies variétés de la tuberculose, à toutes leurs périodes, et même des maladies quelconques, comme à une source miraculeuse.

Et à remuer ces souvenirs, le docteur Esther aurait envoyé de la main — si ce n'avait pas été un geste impur — un grand baiser tendre et reconnaissant à la façade blanche et dorée de Mont-Arvel.

CHAPITRE III

Le passage du docteur Esther laissa sur Pèlerin une trace de malaise et de dépit. Il se leva, jeta loin son journal, et regarda dormir Amy Chardonne.

Quel mystère, ce visage dans le sommeil... Encore, sur un visage éveillé, l'âme tour à tour se dissimule et se révèle. Mais, là, elle a baissé sur elle le rideau des paupières et, blottie dans un réduit ignoré, elle dort... Elle ne laisse plus, de l'être vivant, qu'un moulage inimitable, une sorte de signalement parfait. Et des innombrables sensations que notre énergie debout sait cacher, une seule surgit sur la face au repos : la fatigue.

Mais, sur ce visage de jeune fille, par un miracle charmant, la frange blonde des cils abaissés cache l'ombre de lassitude étendue sous les yeux. Rien n'apparaît plus de tout ce qu'elle a souffert, de tout ce qu'elle souffre. Douce petite... Le sommeil lui verse l'oubli et lui rend ses traits adolescents : il abolit les dures années, en elle comme sur son visage.

Cependant, sous cette chair paisible, circule une vie secrète, active, sans pensée, sans instinct même, une vie de fleur...

Et c'est vrai, qu'invinciblement, dès l'abord, son visage rappelle le grain délicat, les contours fermes et doux des pétales. Affranchie de ces ressemblances animales qui pèsent comme des tares lointaines sur tant de faces humaines, elle n'est parente que des fleurs.

Éveillée, elle leur est plus pareille encore; car, ainsi qu'une corolle, il semble qu'elle laisse voir son cœur... Chez elle, le visage doit toujours laisser paraître l'âme, traduire sa pensée aux yeux, comme un juste instrument rend sensible une musique à l'oreille. Et c'est la vraie beauté, que l'on subit si souvent sans la com-

prendre, cet accord harmonieux, absolu, du visible et de l'invisible.

Mais dans le sommeil, la fleur a refermé son calice. Et devant l'énigme absolue de ce doux visage endormi, Pèlerin fut pénétré d'un désir attendri, violent, de descendre dans cette petite vie délicate et courageuse. Il souhaita le réveil de la jeune fille, comme si elle allait vraiment dévoiler ses pensées en levant ses paupières.

Lorsqu'elle cessa de dormir, il était encore debout devant elle.

Tout de suite, le sommeil effacé du front par un geste rapide :

— Comment, vous m'attendiez là ? dit-elle. J'ai dormi longtemps?

Il répondit en souriant :

— Il n'est même pas quatre heures. Je voulais être près de vous quand vous ouvririez les yeux. Je sais qu'il y a un vilain petit moment à passer, lorsqu'on se réveille, pour la première fois, seul, après un long voyage. Les yeux ne reconnaissent pas le site nouveau ; et la mémoire, qui a tout oublié dans le sommeil, est

obligée, dans un court instant, de tout se rappeler...

— C'est vrai, dit-elle. Il faut tout rapprendre; la raison du départ, les adieux, le train... Et c'est si pénible de se souvenir.

Il reprit :

— La chaîne est rompue; il faut la renouer. C'est à quoi j'ai voulu vous aider un peu.

Elle lui dit, d'une lente voix de gratitude :

— Comme vous êtes devenu bon...

— Devenu?

— Oui. Quelque chose, depuis autrefois, est changé dans vos traits : dans vos yeux, dans votre lèvre surtout. Je m'en suis aperçu tout de suite. Moi, vous savez, je crois aux lignes du visage, de la main, de l'écriture, à toutes les lignes...

— Mais je vous paraissais donc bien méchant, autrefois?

— Méchant? Non. Mais j'avais peur de vous tout de même, peur de votre sourire. Un sourire sarcastique, qui vous relevait le coin de la lèvre. Et le dimanche, quand nos parents se réunissaient et que vous apparaissiez — jamais bien

ongtemps, d'ailleurs —je devenais toute petite, oute muette, tant vous m'effariez. Oh! vous ne ous en aperceviez pas, je sais bien. Vous egardiez au-dessus de moi, du haut de votre rand faux-col, vous m'ignoriez. Au fond, j'en tais dépitée, mais si par hasard vos yeux tomaient sur ma petite personne, je souhaitais de isparaître sous la table...

— Oh! Amy...

Le prénom jaillit tout court, comme autrefois. t Pèlerin aurait voulu être encore à ce temps intain, pour demander pardon tout de suite e cette peine involontaire. Il ajouta :

— Vous avez raison. Vingt ans. C'est le mauis âge. On est tout orgueil et dureté. Par ainte de se livrer, on s'empèse comme ce meux faux-col; de l'homme qu'on veut paraîe, on n'imite que les travers, sans les pouvoir opprécier; afin d'épouser la vie, on répudie la mille; et parce qu'on n'a pas souffert, on fait uffrir. Et puis, dix ans passent. On était un ourgeon dur, gommé de sève amère; on devient ne brave petite feuille éventée, mouillée, brûlée ar les saisons. Alors, on s'aperçoit que la fran-

chise et la bonté valent mieux que l'orgueil et la sécheresse. Et il ne reste plus qu'à les développer, comme les muscles, par l'exercice. Et voilà, mademoiselle, pourquoi vous m'avez trouvé la lèvre meilleure.

— Franc et bon, alors? Mes compliments.

— Dame! Bon, vous l'avez dit. Franc : je vous le prouve. Et puis, est-ce qu'on sait? Nous surprenons parfois en nous des mouvements si contradictoires, et d'autres si différents de ceux que notre prochain nous suppose... Chacun se connaît trop pour se bien connaître. Et vous, que lisez-vous dans votre main?

— Oh! moi, dit-elle, j'avais la main d'une petite personne volontaire, sensible et passablement fière. Mais la maladie a brouillé, amolli toutes les lignes. Ma paume est moite; elle a la fièvre.

Elle sourit tristement, et, pour échapper au souci :

— Passez-vous quelquefois dans notre vieille rue Brochant?

— Rarement, dit-il. Je n'aime pas ces pèlerinages-là. Ils m'attristent. Les maisons n'ont-

elles pas changé? elles me font sentir que j'ai vieilli. A-t-on démoli, rebâti? je songe : la ville elle-même s'est déjà modifiée!

— Oh! Je ne pense pas comme vous. Je serais si heureuse de retrouver tout ce coin-là. Je sens que la douceur l'emporterait sur la mélancolie. J'aime le retrouver en fermant les yeux; ne serais-je pas plus contente de le revoir en les ouvrant? Vous savez, je dois avoir une âme très vieille, une âme sentimentale de grand'mère, car j'ai le goût des reliques et du passé. Et je vous ferai subir de sérieux examens sur toutes les petites boutiques du quartier. C'est mon seul temps heureux, à moi. Déjà consciente et pas encore éprouvée. Oh! j'adorais mon père. C'est le secret de mon bonheur. Je l'ai toujours vu parfait, divin. J'étais follement fière de tout ce qui le touchait. Même de son métier de bureau, pas bien glorieux pourtant. Et puis, aux heures de loisir, il se montrait si artiste, si ingénieux. A quoi n'a-t-il pas touché, d'une main heureuse. Je lui dois mon tout petit bout de talent. Dieu! Si je l'aimais! Et comme cela embellit la vie, d'aimer. Parfois, il me semble

que, pendant tout ce bon temps-là, il a toujours fait du soleil. Et par moment, aussi, j'éprouve comme une joie amère, presque voluptueuse, à savoir que je mourrai du même mal que lui, que c'est encore quelque chose de lui que j'ai dans mon sang...

— Amy!... Mais, vous, vous guérirez.

— Sait-on? Ah! le bon temps n'a pas duré. Vers mes quinze ans, après votre départ, père s'est affaibli; nous avons dû quitter Paris pour son pays, Felletin. Il a vécu trois ans, malade... Vous n'avez pas connu ces épreuves-là? Vos parents vivent encore?

Pèlerin glissa sur le contraste pénible :

— Oui. Nous sommes voisins, à Paris.

— Ce doit être si doux, pour un homme, de pouvoir offrir son succès à ceux qui lui ont donné la vie...

— Cependant, coupa de nouveau Pèlerin, vous êtes encore très entourée.

— C'est vrai; mais — je ne devrais pas parler ainsi; je me confie à vous comme à un ami très ancien — mais... ce n'est pas la même chose. Moi qui vivais prosternée, agenouillée en adora-

tion, qui ne songeais pas que cela pût jamais finir, moi pour qui c'était la raison d'exister, il m'a fallu subitement aider, protéger. Car ma mère elle-même, depuis son deuil, est désemparée, sans âme; père pensait pour elle. Je suis devenue une petite maman très raisonnable. Car il me semble que je les aime tous comme mes enfants. N'est-ce pas ce qu'on doit éprouver pour eux? Vous devez savoir, vous qui en avez?

— Sans doute. On les aime bien aussi pour leur grâce, leur pureté, leur fraîcheur d'âme et de peau. Mais surtout, en effet, pour les sacrifices qu'ils coûtent. Ce sont de petites tirelires où l'on met son sommeil, son souci, son argent, en un mot l'épargne de sa vie, dont ils font la leur.

— Un placement de père de famille, dit brièvement Amy.

Elle eut un rire saccadé, un peu douloureux, comme le présage d'une toux. Elle ajouta :

— Quel âge ont les vôtres?

— Cinq et trois ans. Lise et Claude.

Elle s'accouda sur sa chaise longue, et toujours un peu fébrile de geste et de voix :

— Faites-moi voir leurs portraits. Vous les avez certainement dans votre portefeuille.

Pèlerin, surpris — car elle devinait juste — hésita un instant. Craignait-il d'attrister davantage la jeune fille, en étalant devant elle sa vie assise, complète? Voulut-il isoler ces images du foyer? Il n'aurait pas su le dire lui-même. Enfin, il obéit, tira et tendit les deux cartes.

Elle les regarda longtemps, attendrie.

— Sont-ils amour!

Puis, la voix rapide :

— Et la maman? Vous devez l'avoir aussi, là.

Et elle désigna du doigt la poche du portefeuille. Pèlerin fut tenté de nier. Sa gêne augmentait. Mais il détestait mentir. Il sortit le carton. Amy Chardonne le plaça entre les deux autres et son visage prit, comme en reflet, l'expression glacée, fixe et mystérieuse des portraits. Pèlerin aurait voulu les lui retirer, car il souffrait d'une peine obscure.

— Elle est très jolie, dit nerveusement la

jeune fille, en lui rendant les trois cartes. D'ailleurs, jadis, vous déclariez que vous n'épouseriez qu'une jolie femme.

— Vous n'oubliez rien!

— De ce temps-là, non. Ah! vous avez tout. Vous êtes heureux, pleinement heureux. On vous aime, vous êtes aimé...

Il ne nia pas. N'était-il pas, en effet, aussi heureux qu'on peut l'être? C'eût été presque lâche de s'en défendre. Son mariage aurait, sur examen, mérité la mention « bien ». L'histoire banale : le tendre, le pressant complot de famille, la fiancée offerte par des mains amies, acceptée joyeusement, à cette vingt-cinquième année, ce premier palier propice au mariage, où l'homme quitte le plaisir vénal pour atteindre l'aventure mondaine; ensuite, un temps où tout exhale une bonne odeur de neuf : le cœur, les meubles, le linge, les lèvres, tout; puis, viennent les enfants, l'habitude, les soucis, la mutuelle clairvoyance; inévitables intempéries, qui défeuillent peu à peu la fraîche fleur des primes années, mais qui découvrent et fécondent un solide fruit de tendresse, dont le suc tonique et sain reste encore

le vrai, l'unique cordial, aux heures d'épreuve ou de détresse...

Cependant, le jour de novembre baissait. Peu à peu, des groupes entraient dans le jardin d'hiver, s'asseyaient sur les sièges de jonc, autour des tables : des curistes qui se délassaient de la chaise longue, sans vouloir affronter la promenade en montagne. Des serveurs apportaient le thé sur des plateaux de métal, au bout de leurs doigts écartés. Des bulles électriques s'allumèrent en lustres discrets, parmi les feuillages. Et soudain, quatre grandes jeunes filles, vêtues de simples robes blanches, coiffées de bandeaux noirs, entrèrent avec leur violon sous le bras. Tous les jours, vers cinq heures, dans le jardin d'hiver, puis le soir dans le salon, paraissait ce quatuor de jeunesse et de grâce, pour la joie de l'oreille et du regard. On ne savait rien de ces mystérieuses musiciennes, découvertes par le flair subtil de Loublieux. On les disait Italiennes, ou Valaques, ou Viennoises. Chastes, sûrement. Seules, dans cette atmosphère amoureuse, elles résistaient aux prières agenouillées, aux mains jointes, aux plaintes tristes comme des

agonies, à l'or, aux larmes, à l'amour frère de la mort. Groupées sur l'estrade, au milieu des plantes vertes, elles semblaient quatre grandes fleurs de montagne, vierges et blanches. Et soudain, d'un grand coup d'archet, elles ravirent à la terre les âmes frissonnantes.

D'un irrésistible élan, Amy Chardonne abattit sa main crispée sur le poignet de Pèlerin :

— Ah ! dit-elle, la musique m'affole. Tout s'exalte en moi. J'ai besoin de parler, d'être franche, de chanter, de pleurer, d'être heureuse... Je ne sais plus...

Et, pour se railler :

— Je ressemble, tenez, à ces lampes qui ne sont que de petites boules de verre, et dont le courant fait de la lumière... Et vous, vous ne ressentez rien?

— Si, dit-il de cette voix neutre, lointaine, qu'on prend à travers la musique : c'est une ivresse soudaine, forte et saine...

— N'est-ce pas, dit-elle, que la vie semble subitement meilleure... Ah ! quel mirage ! Si vous saviez, parfois, comme elle me fait horreur !... Sans les devoirs que je me suis créés,

comme cela me serait égal de mourir!... E pourtant...

— Ne dites pas cela, Amy, répondit forte ment Pèlerin. Il faut vivre. Il faut espérer. L sort se lasse d'être injuste.

Ils se turent, enveloppés de l'âme nerveus des violons. En ce moment, il aurait voulu pou voir corriger le destin, rendre à la jeune fille c bonheur que la vie lui refusait. Elle sentai gronder dans sa poitrine brûlante, attisée en core par le souvenir paternel, ce besoin d'adora tion agenouillée, absolue, qui lui avait sembl jadis, qui lui semblait encore, l'unique raiso de vivre. Et la musique les transportait jusqu'a royaume de leur rêve.

Amy Chardonne, encore toute grisée d'harmonie, regagnait sa chambre par les longs corridors obscurs, quand brusquement les lampe de plafond s'allumèrent, au cœur de leurs colle rettes blanches. Et la jeune fille vit alors couri devant elle une silhouette de femme, à l'allur effarée d'une hirondelle entrée dans un logi par une vitre ouverte. Madame Decharme ! Ell

semblait vouloir pénétrer le mur. Mais une porte s'ouvrit. Elle disparut.

Déjà, Morini la recevait, l'étreignait dans ses bras. Ils se trouvaient dans ce petit salon qui valait au jeune italien l'indulgence du docteur Esther. Il balbutia :

— Ma chérie, ma chérie... enfin, vous voilà.

Il couvrait tout le visage de sa maîtresse de petits baisers frémissants, l'enveloppait d'une voilette de caresses.

— Comme votre pauvre cœur bat, dit-il encore.

— J'ai si peur, chaque fois que je viens... Cette jeune fille qui s'est assise à notre table ce matin m'a vue entrer. Elle m'a sûrement reconnue. Et ce vilain docteur qui rôde partout, qu'on craint toujours de voir paraître...

Morini, penché sur la nuque blanche et pleine, redressa la tête, s'éloigna un peu :

— Ah ! Celui-là, je le déteste à mort. Je le sens en tout contraire à moi. C'est l'ennemi même. Mais il s'agit bien de ce vieux sinistre. Vous, vous, ma chérie, parlez de vous...

— Moi, moi, dit-elle en souriant, j'ai bien

failli ne pas venir. Mon mari ne me quittait pas. Enfin, il est parti avec Lucie, ma sœur, pour une petite promenade en montagne. Il est si jaloux, par instants. Sans cesse, il faut être près de lui, à portée de ses yeux. Il s'irrite pour un regard qu'on pose ailleurs que sur lui. Il faut n'admirer que lui, n'écouter que lui. Il épie tout, il soupçonne tout... sauf la vérité, naturellement. Mais vous ne pouvez pas imaginer comme il est méchant. Oh! ces questions, ces scènes, ces réconciliations... C'est odieux. Si je vous disais...

Morini, tandis qu'elle parlait, l'avait reprise et bercée dans ses bras. Et de ses dents fines et fortes, en lames d'ivoire, il coupait de tout petits cheveux follets, sur la nuque, et s'en repaissait comme d'un peu d'elle-même. Lorsqu'elle se tut, il s'écarta de nouveau, lui prit les mains; et plongeant son regard dans ces larges yeux noirs, ternis par la vision des turpitudes d'alcôve :

— Mais, dites, dites...

Elle secoua la tête :

— Non, non, je ne peux pas.

— Eh! bien, prononça-t-il en lui serrant les

mains, moi je dis que cela ne peut pas durer. Je dis, je répète qu'il faut fuir. Que quittez-vous? Un bourreau. Vous n'avez pas d'enfants. Venez, venez. Nous nous sauverons dans un chalet perdu, là-haut, ou bien à l'autre face de la terre, à notre fantaisie. Je sais : ma vie est mesurée. C'est vrai. Mais qu'importe le reste du temps, le reste des hommes, quand on aime! Est-ce qu'on ne peut pas concentrer le bonheur, est-ce qu'on ne peut pas vivre plus, en un an, par exemple, qu'un tas de gens dans toute une existence? D'ailleurs, je sens que je guérirai, par vous, pour vous. Vous serez ma force, comme vous êtes ma joie. Venez, venez. Je vous aimerai tant! Songez comme on aime bien, comme on aime fort, quand on craint de mourir. Entre le jour présent et la menace prochaine, la vie, sans cesse, se resserre, se comprime. Tout en elle devient violent, explosif. Et ma vie c'est vous. Et je suis heureux de cette crainte qui me fait tant vous aimer. Venez, venez...

Elle écoutait, embellie, grisée, comme toutes, par la violence de l'amour, par l'appât romanesque du voyage, de l'évasion. Déjà, cette

ivresse l'avait perdue, elle qui, pendant dix ans, était restée honnête et passive sous le joug du despote jaloux. Dans ce séjour d'amour et de mort, où l'on semblait marcher sur les nuages plus que sur le sol ferme, où l'on perdait de vue les lois et les préjugés des hommes, moins d'un mois avait suffi, pour que, désarmée par la pitié, elle laissât pénétrer cette fougue enflammée dans son cœur, comme un fer rougi.

Debout contre lui, elle lui caressait le front de la main. Il était traversé d'une mince ride verticale qui formait avec le nez fin et la barre des sourcils, une étoile de beauté impérieuse.

Soudain, elle se reprit :

— Non, non, c'est impossible, mon grand chéri. Ne songeons qu'au présent, où nous sommes ensemble, tous les deux. Non, il ne faut pas. Et puis, j'ai de la pitié pour ce malheureux. Il est méchant parce qu'il souffre. Je ne peux pas l'abandonner.

Il gémit :

— Et moi, est-ce que je ne souffre pas? Ah! Si vous saviez, à votre tour, le fond de ma peine et combien je suis menacé...

Mais, pas plus qu'elle ne pouvait révéler l'avilissante tyrannie d'une jalousie malade et passionnée, il ne pouvait avouer tout haut le secret de sa misère. Ah! l'irrémédiable folie! En apprenant son mal, n'avait-il pas, avec sa véhémence ordinaire, contraint le médecin de lui fixer le terme de sa vie? L'autre, pris à la gorge, lui avait donné cinq ans. Alors, se trouvant seul dans le monde, il avait coupé son demi-million en cinq parts égales, et vécu comme un homme libre, jeune, intelligent, artiste, qui dépense cent mille francs par an. Puis, le terme approchant d'une vitesse affolante, il avait pris peur, s'était réfugié, dans l'espoir de guérir, à Mont-Arvel, où trop tard il rencontrait le bienfait d'un véritable amour. Trop tard. Car dans deux mois il serait pauvre, mais pauvre à ce qu'un mendiant lui fit l'aumône. Et pourtant, si sa maîtresse consentait à le suivre? Eh! Quoi? Il travaillerait, il peindrait, il jouerait...

Mais il n'avoua rien. Et il gémit seulement :

— Je voudrais tant le bonheur absolu... Vous avoir à moi, uniquement à moi...

Elle soupira, secouant doucement la tête. La

nuit tombait. Les promeneurs rentreraient bientôt. Son mari la réclamerait; il l'interrogerait, s'il lui en prenait le caprice. Et il faudrait mentir, toujours mentir, apaiser d'une fable stupide les inquiètes questions du jaloux. Toujours le masque, même dans ce séjour perdu. Ah! L'impossible rêve de s'enfuir encore plus haut, plus loin...

Elle s'était laissé choir sur un canapé. Et comme il restait debout, le visage encore crispé, elle lui tendit ses lèvres d'un geste de grâce qui offrait tout son corps, sentant confusément, dans sa tendresse de femme, que c'était là le grand oubli de toutes les misères.

CHAPITRE IV

Une quinzaine plus tard, les Blanchard invitaient Amy Chardonne et Pèlerin au thé de quatre heures. Ils habitaient un petit pavillon isolé qu'ils partageaient avec l'économe, à l'aile gauche de la maison d'En-Haut.

Madame Blanchard requit l'aide de la jeune fille. C'était une petite femme pleine, rieuse, rose et blonde. Ses cheveux lourds croulaient sans cesse. Elle les relevait avec un peloton d'épingles de renfort, qu'elle piquait d'un geste vif, les coudes haut, la tête baissée.

Les deux hommes parcouraient le sanatorium. Le jeune médecin, fort épris de sa tâche, aimait montrer son domaine à Pèlerin, compagnon attentif et clairvoyant.

Toute l'hygiène, mais aucun luxe, dans cette maison d'En-Haut : une prison moderne. Partout, toujours l'aveuglante clarté. Mais la nudité voulue des murailles n'en apparaissait que plus blanche et froide, au lieu d'être, comme à Mont-Arvel, masquée par la grâce ingénieuse des contours et des coloris.

Mais le soin partout affirmé, absolu, de séparer les hommes des femmes, frappait surtout Pèlerin. Dans les chambres, dans les galeries de cure, les deux sexes occupaient deux ailes distinctes. Dans la salle à manger, dans le jardin, une allée centrale les isolait, comme au catéchisme. Et Pèlerin remarquant tout haut ce constant souci :

— C'est dans leur intérêt, dit Blanchard. Il faut les défendre contre eux-mêmes. Surtout dans leur état. Ils échangent des regards, des gestes de baisers, des billets même, ce qu'ils peuvent, les pauvres diables !

Il affectait un ton léger, bien qu'il fût apitoyé sous son masque rude aux crins noirs. Car il aimait ses malades.

Bien plus, ils étaient prisonniers. Ils ne sor-

taient que sur la vaste terrasse remblayée devant la Maison. Même pour une courte promenade au dehors, l'exeat du médecin était nécessaire. Et, là encore, les hommes et les femmes ne pouvaient pas se rencontrer, car les jours de sortie en montagne étaient alternés.

— C'est un cloître, dit Pèlerin.

— Oui, mais pour leur salut dans cette vie, répliqua Blanchard.

Des pancartes, noires de consignes et de règlements imprimés, constellaient les murs.

— Comme cette discipline est dure, dit encore Pèlerin, qui s'était arrêté devant l'un de ces écriteaux. Des défenses, toujours.

— Que voulez-vous? Elle est nécessaire. Nous n'avons ici que des ouvriers de la Suisse romande, venus des centres industriels, des villes. Ce sont de grands enfants. Ils ne sont pas éduqués, policés, comme vos beaux messieurs et vos belles dames de Mont-Arvel. Ceux-ci, s'ils en ont la ferme volonté, peuvent prendre sur eux-mêmes de suivre fidèlement la cure. Ici, il faut leur apprendre à se soigner, parfois malgré eux. Nous les condamnons à vivre! S'ils s'y refusent : le renvoi.

— C'est dur.

— C'est logique. Songez combien d'autres attendent, dans leurs logis de faubourg, faute de place. Et encore n'acceptons-nous que les curables, les premières périodes. Toujours cette raison d'espace restreint, limité. C'est la vraie lutte pour l'existence : comment prendrions-nous ici un malade condamné, qui occuperait le lit, la chaise d'un malade guérissable? Ah! Ce n'est pas toujours drôle. Il y a des refus qui m'ont navré. Cristi! J'aurais mieux aimé couper une jambe.

— Ce n'est pas comme à Mont-Arvel, remarqua Pèlerin.

— Ah! A Mont-Arvel... Ne me faites pas médire du docteur Esther. Et puis, enfin, ce n'est pas la même chose. A Mont-Arvel, on vend de l'espoir. Ici, on donne de la vie.

— La cure est gratuite?

— A peu près. L'œuvre vit... de bonnes œuvres. Elle a été fondée par un entrepreneur vaudois, enrichi dans la construction d'hôtels, en souvenir de sa femme morte phtisique. Il a donné le million...

Et il ajoutait, par taquinerie, lorsque sa femme était présente, avec cet irrespect de la mort propre au médecin : C'est un *ex-voto*.

Comme ils approchaient du pavillon, Pèlerin s'arrêta. La voix et le visage inquiets :

— Et vraiment, vous en guérissez?

— Un sur quatre environ. Vraiment guéris. Mais il faut les prendre au début, absolument. La plupart des autres sont améliorés. Il leur faudrait revenir. Mais, dit-il, voilà l'effroyable problème : comment un ouvrier, comment même un homme de la classe moyenne, peut-il, plusieurs années, cesser quatre mois son travail? On a bien trouvé le remède, dit-il en montrant d'un geste la montagne et l'espace bleu. Mais on n'a pas encore trouvé le moyen de l'appliquer justement [1].

Pendant ce temps, les deux femmes jasaient. Et tout en essuyant, d'un geste actif de ménagère, ses tasses et ses soucoupes :

— Vous ne vous ennuyez pas trop, à Mont-

1. Le problème est encore plus effroyable en France, où, à l'heure où sont écrites ces lignes, il n'existe qu'un seul sanatorium populaire d'altitude, à Hauteville-en-Bugey.

Arvel? demanda madame Blanchard. Cela fait déjà deux semaines, je crois.

— C'est vrai! Déjà quinze jours! Non, je ne m'ennuie pas trop. Je me soigne. Et puis, Monsieur Pèlerin est si bon pour moi, il est si intéressant...

Madame Blanchard cessa d'essuyer sa théière :

— Qu'entendez-vous par « intéressant? »

— Mais, j'entends qu'il sait exprimer tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent, d'une manière ou amusante, ou spirituelle, ou curieuse, selon les cas, mais toujours personnelle, et neuve pour moi. D'ailleurs, son art est si beau, si délicat : peindre et sculpter tout ensemble. Cela l'aide peut-être; il pense comme il travaille, il donne à ses paroles le même relief, le même coloris qu'à ses œuvres.

— Le fait est que ses poteries sont plus jolies que les miennes, dit la rieuse jeune femme en montrant son modeste service à dessins bleus.

Puis, les mains aux hanches, et regardant fixement la jeune fille :

— Et, quoique artiste, c'est un brave homme? Car enfin, moi, je ne l'ai guère vu.

— Certainement. Non pas de cette bonté qui confine à la faiblesse ; mais d'une bonté cultivée, voulue...

— Oui, dit sans façon madame Blanchard, pas de la graisse, du muscle. Et vous le voyez beaucoup ?

— A table, d'abord, où nous sommes voisins. Puis, il vient souvent me tenir compagnie, dans la galerie de cure, l'après-midi. Parfois même le soir. Nous parlons du passé qui nous est commun, des gens que nous avons connus ensemble. Sans lui, je serais si seule, si perdue, pendant ces longues heures de chaise, songez donc !

— Mon eau bout ! s'écria madame Blanchard.

Et elle s'engouffra dans la cuisine. Pauvre petite ! songeait-elle. C'est la première fois qu'elle trouve une confidente, depuis son arrivée. Elle a besoin de s'épancher. Comme elle répond aux questions avec une candeur empressée, pour le plaisir de parler de son grand homme...

Madame Blanchard aurait bien voulu profiter de son avantage, continuer l'entretien, par cu-

riosité féminine, par instinct de cœur aimant, heureux de voir éclore autour de lui l'amour. Mais les deux hommes rentrèrent.

— Sommes-nous campés, hein? s'écria Blanchard. Ah! Ce n'est pas Versailles. Mais aussi, je ne suis pas un gros actionnaire comme le docteur Esther. Les gages sont maigres, à la maison d'En-Haut. On y vit d'aumônes. Mais, bah! l'air est si nourrissant!

Et il éclata d'un rire jeune et courageux, qui fit trembler les cloisons minces. Car il vivait en joie et en santé, au-dessus de la misère malade, soutenu par sa rose compagne et par sa foi dans son métier. Il ouvrit toute grande la fenêtre :

— Voyez, pour le commencement de décembre, comme le soleil de quatre heures (1) tape dur encore.

Et il montrait, par delà le terre-plein, la mer des nuages entre les pentes sombres, le prodigieux creuset bouillonnant de vapeur et de lumière.

(1) La Suisse a pris l'heure de l'Europe centrale, qui avance de cinquante-cinq minutes sur celle de France. En réalité, il eut été trois heures et demie au cadran solaire.

Amy et Pèlerin se penchèrent à la fenêtre. Les malades se tenaient pour la plupart sur la terrasse. Les hommes, à droite, jouaient aux boules. Beaucoup fumaient.

— Comment, dit Pèlerin se tournant vers Blanchard, vous autorisez le cigare?

— Oui. C'est leur seul plaisir. On a bien tenté de le leur interdire. Mais ils se cachaient comme des collégiens. Alors, j'ai proposé de le leur permettre pendant ces courtes récréations qui coupent les séances de galerie. Mais jamais ils ne fument dans la maison même. Ainsi dosé, ce plaisir n'est guère dangereux. Ah ! On a tant d'idées fausses sur cette maladie-là !

Les femmes, à gauche, se promenaient par groupes. Elles se tenaient la taille ou le bras, comme au couvent.

Vêtus en ouvriers endimanchés, les malades ne trahissaient toujours pas les signes d'un mal pris d'ailleurs à son début.

— Ainsi, dit Amy, ils se voient toujours et ils ne se parlent jamais?

— Il paraît, dit Pèlerin.

— Les pauvres gens, soupira-t-elle....

Dès que Pèlerin et sa compagne furent partis, madame Blanchard, toujours rieuse, dit à son mari :

— Tu ne sais pas? Eh bien, cette petite est en train de s'éprendre de ton céramiste. Oh! mais, là.... à fond.

Et elle fit, des deux mains, le geste énergique d'étrangler au lacet une victime imaginaire.

Blanchard fut subitement grave.

— Hein? Tu crois?....

— Est-ce que nous ne sentons pas ça, nous autres? Est-ce que je n'ai pas vu quand tu as commencé à m'aimer?

Mais Blanchard ne plaisantait pas. Sa barbe lui remontait dans le nez, et ses sourcils lui cachaient les yeux.

— Mais d'abord, dit-il, Pèlerin est marié....

— Bah! Quand on est si loin, si haut, surtout!

— Et puis, que diable, il ne l'aime peut-être pas, lui?

— Oh! C'est contagieux!

— Mais.... C'est un honnête homme!

Madame Blanchard hocha sa petite tête

rose. Ses cheveux croulèrent. Elle les releva :

— C'est un homme, d'abord.

— Il peut l'aimer en ami d'enfance, en frère, dit encore Blanchard.

— Je voudrais t'y voir !

— Eh bien, en tout cas, il reste la fuite. Si Pèlerin tient à la montagne, les stations d'altitude ne manquent pas, grand Dieu !

— Alors, elle souffrira.

— Eh! oui. Et c'est ce qui m'inquiète, surtout avec cette petite âme exaltée..... Si tu vois juste, elle souffrira, de toutes façons. Plus ou moins, voilà tout. Enfin, nous verrons.

Pèlerin et sa compagne descendaient vers Mont-Arvel. Ils suivaient les lacets fréquents d'un chemin de traverse, au flanc d'un ravin boisé. Dans le fond, l'Eau-Froide, le torrent, se querellait avec les pierres, tout en courant.

Dans ce repli abrité, les arbres de la vallée poussaient encore, refoulaient plus haut la troupe sombre des sapins. Et l'automne tardif habillait la montagne de sa robe de fée. L'heure était sans pareille pour admirer l'étoffe merveilleuse, car

le jour et l'année harmonisaient leur déclin. Le soleil avait mordu des mêmes ardeurs les bois près de mourir et le ciel près de s'éteindre. Des feuilles gardaient des brûlures si vives, que la flamme d'un feu d'herbes, crépitant à mi-pente, pâlissait auprès d'elles; ailleurs, elles prenaient la couleur douce du miel; d'autres s'incendiaient des teintes farouches du métal oxydé au brasier; certaines étaient devenues roses. Et, par place, la verdure éternelle d'un sapin rappelait, dans cette agonie magnifique, le présage d'une jeunesse nouvelle.

— Oh! Quel tapis admirable on ferait avec ce versant! N'est-ce pas? dit Amy. Imaginez tous ces tons fidèlement reproduits. On marcherait sur l'automne.

— Les gens crieraient à l'invraisemblable, dit Pèlerin. Ou plutôt ils ne comprendraient pas : pour eux, l'Automne, c'est une femme qui cueille du raisin. Tant pis, ils n'ont que ce qu'ils méritent. D'ailleurs, on ne leur aurait donné du site que la part des yeux. Tandis que la montagne touche harmonieusement tous nos sens.

Et il dit l'odeur de la fumée d'herbe brûlée,

des feuilles retournées à la terre, de ces coulées plus vives qui tombent de haut, qui viennent des sapins, des roches nues, de l'espace. Le goût lui-même se repaît de cette senteur glacée comme d'un sorbet aux plantes alpestres. A l'oreille, les proches sonnailles des troupeaux répondent aux appels lointains de la vallée, au cri gémissant du train qui monte dans les nuages. Et le toucher même tressaille, car la main voudrait caresser les alpages de velours, dont les modelés sont doux comme le pelage ras d'un chien bien nourri.

— Et, conclut-il, j'ai connu des pays, au contraire, qu'on ne perçoit que par les yeux. Les autres sens n'ont pas leur part de festin.

— Oui, dit Amy; on les voit toujours à travers une vitre.

Leurs causeries innocentes se nourrissaient ainsi d'impressions de nature, de petites malices sur leurs voisins de Mont-Arvel, de graves recherches sur leurs amis du passé : « Que sont devenus les Rivière? et les Marignan? » Les êtres et les choses laissaient souvent sur leur pensée des empreintes pareilles. Et Pèlerin de s'en réjouir.

Il aimait aussi infiniment la regarder. Souvent, il s'était demandé si chaque homme porte en soi une figure idéale de femme, et si le peintre, le sculpteur, qui savent donner une forme sensible à leur rêve, réaliseraient ce visage qui serait pour eux le visage ; ou bien s'ils ne seraient pas gênés par des réminiscences d'amourettes ou de beautés classiques. Mais, au plaisir qu'il éprouvait de voir Amy, il avait décidé que l'idéal artiste existait et qu'il l'avait rencontré.

Aussi charmé de pénétrer l'esprit de cette fine créature, que de se montrer secourable à sa détresse ou d'admirer son visage, il s'abandonnait sans lutte à cette intime camaraderie.

Parfois, pourtant, il prenait peur. Des yeux de voisins le gênaient ; sous leurs regards narquois, l'apparence galante des tête-à-tête lui devenait sensible. Ou bien, sa pensée inquiète galopait sur les routes de l'avenir, dépistait des périls futurs. Mais, aussitôt, il s'indignait : se soucier d'un voisin de station? Imaginer un danger qu'on ne saurait provoquer ? Fi donc ! Amy n'était-elle pas une jeune fille? N'était-il pas marié? A l'abri de ces invincibles plastrons, les regards

et les pensées pouvaient se croiser, faire assaut, sans jamais s'atteindre en plein cœur. Et il s'avançait vers le danger avec ce calme héroïsme que donne une cotte de mailles.

Au surplus, il l'ignorait presque, ce danger. Certes, sa libre jeunesse d'artiste avait étreint de plastiques et passives beautés, possédées avec une ardeur fermée, car il appartenait à cette race des voluptueux timides, qui n'osent jamais tout ce qu'ils rêvent.

Plus tard, dans le mariage, il avait connu la noble pénétration de deux âmes sous la pression de la vie, et la fière joie de guider les existences confiées à sa garde. Des petites tentations offertes à sa notoriété précoce, aucune ne fut impérieuse. Au plaisir d'y céder par faiblesse, il préféra celui d'y résister par la volonté.

Ainsi, le sort lui avait révélé tour à tour la volupté, puis la tendresse, ces deux pôles de l'amour. Mais il ne les avait jamais réunis sur un même être; il pouvait ignorer encore qu'à leur contact jaillit une étincelle.

Amy Chardonne descendait lentement. A peine acclimatée à l'altitude, elle s'aventurait pour la

première fois dans une courte promenade. De temps en temps, Pèlerin, devant elle, lui tendait la main. Il voulait lui éviter les cahots et les pièges du sentier. Le pied glisse si vite, entre deux pierres ; une secousse peut déclancher la toux, dans une poitrine délicate. Qui n'a éprouvé, pour ceux qu'il protège dans la vie, cette étrange sensation de devenir, par instants, aussi fragiles qu'eux, de partager leur fatigue, leur douleur, « d'avoir mal à leur propre chair ».

« Appuyez-vous », disait-il. Et la petite main tiède, amollie à la paume par la fièvre légère, s'abandonnait, pesait, comme sur une canne de montagne. Une main... C'est un petit être complet, qui a sa silhouette, sa physionomie, son ossature, ses nerfs, qui caresse, supplie, commande, menace, frappe, un petit être ingénieux, artiste, à qui le médecin demande la cadence de notre vie, à qui le Destin, dit-on, a confié les lignes de notre avenir... une miniature de nous-mêmes. Et c'était sans doute ce qui troublait Pèlerin, de sentir s'abandonner à ses doigts une toute petite Amy Chardonne.

Mais la jeune fille se fatiguait. Sa marche

devenait plus lente, son souffle plus rapide.

— Voulez-vous vous arrêter un instant? demanda Pèlerin.

— Oui, dit-elle, je m'assiérais volontiers.

Il savait, disséminées sur cette pente, de ces *sun-boxes*, de ces aubettes ouvertes vers le soleil, où les malades se reposaient pendant leurs promenades. Certains mêmes les préféraient parfois à la galerie de cure, en adoptaient une, et vivaient là, par petits groupes, l'après-midi entier.

— Le sun-box des Decharme et de leurs amis ne doit pas être loin, dit-il.

Le jour mourait. Seuls les sommets s'embrasaient encore de l'adieu du soleil, comme le visage des malades, là-haut, s'empourprait jusqu'à la fin des couleurs de la vie. Au-dessus des cîmes lointaines, des nuages tragiques couraient sur les nuances irisées, fines et vives du couchant, tachaient d'encre la nacre du ciel. Court instant de calme étrange, où les bruits des hommes s'apaisent avec la lumière, où les voix de la nature ne montent pas encore dans l'ombre. Seule, la course inlassable du torrent s'irritait parmi les pierres.

Soudain, des voix de femmes chantèrent, dans la nuit. Là-haut, sur la terrasse, les pauvres prisonnières libéraient leur âme en ces mélancoliques chœurs suisses, où la beauté de la montagne inspire uniquement les louanges de Dieu et l'espoir des joies célestes.

— Écoutez, dit Amy.

Le chant planait, nuage invisible, errait au flanc des monts, caressait les prés, voltigeait sur les bois, puis s'évaporait dans l'espace. Si humble qu'il fût, il paraissait harmonieux et beau, car les vallons sont des conques merveilleuses, où la voix humaine retentit en échos embellis et sonores.

— Écoutez... répéta la jeune fille. Il me semble entendre, aux messes de mort, ces belles voix qui montent, si pures, et qui vous enlèvent l'âme jusqu'aux voûtes...

— Venez, dit Pèlerin, l'entraînant.

Il souffrait de la voir, déjà lasse, s'exalter encore sous la caresse du chant. Il ajouta :

— Je suis sûr que l'abri n'est pas loin, croyez-moi.

— Oh! dit-elle, je sais que vous êtes un guide excellent... parfois sans le savoir.

Sous le banal propos, la voix courait trouble, agitée. Pèlerin connaissait ce ton presque railleur. Car la pudeur de la jeune fille s'irritait que son visage trahit si fidèlement sa pensée; ne pouvant la voiler d'un masque, elle en faussait l'expression. Il se retourna, tandis qu'ils continuaient leur marche, sous l'envol des cantiques.

— Que voulez-vous dire?

— Mais, reprit-elle de cette voix heurtée, ce n'est pas la première fois que vous me donnez la bonne direction.

— Moi?

— Certainement! Vous ne vous en doutez pas, je suis sûre... C'est que je ne vous ai pas tout avoué, le soir de mon arrivée. Rappelez-vous... mon dépit de petite fille à passer inaperçue de vous. Ah! vous ne soupçonnez pas toutes les résolutions que ce beau dédain m'inspira. Du haut de mes quatorze ans, je décidai gravement que je serais bien sotte de souffrir pour qui m'ignorait. Non, non, je ne me laisserais plus émouvoir la première, plus jamais. Devant qui que ce soit, ce serait moi l'impassible, désormais. Hein? Croyez-vous! Ah! On ne se méfie

pas assez de ces âmes de petites filles, de la durée de leurs émotions, ni de la portée de leurs serments. Pourtant, ces petits souffles-là orientent souvent l'existence... Depuis, j'ai suivi ma belle maxime. Il m'est arrivé d'être dure, par crainte de m'attendrir. Et je me suis gardée... Vous voyez, vous êtes un bon guide...

Pèlerin doutait d'entendre. Vraiment, il avait laissé, dans l'existence d'Amy, cette trace profonde? Elle avait souffert par lui, jadis? Et le passé enseveli au fond de lui sous l'amas des années, se soulevait, se dressait, bouleversant tout sur son passage, et lui heurtait délicieusement le cœur. L'aveu ne touchait pas la corde fine de l'orgueil, mais des fibres graves qui n'avaient jamais retenti en lui. Il les sentait vibrer, avec une douceur anxieuse. De l'allégresse hâtait, enlevait sa marche. Mais il en prit peur. Et comme le sun-box apparaissait dans la pénombre :

— Amy, Amy, dit-il en s'arrêtant, ne vous moquez pas. Parfois, vous me déconcertez, et je ne saurais dire si vous raillez. Tenez, voici l'abri; je suis en effet un bon guide.

L'aubette, fort vaste, était déserte. Des sièges la meublaient. Amy s'assit sur un banc, contre la cloison de bois. Pèlerin resta debout. Rapidement, les nuages d'encre avaient gagné tout le ciel, enveloppant la terre d'une nuit opaque de chambre close. Là-haut, les chants s'envolaient toujours. Ils palpitaient dans l'ombre, comme l'aile invisible et sinistre d'un oiseau nocturne. Sur la terrasse, cent poitrines malades exaltaient le néant de la vie, la gloire effroyable du Créateur.

— Je crois les voir encore, dit Amy, ces pauvres êtres, toujours présents, toujours séparés...

Et de sa voix de fièvre :

— Ah ! Combien, parmi ces malheureuses, vont mourir sans avoir connu le bonheur !

Pèlerin suivait, épousait les angoisses de cette pensée endolorie, comme il avait ressenti la fatigue de la chair fragile. Hélas ! Amy n'était-elle pas la sœur à peine privilégiée des tristes chanteuses ?

A son tour, elle craignait peut-être, elle aussi, que la mort ne lui laissât pas connaître le bonheur. Elle l'espérait donc, elle qui, naguère,

faisait fi de la vie dont elle n'attendait plus rien? Et voilà que, dans le coin d'ombre où elle se tenait blottie, il entendit un murmure haletant et doux de sanglots...

— Amy, Amy. Qu'avez-vous?

Bouleversé, apitoyé comme sur soi-même, il tendit les mains, rencontra celles de la jeune fille, s'assit contre elle, la berça : « Amy, ne pleurez pas. » Alors elle jeta d'une voix déchirée :

— Ah! Je ne veux pas mourir!

Et comme si elle eût exhalé toute son âme dans ce cri de révolte et d'espoir, sa petite tête toute chaude de larmes se renversa. Pèlerin accueillit contre son épaule le tiède et doux fardeau. Et soudain, il se sentit vraiment isolé de la terre et des hommes, au-dessus des nuages. Des vivants, rien n'existait plus que cette grâce et cette douleur brûlantes dans ses bras. Et il ne fut plus que le désir d'un baiser. Il se pencha, et sous ses lèvres la petite bouche s'ouvrit, comme éclate un fruit mûr...

Des mots, maintenant, jaillissaient avec la même force impérieuse que la caresse :

— Ne pleurez pas, ma chérie... vous guérirez,

je vous jure... Et nous aurons le bonheur... Ne pleurez pas... Vous êtes ma petite Amy d'autrefois. Je vous ai retrouvée... Oubliez toutes vos peines. Le temps est effacé. Vous avez vos treize ans. J'en ai vingt ; mais je sais, maintenant. Ne pleurez pas. Je ne vous ferai plus de chagrin, jamais, jamais. Je...

Des pas éboulèrent les cailloux du sentier. Pèlerin devina des ombres. Une voix de femme dit :

— C'est ici. J'en suis sûre. Venez.

Un homme murmura :

— Quelle folie !

Amy et Pèlerin, pressés l'un contre l'autre, n'osaient plus bouger. Les deux promeneurs entrèrent dans le sun-box. Ils heurtèrent des sièges. La femme reprit :

— Asseyons-nous là.

Et son compagnon :

— Vous allez prendre froid, Hélène. Je vous en prie.

Pourtant ils s'assirent sur les rocking-chair.

Cette fois, Pèlerin avait reconnu la voix des Linefors. Il trembla qu'ils n'entendissent les

coups sourds et profonds de son cœur. Mais madame Linefors parla, d'une voix lasse, placide, qui tombait aux fins de phrases :

— Vous rappelez-vous, ce sun-box ? C'est un anniversaire, ce soir. Il y a trois ans juste, nous y venions pour la première fois, le jour même de notre arrivée, vers cette heure-ci. Vous étiez prévenant, sincère, aimant... un bon époux, dans ce temps-là. Et maintenant, vous souhaitez ma mort...

L'autre râla :

— Moi ? Hélène ! Quelle démence !

— Depuis trois ans vous souhaitez ma mort. Tous les jours. Depuis que vous aimez la sœur de madame Decharme. Et moi, je le sais depuis trois ans...

— C'est faux !

— Pourquoi mentir ? J'ai lu les lettres que vous receviez pendant vos séparations. Et quand vous êtes ensemble, je vous vois ; cela suffit.

On entendit un lourd soupir d'aveu.

— Vous calculiez juste, reprit-elle. Je n'aurais pas dû descendre vivante d'ici, la première année. J'étais condamnée. Mais ma jalousie de malade a

sans doute sa force, comme son orgueil et sa volupté. Car je me suis tue; je vous ai réunis ; et je ne suis pas morte.

— Laissez-moi vous dire... commença le mari.

Mais elle continuait de sa voix lasse :

— Comprenez-vous ? Je sens que j'ai vécu, que je vis, parce que vous attendez que je cesse de vivre. C'est étrange : le mal me mine la poitrine et il exaspère ma jalouse volonté de résister. Il me donne lui-même la force de l'entraver. C'est ma seule défense, à moi, de vivre. Car c'est une chose affreuse : mais je vous aime toujours.

— Hélène! je vous supplie...

— Qui comprendra de pauvres cœurs comme les nôtres? Je l'admire parfois, cette jeune fille. Et même vous. Je vous trouve tous deux nobles à votre façon, d'avoir résisté aux tentations, de vous aimer sans caresses, presque sans paroles et d'attendre... Attendre!

— Ayez pitié de vous, de moi, Hélène.

— Ce qui me surprend plus encore, c'est mon besoin de me déchirer, d'aviver ma plaie.



Car j'ai feint de désirer revenir ici, y retrouver à table, à la galerie, à la promenade, les mêmes compagnons, ces Décharme, vous réunir, elle et vous, sous mes yeux, sans cesse. Par moment, la douleur est si folle qu'on la confond avec le plaisir.

— Ah! Vous êtes vengée, dit le mari.

— Vous vous trompez. Ce n'est pas par vengeance que je parle. Mais j'ai pris peur... On est lâche, toute seule. J'ai pris peur que mon secret m'étouffe, et que j'en meure. Maintenant, vous savez. Il me semble que je respire mieux, que je prends à chaque gorgée une nouvelle provision de vie. Décidément, j'aime mieux la lutte ouverte. Vous êtes averti que je ne veux pas mourir, pour vous garder à moi. Mais rien n'est changé. Rentrons. J'ai froid. Donnez-moi le bras.

Et ils partirent.

Amy et Pèlerin avaient desserré leur étreinte. Ils se taisaient... Ce mari épris d'une jeune fille... Pour eux, surprendre ce drame, c'était se regarder dans une glace et voir surgir entre eux une apparition. Car entre la vierge et l'époux, avait parlé la femme, celle qui *devait* mourir.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Jeanne Loublieux, la sœur du majordome, travaillait près d'une fenêtre, dans la lingerie de Mont-Arvel. Très grosse et taillée en borne, elle s'habillait toujours de noir. Un petit papillon de dentelle voltigeait sur ses bandeaux plats, d'un blond dédoré, relevés sur un visage de nonne placide. Elle ne quittait guère cette salle claire et cirée, fleurant l'encaustique et la lavande, où les draps, les nappes et les serviettes s'empilaient sur des rayons, aux quatre faces des murailles, comme des livres de tous formats... Idéale bibliothèque, où toutes les pages restaient blanches.

Loublieux, près de sa sœur, tapotait la vitre d'un doigt nerveux. Il regardait distraitement s'animer, au plein soleil d'onze heures, la terrasse de Mont-Arvel. Elle ne ressemblait guère à celle de la maison d'En-Haut. Partout des corbeilles, des rocailles, des sièges ingénieux qui épousaient, berçaient le corps, sous de petites bannes voltigeantes, rayées blanc et rouge. Au bord du talus, des instruments minutieux, dans des cages vitrées, enregistraient toute la vie de l'atmosphère. Les promeneurs venaient les consulter, puis s'asseyaient dans la chaude lumière, près de petites tables chargées parfois de boissons toniques aux vives couleurs de pierreries.

— Hein! grogna le majordome, regarde-les se vautrer, mes gorilles.

Ses gorilles, c'étaient les malades.

— Oh! Loublieux, reprocha la paisible nonne.

Car elle n'était pour eux qu'indulgence et pitié. Ils lui apparaissaient poétisés par l'amour et la mort.

Elle s'intéressait passionnément à leurs

tendres intrigues. Et dans sa blanche bibliothèque de toile, dont elle parfumait les feuillets d'herbes sèches, elle semblait une de ces sentimentales liseuses de cabinet de lecture, dont l'âme palpite aux mille aventures romanesques qui couvrent les murailles.

Aussi, son frère la choquait par son cynisme, malgré l'admiration qu'elle nourrissait pour lui. Il n'éprouvait, pour ses malades, que le servile mépris d'un marchand pour ses clients. Il expliquait bassement leur fringale d'amour. Parbleu, ils s'empiffrent toute la journée de viande; ils entonnent tous les Bordeaux, tous les Bourgognes, que leur ordonne Esther — le régime généreux, comme dit ce sacré docteur; ils oublient leurs affaires, leur famille, leurs tracas, qu'ils ont laissés dans la vallée. Ils sont désœuvrés. Alors, quoi? Ils ne pensent qu'à la bagatelle. C'est fatal. Inutile d'aller chercher des raisons de poète, des cœurs qui flambent, des désirs de bonheur avant la mort...

Il en parlait par expérience, l'excellent Loublieux. Car lui aussi suivait le régime généreux, arrosé d'alcools. Et, sans être malade, il flam-

bait, sacredié, comme un punch. A tel point que la seule vue de Bertha Siben, dont la présence l'attirait dans la lingerie, lui enfonçait les ongles dans les paumes et lui arrêtait le cœur. Elle allait chercher à la buanderie des piles de nappes et de draps; elle les portait entre ses bras allongés et les retenait du menton. Était-elle belle, la mâtine, et majestueuse, le buste un peu renversé sous le poids, la petite tête de statue posée sur ce socle blanc! Depuis quinze jours, elle résistait, si dédaigneuse, si hautaine, qu'il n'osait même pas essayer sur elle ses façons ordinaires de pacha au sérail. Mais il en perdait son beau calme et, le sang aux yeux, rêvait de coup de force en tambourinant, à les crever, les vitres de la lingerie.

Bertha, ses piles rangées, s'en allait, de son allure souveraine, à la buanderie. C'était, à cinquante mètres de là, une assez haute maison grise, flanquée de deux petits pavillons. Des services disparates s'étaient entassés dans ce bâtiment, sous le coup du brusque succès de la station. Au sous-sol, les étuves, les machines à laver, à aseptiser le linge, précises et sa-

vantes, ronflaient sans relâche. Au-dessus, retentissaient les coups de fer des blanchisseuses, parmi de mélancoliques chansons. A l'étage, logeaient les lavandières.

Une chambre restait close, mystérieuse. Seul, le docteur Esther en possédait la clef. On ne l'ouvrait jamais le jour.

A l'un des flancs de la blanchisserie, s'appuyait l'étable. Une étable modèle, pleine d'animaux énormes, des bêtes de concours; les malades venaient là boire le lait de la traite. De l'autre côté, un petit bâtiment pareil s'élevait, mais percé de fenêtres en ogives; la chapelle catholique, vraie sœur de l'étable, d'une humilité biblique. La chapelle protestante, au contraire, adossée à l'hôtel, était sortie de terre en même temps que lui. Car Tercoz l'estimait aussi nécessaire à la station que le tennis, la gare ou la salle à manger.

A la buanderie, Bertha venait parfois retrouver sa sœur, employée depuis trois ans comme lavandière. Elles s'entretenaient des parents, de la maison, du champ, laissés au pays, sur les confins de Fribourg et de Berne.

Elles étaient les aînées de sept enfants, éduqués, cultivés comme des petits bourgeois en France. Mais la maison était trop petite pour toute la famille, le champ presque trop étroit pour la maison... Et, chacun, l'âge venu, s'en allait chercher sa vie dans le vaste monde...

Chaque fois que Bertha rentrait dans la lingerie, elle sentait peser sur elle le louche regard en ciseaux du majordome. Mais, dût-il la chasser, cet homme horrible ne l'approcherait pas. Du premier jour, il lui inspirait une écœurante répulsion. Et maintenant, éprise à son tour, elle goûtait, à le repousser, l'obscure joie de la femme amoureuse, qui offre en hommage à son amant toutes les avances qu'elle dédaigne par ailleurs. Oui, parfois, lorsqu'il surgissait à l'angle d'un couloir, lorsqu'il la poursuivait de ses gauches compliments, la tentation la prenait de jeter la vérité à cette vilaine figure, de crier comme elle avait vite glissé, sans force contre la faiblesse, aux bras amaigris d'un malade. O la misère de ce petit chilien millionnaire, Henry Joffré! Là-bas, ses plantations étaient aussi vastes que des états, ses navires aussi nombreux

qu'une flotte de guerre. Et lui, grelottait dans cette station perdue, à l'autre face de la terre. Dans sa chambre, au milieu de tout l'or qui capsulait le cristal des flacons, plaquait le dos des brosses, incrustait le cuir des malles, il ne connaissait pas d'autre joie que de tenir dans ses bras, encore, toujours, sa servante. Il lui disait : « Tu as la beauté souveraine de tes Alpes ; tu es bonne et bienfaisante autant qu'elles. Je me réfugie en toi comme dans la montagne ; et je retrouve des forces contre ton sein. » Elle, indulgente en effet comme la nature même, souhaitait de lui rendre la vie entre ses bras compatissants, de réchauffer de caresses ce pauvre petit oiseau de paradis, tremblant de fièvre et de froid. Et chaque fois que la lourde moustache de Loublieux s'approchait de son visage, Bertha revoyait les fines lèvres toujours suppliantes, dont le duvet brun n'aurait peut-être pas le temps de pousser...

Pendant qu'elle rangeait son linge sur des rayons, le sommelier entra, qui demanda de l'argenterie à Jeanne Loublieux. Car la nonne placide portait toujours, pendues par une chaîne

à sa ceinture, en manière de chapelet et de crucifix, les clefs du trésor de Mont-Arvel : dans une pièce proche, une armoire profonde recélait la vaisselle plate, les couverts, les pièces d'orfèvrerie réservés aux convives ou aux repas de marque.

Jeanne Loublieux s'éloigna, car elle ne quittait jamais ses clefs. Le majordome profita du hasard favorable. Il s'avança vers Bertha, de l'allure gauche d'un fiancé de village, et tenta de lui prendre le menton. Elle se dégagea, rien qu'en levant la tête.

— Alors... dit-il, c'est toujours non?

Sans répondre, elle quitta la lingerie. Un juron fusa sous la moustache teinte de Loublieux. Il avait épuisé sa patience. Ou bien cette fille serait à lui, ou bien elle quitterait Mont-Arvel. Acculé aux moyens extrêmes, il en userait. Sa décision prise, il recouvra le calme du meurtrier qui vient d'armer son fusil. Et il continua de regarder, sur la terrasse ensoleillée, la promenade de ses gorilles. Il ricana. Ah! Ah! plus de mers de nuages. Ça les embête! Encore une trouvaille de Tercoz et d'Esther, d'avoir

placé la station juste au point où affleure le brouillard. Et tous ces macaques de s'extasier parce que les nuages s'arrêtent à la gare, comme ces benêts qui s'étonnent de voir les fleuves passer dans les grandes villes.

En effet, les nuages épandus sous Mont-Arvel, depuis des semaines, en flots de blancheur et de clarté, avaient disparu. Dans ces jours éclatants de Décembre qui précèdent la tombée de la neige, la terre veut se montrer en beauté, toute entière et sans voile, avant de disparaître sous son deuil blanc. De la terrasse, le regard descendait d'un trait jusqu'au fond de la vallée, où miroitaient les méandres du Rhône. L'océan de nuées, évaporé, tari, découvrait son lit sombre de verdure. Et tout au creux de l'énorme bassin, il ne restait plus, du fluide de lumière, que le filet scintillant du fleuve.

Ce fut au bord de cette vasque profonde, parmi la lente promenade et les haltes paresseuses des hôtes de Mont-Arvel, que Pèlerin rencontra Amy Chardonne. A peine s'étaient-ils vus depuis la veille, depuis l'instant où les Linefors avaient inconsciemment froissé la fleur à peine

éclose de leur propre aveu. Dans l'ombre, ils avaient regagné en hâte Mont-Arvel tout proche. A table, au repas du soir, la vue des Suédois impassibles et glacés, de Lucie Decharme voilée de son mat regard noir, renouvela sans cesse pour Pèlerin le souvenir du drame secret, cet effroi de se retrouver dans un miroir.

Le repas terminé, Amy l'avait congédié d'un « A demain » ferme, sans dureté, tandis que s'effleuraient leurs doigts. Sans doute éprouvait-elle comme lui le besoin de se reprendre, de descendre en soi, après la double alerte où s'était tour à tour épanoui et resserré leur cœur...

Il fut surpris de la rencontrer sur la terrasse, car il pensait ne la retrouver qu'à table. Elle demanda :

— Vous sortez ? Maintenant ?

Sans prétexte préparé, il répondit :

— J'allais voir Blanchard, là-haut.

Elle le regarda bien droit, toute sa volonté à la face :

— Dites-moi la vérité : vous voulez partir ?

Les paupières animées d'un battement plus rapide, il répondit :

— Je voulais vous parler plus tard... une fois décidé. Mais je vous dois la franchise à tout moment. C'est vrai : je songe à quitter Mont-Arvel.

Je vais demander à Blanchard un prétexte de départ, une indication de séjour... Amy, pardonnez-moi. J'ai peur.

Elle répondit, nerveuse et vive :

— Je n'ai pas à vous pardonner. Vous êtes le devoir et la raison mêmes. Je vous ai deviné, parce que je vous comprends...

Il interrompit :

— Amy, je vous en supplie, ne prenez pas ma volonté pour de la froideur. Évitez-moi ce suprême chagrin. Hélas! Je sais bien : vous croyez que la passion ne raisonne pas, et qu'on ne peut dompter qu'un amour sans force... Comment vous dire?... Ah! Les mots, les mots qui trahissent la pensée... Si vous saviez, pourtant, quelles heures j'ai vécues, longtemps dans la nuit, étendu, hypnotisé par cette lampe électrique au plafond de la chambre, plantée là comme l'idée fixe sous le front : « Je l'aime. Il faut fuir. »

— Moi aussi, dit-elle amèrement, j'ai vu toute la nuit la petite lampe au plafond.

Ils se tenaient, debout, au bord de la pente, face au vide, devinant derrière eux la curiosité nonchalante des promeneurs. Il reprit :

— Je me suis senti si haut, si loin, si seul avec vous au monde, un moment, hier. Je planais. Et il faut que je me précipite au fond de la vallée... Je ne sais pas de supplice comparable... Si, peut-être... il m'en revenait un, obstinément, cette nuit : un aveugle qui, soudain, verrait clair, découvrirait le monde, et qui serait contraint de se crever les yeux. Mais quoi ? Tout nous est contraire. J'ai imaginé l'avenir dans toutes les directions possibles. Je n'hésite pas entre deux chemins : je me heurte à un mur.

— Oui, c'est vrai, dit-elle à voix brève. Et mieux vaut, en effet, nous séparer tout de suite, puisque chaque heure nous rendrait plus pénible le déchirement inévitable.

— C'est à vous, surtout, que je songeais. A vous, fragile, qui devez guérir dans la paix de l'esprit. A vous qui, exagérant votre devoir, assurez quatre existences. A vous, qu'un hon-

nête homme attend, là-bas, et qui serez heureuse à force d'être aimée... Et moi, si je restais, je ne pourrais que vous nuire. Je ne puis pas tout dire, mais... Non, non, voyez-vous, on n'a pas le droit de risquer le mal qu'on ne peut pas réparer.

— Il s'agit moins de moi que de vous, dit-elle. Croyez-vous donc que je n'ai pas réfléchi, de mon côté? Non, il ne s'agit pas de mon avenir; il n'existe pas; il est à la merci d'une quinte un peu plus déchirante que les autres. Il s'agit de vous, de la belle vie, toute d'art et de dévouement, que vous allez retrouver. Oui, j'ai réfléchi, cette nuit. Et j'entendais toujours cette malheureuse, dont nous surprenions hier malgré nous le secret, et qui ne voulait pas mourir, et qui réclamait son bien, son mari. Vous vous devez aux autres, vous vous devez au monde, et ce serait folie à une pauvre fille comme moi de risquer seulement d'entraver votre essor. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je m'en défends, car j'espère bien que vous-même n'y songez pas.

Il reprit gravement :

— Je vous ai promis l'entière vérité, Amy.

Dans une nuit pareille, toutes les pensées défilent dans l'esprit. Vous entendez, toutes. Il y en a d'indicibles. Mais peu importe puisque, celles-ci, je les ai rejetées. Car tout compromis, quel qu'il soit, est indigne de vous. Vous êtes de celles à qui l'on ne peut offrir que sa vie entière et libre ; donc j'ai songé, oui, j'ai songé à ces petits êtres que j'ai créés, à la compagne de route que j'ai choisie. Ils n'ont que moi, vous le savez. Ah ! c'est atroce d'être tenaillé ainsi. Mais pourtant, Amy, je ne peux pas condamner ces innocents... Je ne peux pas les abandonner. Vous m'en mépriseriez la première.

— La première aussi, je viens de repousser un tel sacrifice, dit-elle.

— Et ce n'est pas tout encore. Amy, pardonnez-moi de vous imposer à votre tour la torture qui m'a déchiré toute la nuit. Mais j'aurai jusqu'au bout le courage de ma franchise. Supposez-moi libéré de toute charge, redevenu seul dans l'existence. Mais vous êtes-vous imaginé ma vie de Paris, qui veut ma présence autant que mon labeur, ma vie dont la nette façade est étayée d'amis et de bienfaiteurs ? Que je déserte,

tout s'écroule. Et je ne pourrais même pas nourrir une compagne d'exil! Voilà toute la triviale, l'affreuse vérité. Je vous en supplie, ne me détestez pas de l'avoir démasquée, Amy; il le fallait, puisque c'est devant son horreur même que je m'enfuis.

— Oui, dit-elle exaltée, mieux vaut tout de suite piétiner le rêve, s'arracher le cœur, que de souffrir, que de s'attacher, d'être sans cesse, dans un coin de votre existence, l'humiliée, la sacrifiée!

Mais tant de douleur lui crispait la face, que Pèlerin, las de son propre effort, reprit plus doucement :

— Amy, Amy, j'ai eu le triste courage de vous avouer ma pensée. Me dites-vous bien toute la vôtre. Votre voix est plus dure que votre visage. Dieu! Je voudrais tant vous montrer le fond douloureux de moi-même. Oui, ce serait le rêve de rester, ici, très haut, sans souci d'avenir. Et mesurez la violence de la tentation à ma terreur d'y céder. Mais croyez-en dix ans de clairvoyance parmi les hommes; m'enfuir, c'est vous ménager le moins de mal possible. Voilà l'es-

poir qui me soutient uniquement. Croyez-moi, je vous en supplie...

A son tour, elle se détendit à ce ton de prière et de tristesse.

— Oui, je vous crois. Partez. Mais c'est atroce, ce déchirement, si vite, tout de suite. Vous vous en allez aujourd'hui même?

Il la sentit plus sincère que dans les répliques énervées où pourtant elle lui donnait raison.

— Ni aujourd'hui, ni sans doute demain. Nous méritons bien deux jours de Paradis bleu, avant tant de jours de tristesse.

— Hélas! dit-elle avec une mélancolie infinie, en montrant la vallée profonde où scintillait le fleuve, nous ne sommes même plus au-dessus des nuages. Déjà, vous revoyez le séjour des hommes...

Ce même jour, dans l'après-midi, le docteur Esther grimpait d'un pas de jeune miss à la maison d'En-Haut.

Il s'y intéressait peu; il en laissait le souci courant à son assistant Blanchard. Mont-Arvel l'absorbait. Ses clients délicats exigeaient des

soins plus nombreux et plus éclairés que ces pauvres gens à la charité. Pourtant, il gardait la haute direction de ce sanatorium populaire. Si quelque gros personnage le venait visiter, la place du chef suprême était au premier rang. Car il rehaussait la valeur des louanges et des distinctions, en les recevant en personne.

Il soignait, d'ailleurs, ces hôtes de distinction. Il leur offrait, à Mont-Arvel, bon gîte et bon souper. Et, sans doute, Loublieux et Diener avaient pour eux des soins mystérieux, car tous, le lendemain matin, lui serraient la main avec une effusion discrète et reconnaissante.

Mais, depuis quelque temps, cette maison d'En-Haut inquiétait le docteur Esther. Des rapports lui signalaient de scandaleuses aventures. Oh ! Blanchard, lui, ne voulait rien voir. Il montrait vraiment une impardonnable indulgence pour ses malades. Mais des infirmiers, plus zélés, dénonçaient au médecin-directeur des rendez-vous clandestins. Oui, malgré le soin qu'on prenait de les séparer toujours et partout, ces gens de rien osaient se rencontrer. Et dans quel endroit, Seigneur! Dans le laboratoire photogra-

phique, sans parler d'un plus abject réduit.

Se retrouver dans la chambre noire! Ah! non, il ne tolérerait pas de semblables débordements. Il serait impitoyable. Trop souvent, il avait dû fermer les yeux sur les faiblesses de ses malades, à Mont-Arvel. Il fallait, cette fois, frapper un grand coup, faire un exemple, à la maison d'En-Haut. Il prendrait le péché au piège, dans cette chambre obscure, il le tirerait au jour, l'écraserait sous son talon. Enfin! pouvoir abattre de l'amour, du sale amour... Quelles abominables caresses imaginaient-ils, dans l'ombre rouge du laboratoire? Pouah! « Pendant la récréation de quatre heures », disait le rapport. Le temps pressait.

Le docteur Esther hâta encore sa marche. Pour la première fois, il regretta que le *car* électrique s'arrêtât à Mont-Arvel et dédaignât la maison d'En-Haut. Il serait monté plus vite. Toutes les émotions qu'éveille un constat d'adultère agitaient sa poitrine essoufflée. Il se sentait, à la fois, une âme de mari offensé par l'amour, et une âme de commissaire orgueilleux de son pouvoir.

La présence de Pèlerin, dans le bureau de Blanchard, n'arrêta pas l'élan indigné du docteur Esther. Tout fumant, encore oppressé par la montée rapide, il dit dès le seuil :

— Il paraît qu'il se passe ici des choses ignobles, absolument ignobles. Vous les ignorez, sans doute?

Blanchard prit son air de dogue grondeur :

— Quelles choses ignobles?

— Vos malades se donnent des rendez-vous, ici même, malgré la règle absolue de la maison.

— Où?

— Dans la chambre noire, en particulier.

— Pauvres gens! dit Pèlerin.

Le docteur Esther se tourna d'un bloc vers l'importun :

— Il ne s'agit pas de les plaindre, monsieur, mais de les châtier.

Il tira sa grosse montre de métal blanc, d'une main qui tremblait : quatre heures.

— Allons vite, il est temps de les surprendre.

Blanchard se leva :

— J'ai eu tort de ne pas prévenir ces rencontres. Soit. Mais cette exécution me semble

inutilement pénible. Si j'étais seul ici, je m'y refuserais. Je tenais à le déclarer. Maintenant, vous êtes le maître. Faites comme il vous plaira.

Il jouait son sort et celui de sa rose compagne. Mais il parla simplement, comme il pensait. Le docteur Esther ne s'indigna pas. Le temps manquait.

— Maintenant que le crime est consommé, dit-il, ce n'est plus l'heure des belles paroles. Allons.

Il sortit, vola le long des couloirs, se jeta dans l'escalier, bondit jusqu'au laboratoire. Arriver trop tard, quel désastre!

Blanchard et Pèlerin le suivaient de loin, à l'allure consternée de ces hommes noirs qui vont assister au réveil mortel du condamné.

Le docteur Esther s'était arrêté. Il auscultait la porte. La tête, légèrement baissée, apparaissait énorme et terrible, sans lèvres, les sourcils gros de menace, les durs maxillaires gonflés. Puis il se redressa, les yeux diminués, réduits à deux points phosphorescents. Il consulta une note que sa main avait inconsciemment froissée. Il lut les noms des coupables, puis, d'une

voix changée, d'une voix de spasme, il cria :

— Monsieur Spitz, sortez! Mademoiselle Lambrecht, sortez!

Il attendit un temps, sans voir ses compagnons, tout à épier ce qui se passait dans l'ombre rouge de cette chambre. Il fermait les yeux, comme pour ne rien perdre de la vision devinée. Puis, la porte, intérieurement verrouillée, ne s'ouvrant pas, il ébranla le loquet :

— Je vous ordonne de sortir. Vous me reconnaissez, je pense. Je suis le docteur Esther.

Oh! oui, sans doute, ils avaient reconnu ce grondement de tambour funèbre. Car bientôt ils sortirent de la chambre obscure, les mains aux yeux, aveuglés de lumière et de honte. Elle, presque coquette, d'une gentillesse effacée, lissait en tremblant ses cheveux clairs. Lui, mince, barbu, très pâle, concentra toute sa colère de misérable affamé d'amour, de mâle surpris en pleine étreinte, dans le regard dont il provoqua le docteur Esther. Le médecin restait impassible. C'était l'éternel archange au seuil du Paradis terrestre. Rien ne trahissait sa jouissance énorme que l'ardeur de ses prunelles rétrécies.

Mais on devinait, sous le vêtement, le frisson nerveux de ses genoux. Incapable d'un discours, la bouche sèche, il dit à la femme :

— Retournez à la galerie.

A l'homme :

— Suivez-moi.

Et son geste indiqua tour à tour les deux pôles de l'horizon, désunit à jamais le couple criminel. Puis, toujours accompagné de Blanchard et de Pèlerin, il se dirigea vers le bureau. Là, ce fut très court. Il congédia le coupable, sans phrase. Le train de six heures l'emporterait dans la vallée. L'homme, tout l'orgueil écroulé, montra sa poitrine d'un geste. Il voulut parler, s'étouffa de sanglots. Il toussa.

Le docteur Esther lui montra la porte.

Non, non. Assez de scandales. L'exemple était nécessaire. Il mourrait? tant pis. De la main en couperet, il le retrancha des vivants.

Puis il partit très vite, morne soudain, en proie, après son spasme de pudeur, à cette même mélancolie qui suit l'étreinte amoureuse.

— Et la femme? demanda Pèlerin.

Blanchard leva les épaules.

— La femme? Parbleu, il la garde. Elle est recommandée par un gros personnage, un actionnaire de Mont-Arvel. Au besoin, il l'empêchera de descendre. Il faut qu'elle fasse sa saison, dût-elle en mourir.

— En mourir? Pourquoi?

— Parce qu'elle va s'épuiser de chagrin. L'absence va la tuer, mieux que le séjour des villes. Je connaissais ce roman, sauf son dénouement, bien entendu. Ces gens-là s'aiment, mon cher. Imaginez tout ce qu'il y a, derrière ce rendez-vous, de patient amour, d'attente, de regards, jusqu'à cette résolution désespérée de risquer le scandale et le renvoi. Mieux valait, après une semonce qui leur enlevât la tentation de recommencer, les laisser ici se voir, s'écrire et s'envoyer des baisers à travers l'espace. De toutes les solutions, le docteur Esther a choisi la pire : garder la femme ici et renvoyer l'homme dans la vallée.

— Vraiment? fit Pèlerin très attentif.

Désespéré, il montait à la maison d'En-Haut, comme il l'avait avoué à Amy Chardonne le matin même, pour demander à Blanchard un

prétexte de départ, une indication de séjour. Il s'apprêtait à parler. Mais chaque parole du jeune médecin lui déliait le cœur. Il se plut à imaginer que Blanchard lisait en lui et saisissait l'occasion d'un conseil détourné. Naufragé, il se jeta sur cette épave avec une joie démente. Il appuya :

— Vraiment? Mieux valait, pour cette jeune fille, continuer de voir chastement son ami, que d'être séparée de lui?

— C'est mon avis. Songez que ce ne sont pas là des cœurs ordinaires. Nous ne possédons encore à ce sujet que des données incertaines. Enfin, pour ma part, j'ai trois ans d'expérience. Le physique, chez ces malades, retentit singulièrement sur le moral. Leur sein se mine, mais à la façon dont se consume une bûche ardente. Ils s'usent, mais en brûlant. Ce sont des embrasés. J'excepte, bien entendu, ceux qui sont tout de suite abattus par le mal. Et tout ce qu'on englobe dans le vocable un peu pédant de « qualités effectives » s'échauffe et s'exalte chez eux. Souvent, c'est la jalousie, la passion sous sa forme négative, qui s'exaspère. Un exemple : Ici, je suis obligé, quand je parcours la galerie

des femmes, de m'arrêter également à chaque malade. Sinon, toutes seraient jalouses de la préférée. Je recevrais des lettres délatrices. Et cette susceptibilité morbide est capable de miracles.

— C'est vrai, dit Pèlerin.

Il revécut la confession de madame Linefors, dans l'ombre du sun-box.

— Mais, souvent aussi, reprit Blanchard, l'amour tout simple s'exagère en eux. Ils deviennent, selon leur tempérament, ou plus sentimentaux ou plus passionnés qu'à l'état sain. Notez que cette exaltation spéciale est encore surexcitée par la crainte de la mort, commune à tous les malades. Non pas qu'ils se voient près de succomber; loin de là! Ils se soignent avec la certitude de guérir, et consciencieusement, vous l'avez vu. Retenez cette formule : « l'espoir de vivre ne cesse qu'avec la vie ». Mais, à certains moments décisifs, cette possibilité de mort les aide à des résolutions extrêmes. Dans la vie normale, au seuil d'une aventure, ils songeraient au scandale, au châtiment. Ici, pour les oublier, ils appellent à leur secours cette menace

funèbre. C'est un écran noir sur le lendemain : « Qu'importent les suites, puisque je vais disparaître. Goûtons au moins la vie. » C'est une excuse et un stimulant.

— Oui, dit Pèlerin, ils perdent momentanément, à volonté, la prudence de l'avenir.

— Cela pour vous expliquer que chez eux, à mon avis, l'âme est presque aussi souffrante que le corps. Il faut soigner l'une et l'autre. Ils ont droit à une double pitié. Ainsi, pour les défendre contre les effets de cette exaltation amoureuse, il importe autant de leur éviter l'excès de peine sentimentale que l'excès de plaisir sensuel. Voilà pourquoi il fallait bien interdire désormais à nos pauvres petits photographes l'accès du laboratoire, mais sans leur imposer une séparation absolue.

Pèlerin n'osa pas consulter directement Blanchard. Il ne pouvait pas nommer Amy. Mais il s'affirma que le jeune médecin l'avait deviné. Il lui serra fortement la main et partit, pressé d'écouter dans le calme sa pensée tumultueuse.

Comment n'avait-il pas songé plus tôt à cette sensibilité endolorie? Sa détermination du ma-

n eût été juste et bonne sur la terre, parmi les ommes. Mais l'était-elle dans ce royaume bleu, armi ces âmes d'exception? Il avait trop pris ouci de l'avenir lointain. Avant tout, il faut u'Amy guérisse, qu'elle éprouve, dans le pré- ent, le moins de chagrin possible. Rester, avoir aison de rester, quel rêve!

Pourtant, ces périls immédiats du séjour ôte à côte subsistaient?... Eh bien, il les vain- rait sans cesse. Il dompterait l'instinct par 'énergie intelligente, puisée aux sources mêmes e sa tendresse. Amy et lui vivraient comme uraient dû vivre, à la maison d'En-Haut, les eux tristes amoureux, qu'une allée sépare tou- ours... Oui, ne pas quitter Amy. La voir, l'écou- er, lui parler, la câliner même...

Mais n'était-il pas surhumain, ce pacte de la assion et de la volonté? Si le soin de la santé norale d'Amy n'était qu'un prétexte dont il oilait sa faiblesse? Ah! se connaître, descendre u fond trouble de soi, y saisir la pensée uyante... Rester, était-ce un doux devoir, ou ien une lâche défaillance? Fuir, était-ce géné- reux, ou cruel? Mais tout se simplifiait, s'é-

clairait, s'il restait fidèle à son chaste vœu.

Or, en montant chez Blanchard, Pèlerin, écrasé sous le poids de sa peine, avait lentement gravi les lacets de la route. Et maintenant, pendant cette loyale recherche où se jouaient tant d'existences, il redescendait déjà vers Amy à des allures et par des sentiers de chèvre, insensible aux griffes des ronces, aux coups de cravache des branches. Car un étrange instinct surprend nos décisions en marche, et nous en avertit tout bas, avant que nous les arrêtions...

Il retrouva la jeune fille à la galerie de cure, près des Decharme. Le mari dissertait, toujours encadré par ses deux femmes. Amy s'entretenait avec Lucie Decharme. Une héroïne, à ses yeux, sans doute, depuis la veille, cette calme personne qui cachait depuis trois ans son patient amour. Plus délicate que malade, elle s'exprimait en paroles rêveuses et brèves. Et sa fièvre légère tenait chaude sa volonté fidèle, derrière son masque réfléchi. Amy écoutait. Elle paraissait lasse, le coude appuyé au bras de la chaise, la joue dans la main, les yeux brillants dans un halo bleuâtre, les pommettes vives.

C'est donc vrai, pensa Pèlerin, je lui ai fait du mal... moi, mon Dieu! Et dans le même temps, cette beauté diaphane, intérieurement illuminée, le pénétrait de la joie, de l'espoir que tout foyer rayonne : la lampe, le feu du phare, les flammes dans l'âtre.

Il s'assit près d'elle et, gênés par les proches voisinages, ils parlèrent à voix contenue, sans geste.

— Vous êtes fatiguée, souffrante, Amy? demanda-t-il doucement.

Elle répondit :

— Oui, je ne me sens pas bien. C'est mon plus mauvais jour depuis mon arrivée. J'étouffe.

Il eût voulu s'agenouiller. Et de cette voix brisée au heurt des sanglots retenus :

— C'est moi qui vous ai fait de la peine, Amy. Pardonnez-moi... je croyais bien agir, en pensant tout haut devant vous. On est méchant, quand on souffre.

— C'est vrai, dit-elle, j'ai du chagrin, un grand chagrin. Ce matin, je me suis raidie, parce que je ne suis, au fond, qu'une petite orgueilleuse qui, dans le premier moment, se

hérisse, cache sa peine, sous des paroles qui ne sont pas sa pensée. Un peu la guêpe, voyez-vous, qui croit qu'on lui veut du mal, et qui sort l'aiguillon. Mais je n'en suis, après, que plus désarmée contre la douleur...

— Alors, demanda-t-il, ce matin, vous ne m'approuviez pas aussi pleinement que vous le laissiez paraître?

— A quoi bon revenir là-dessus?

— Dites toujours...

— Eh bien, oui, malgré votre désir d'être bon, d'être juste, de faire souffrir le moins possible, malgré votre courage, votre raison, je ne me sentais pas absolument convaincue. Je voyais bien la barrière entre nous, mais il me semblait qu'elle ne nous séparait pas tout à fait, que nous pouvions encore nous voir, au travers. Oui, c'est vrai, l'avenir ne nous appartient pas : le beau, le grand rêve est impossible. Et, tout d'abord, je me suis révoltée comme vous. Plutôt se séparer tout de suite. Et puis, quand on a faim de bonheur, on s'humilie, on ne dédaigne plus les miettes. Quand le sort est contraire, pourquoi se montrer absolu, au lieu de transiger avec lui?

Et je me suis imaginé que nous pourrions tout
e même continuer de vivre ici, le temps du sé-
jour, si loin du monde, de tout ; ce serait un peu
le joie prise à l'existence, qui s'en vengera si
vite, ensuite... Mais ce sont sans doute des idées
le petite fille qui ne sait rien de la vie, puisque
vous les avez repoussées...

Ainsi, elle ignorait le danger immédiat. Elle
en parut plus chère à Pèlerin. Son désir de rester,
le l'envelopper de chaste tendresse, grandit en-
core. Il fut touché par la grâce de la pureté.
Certes, cinq années de causeries d'atelier, à Fel-
letin, avaient dû lui dévoiler la fin naturelle des
caresses. Mais elle en ignorait le mystère exact,
le vertige, les risques, tout ce que les paroles ne
sauraient aisément révéler. A son tour, Pèlerin
ne pouvait pas lui montrer ce péril incessant
contre lequel il armait sa volonté. Bien qu'il en
coûtât un peu à sa fierté, il tairait l'engagement
formidable pris envers lui-même pour le repos
d'Amy, dût-il au contraire, paraître faible et ver-
satile.

Peu à peu, les curistes avaient déserté la ga-
lerie pour la promenade de cinq heures. Amy

tournait vers lui la douceur anxieuse de son visage. Ses yeux, d'un gris doré de bois de Spa, et qu'il avait vus traversés de lueurs vertes sous la montée de la souffrance, en ce moment bleuissaient.

Il lui dit :

— Moi aussi, je rêve de reculer le moment de nous séparer. Mais j'avais peur que l'arrachement fût d'autant plus pénible que nous aurions plus tardé.

Elle reprit vivement :

— Il ne pourra pas l'être plus qu'il le serait aujourd'hui. N'est-ce pas atroce de voir le bonheur s'enfuir au moment même où on va le toucher, quand on sait qu'on ne le retrouvera jamais. Plus tard, au moins, notre chagrin paiera un peu de joie. Si vous ne m'aviez pas rencontrée, vous resteriez à Mont-Arvel près de trois mois encore. Eh bien, faites comme si je n'étais pas ici. Qui vous en empêche? Je serais si heureuse. Il me semble que je revivrais au lieu de dépérir. Je ne suis qu'un pauvre petit être avide de protection, de tendresse. Ne me quittez pas; ne me laissez pas toute seule. Essayez. Vous voyez, je

vous avoue tout, je n'ai plus d'orgueil.....

— Et moi non plus, dit-il, je n'ai plus d'orgueil, puisque je change si vite, puisque je cède le soir à la tentation que je repoussais le matin...

Mais dans le moment même où il jouait la faiblesse, il affermissait gravement en lui-même, à la face de la nature, le défi qu'il lui jetait. Amy en eut-elle obscurément conscience? Elle cria presque :

— Vrai, vous restez?

Et d'un geste furtif, elle lui prit la main et l'effleura d'un baiser. Puis ils restèrent silencieux devant la beauté du soir. Sur le couchant vert pâle, les sommets lointains se découpaient en nets profils d'ombre vaporeuse. Et trois vives petites étoiles scintillèrent sur les cîmes, agrafes de diamant qui accrochaient à la robe verte du ciel la dentelle noire des montagnes.

CHAPITRE II

Comme pour fêter la neige qui commence de tomber, on danse à Mont-Arvel. Dans le grand salon, entre les bouquets de fleurs électriques et leurs reflets sur les parquets luisants, les smokings et les robes claires sautillent. Au fond, dans les feuillages du jardin d'hiver, sur une estrade, les quatre blanches musiciennes brandissent leur archet d'une allure si souveraine, que les danseurs semblent de puériles marionnettes agitées au caprice de leurs mains.

Abritée dans le repli d'un paravent, madame Linefors, aussi blanche et fragile que la dentelle de sa mantille, dit à son mari :

— Eh bien?... Invitez mademoiselle Decharme.

Debout, il la supplia :

— Mon amie...

— Mais si, mais si; allez. Je vous l'ai dit : il n'y a rien de changé. Vous n'osez pas; mais vous en pâlissez d'envie. Je vous devine très bien : je sais comme on est malheureux quand on aime. Allez. Je le veux.

— Soit.

Dieu! qu'elle souffrait, tandis qu'il s'inclinait et que la grave jeune fille lui posait sa main sur l'épaule, pour la valse. Elle souffrait, mais elle croyait puiser, dans sa douleur même, sa force de vie. Chaque fois que leurs lèvres, leurs regards, échangeaient de l'amour, elle voulait se trouver sur le passage du fluide, recevoir la rude secousse qui la redressait, galvanisée.

Même, elle recherchait Lucie Decharme, la choyait, lui essayait des coiffures nouvelles, lui donnait des bijoux portés par elle au printemps de son mariage. Elle lui demandait une photographie en robe de bal et la plaçait, en évidence parmi d'autres, dans leur chambre. Elle tentait, parfois, de raisonner ces raffinements de torture : c'était peut-être son mari qu'elle aimait en cette

jeune fille? N'admirait-elle pas tout ce qu'il admirait? Et puis, la maladie l'avait vieillie, enlaidie; Lucie était la beauté, la jeunesse; il ne fallait pas le priver de la voir, ne fût-ce qu'en portrait. Obscurément, aussi, elle leur savait gré de leur réserve patiente, et souhaitait de les y maintenir par ces concessions à la fois impulsives et calculées. Oh! oui, à ce prix, au moins, que cette jeune fille lui laissât la vue, la présence du cher époux, jusqu'à la mort...

Tandis qu'ils valsaient, elle lisait la même force de résistance et d'attente dans les yeux de glace bleue de son mari et dans le noir regard embué de Lucie Decharme. Et rien qu'à voir ce beau couple grave tourner lentement dans la foule, elle sentait que rien n'ébranlerait ce patient amour. Il traversait pourtant, dans ce moment même, une dure épreuve.

Pour la première fois, M. Linefors rencontrait Lucie Decharme en tête-à-tête, depuis la scène du sun-box. Loyalement, il résolut de la lui rapporter. Tous deux cessèrent de valser et marchèrent côte à côte dans le salon, les bras liés. Alors, en ce style laconique auquel l'avait accoutumé

la brièveté de leurs entrevues, il lui dit :

— Lucie, ma femme sait. Elle me l'a dit. Elle a vu des lettres. Mais elle ne veut rien changer à notre vie...

Une seconde, la jeune fille s'arrêta, regarda d'instinct madame Linefors, pâle dans ses dentelles blanches.

— La malheureuse... comme elle doit souffrir...

— N'est-ce pas? reprit-il vivement. Elle m'inspire une pitié sans nom. Mais que faire?

— Hélas, rien. Est-ce que nous pouvons cesser de nous aimer? Nous nous voyons, nous nous parlons à peine. Nul ne peut empêcher que nous nous soyons promis l'un à l'autre. Elle a raison : rien n'est changé. Il n'y a qu'une douleur de plus.

Ainsi, les deux étranges rivales s'accordaient à ne pas entrer en lutte, mues par le même respect de l'amour, la même obscure croyance qu'on ne peut rien contre lui.

Et le couple reprit sa valse, profitant de ce droit à l'étreinte que donne la danse ; pitoyable ressource de ceux qui s'aiment sous des regards

jaloux, et qui peuvent ainsi se voir, se toucher, se respirer, s'entendre, pourvu qu'ils tournent.

Bien d'autres encore, dans le grand salon de Mont-Arvel, usaient de cette indulgence accordée aux caresses qui changent de place et que berce une musique. Ces deux jeunes Espagnols, le frère et la sœur, dont le docteur Esther soupçonnait si obstinément la tendresse, forçaient l'attention, par la grâce langoureuse de leur mobile étreinte. Comme à la galerie de cure, la jeune fille semblait soutenir, vivifier le malade languissant, dont le caprice avait voulu cette valse. Toujours, il serrait la petite main qui lui communiquait la force. Et ils tournaient, mystérieux, lents, pâmés, dédaigneux des regards, chacun bornant le monde à l'autre. Nul n'aurait pu dire où s'arrêtait cet échange de fluide, cette transfusion du même sang, appauvri en lui, et si riche en elle.

D'autres encore... Les épaules et la gorge nues, madame Decharme valsait avec Morini. L'Italien la serrait d'un bras si violent que le corps généreux et souple de la jeune femme semblait, dans sa gaine claire, coupé à la taille

par la manche noire du smoking, et prêt à se briser. Mais elle, victime heureuse, souriait doucement de cet apparent supplice. Morini, la bouche à l'oreille de sa maîtresse, l'entraînait d'une allure fougueuse, et il murmurait, en délire, sur l'air de la valse : « Je t'adore, je t'adore, je t'adore... » Effarée par les couples voisins, qu'ils heurtaient de leur tourbillon, elle lui dit : « Mais vous êtes fou... » Alors il reprit, au rythme de la musique : « Oui, fou, fou, fou... » Puis, toujours valsant, il la conduisit dans le large corridor désert qui menait au vestibule. Elle voulut résister, tordant sa taille dans l'étroite ceinture du bras impérieux : « Et mon mari, voyons ! » Mais lui, sans quitter l'allure : « Il joue... Je le quitte. Il commence une partie. » Puis, quand il fut devant la porte de son petit salon, il y entraîna sa compagne et lui couvrit les épaules de baisers. Il donna de la lumière, pour la voir encore, la voir toujours. Il nommait, avec une ferveur égarée, toutes les places où se posaient ses lèvres : « ta nuque, ta chère gorge... que tu es jolie ! » Puis soudain :

— Qui t'habille, comme ce soir?

— Mais... Lucie m'aide.

— Et... et... lui... ton mari? Il est là... I assiste quelquefois, n'est-ce pas, à ta toilette?

Elle ne savait pas mentir, avec Morini :

— Oui, quelquefois.

Il bégaya :

— Ah! Il te voit... lui, il voit ta gorge, tou ton buste...

Alors ses doigts tremblants écartèrent les dentelles, les étoffes, au-dessous du décolletage... sa tête brune plongea, frelon d'acier au cœur d'une rose... Puis, sous la morsure, un cri terrible, un cri de femme qu'on tenaille... et lui, par terre, maintenant, lui embrassait les genoux, sanglotait :

— Oh! Pardonne-moi, pardonne-moi. Je t'ai fait mal. C'est affreux... mais je ne voulais pas qu'il te voie... Alors il fallait que tu ne puisses plus te montrer à lui... que mon baiser reste... et je n'ai pas pu résister... Je ne peux pas supporter la pensée que tu sois à un autre que moi... je t'aime tant... pardonne-moi.

Elle pardonna.

Lorsqu'ils rentrèrent dans le grand salon,

lle chercha vivement son mari du regard.

— Allez voir s'il n'est pas remonté, s'il joue ncore, je vous en prie.

— J'en suis sûr.

En effet, il trouva M. Decharme dans le clasique décor du salon de jeu : les petites tables 'ertes sur l'abat-jour rose des bougies électriques, es plastrons blancs dans les revers noirs, une ›aix étrange que troublent seuls le battement les cartes et le cliquetis des jetons d'ivoire. Les enjeux montaient haut. Quelques joueurs, comme Morini tout à l'heure, tentaient peut-être le relever une fortune à son déclin. Mais la plupart tâchaient d'oublier le souci de leur vie nenacée.

M. Decharme se rangeait dans cette catégorie nombreuse. La peur de la mort le poursuivait sans cesse. Chez lui, elle avait surtout développé lémesurément l'égoïsme. Il portait à l'extrême e souci de soi-même, s'auscultait, prenait sa empérature, se pesait à chaque instant, le tout ı l'aide d'appareils subtils et compliqués ; il 'ermait la bouche au milieu d'un entretien, pour ın peu de poussière voltigeant sur le sol, et

refusait de marcher derrière les femmes sur une route, parce que leur robe soulève des germes dangereux.

Non pas qu'il dédaignât de suivre une aimable silhouette. Car son égoïsme absorbant, aimanté, tentait d'attirer à soi toutes les parcelles de vie environnante, de les faire siennes. Et par là, il cherchait à plaire, à captiver, à retenir l'attention. Il y employait de réels dons de grâce et de galanterie. Dans ces moments-là, il était charmant. Mais, peu à peu, son ingénieuse tendance à ramener à soi toutes les pensées, tous les faits évoqués devant lui, son perpétuel : « Ainsi, moi je » fatiguaient.

Parfois aussi, son « moi » hypertrophié le secouait de crises terribles. Il se réveillait jaloux, non pas tant par orgueil ou par amour, que par la crainte égoïste de n'être pas seul, tout seul, à posséder l'âme et la chair de sa femme. Alors, follement soupçonneux, il descendait jusqu'à l'instinct vil du chien qui fouille du nez les ordures, jusqu'à la brutalité du charretier ivre, en des scènes aussi pénibles que les réconciliations tenaces, pour l'épouse qui ne l'aimait

plus. Jusqu'au moment où, la crise passée, il redevenait, comme devant ses cartes, dans le divin oubli du mal et de ses tares, beau joueur et galant cavalier.

Morini, rassuré, quitta le salon de jeu. Il tomba en pleins préparatifs de cotillon. Un jeune homme surtout les dirigeait, frais, frisé, la bouche toujours arquée d'un joli sourire de vendeur de nouveautés. Il veillait aux accessoires, rangeait les chaises, unissait des couples. Sa mère l'aidait ; une petite femme qui sentait un peu la benzine, en robe mauve rehaussée de pauvres dentelles noires ; son visage falot semblait rétréci par les larmes, comme une étoffe au lavage ; et tout son corps aussi, paraissait diminué, usé par la vie : telles que ces pierres qui n'ont pas de chance, dont on fait des marches d'escalier.

Elle avait aussi une fille, trop souffrante pour veiller et danser, et qui alliait, à l'allure effacée de sa mère, le joli sourire de son frère.

Ils étaient gais, le fils et la maman, le jeune homme plein d'aisance, la frêle petite femme un peu moins alerte ; il lui fallait se fouetter, se trémousser, pour se mettre en train. Mais,

tout de même, on les trouvait toujours les pr
miers à jouer un air de piano, à chiffonner d
costumes pour les tableaux vivants, les charade
les comédies de société, qui réunissaient l
curistes dans le grand salon.

Et le docteur Esther était seul à savoir q
ces « amuseurs » accomplissaient une tâche, u
labeur salarié ; et qu'à la condition de mettre e
joie Mont-Arvel, il leur accordait gratuitemen
ainsi qu'à leur jeune malade, le séjour qu'ils n
pouvaient pas payer.

Maintenant, grâce à eux, le cotillon s'anim
Et sous l'archet des quatre grandes vierge
blanches, droites dans la verdure, toutes le
intrigues se mêlent et valsent ensemble.

Pèlerin a persuadé Amy de dormir plutôt qu
de danser. Car il veut qu'elle guérisse, il le veu
avec autant de force et plus de fermeté qu'elle
même. Désemparé, dès qu'elle n'est plus à se
côtés, il erre, du salon au fumoir, du billard a
jardin d'hiver. Puis, il ouvre la porte de l
serre sur la véranda ; le froid, qui guettait au
vitres, se précipite par la baie vers la chaleu

et les lumières, et le heurte au passage d'un frisson brutal. Il est dehors, sous la galerie de cure. Devant lui, le mouvant rideau de la neige se dore des clartés du salon.

La neige... Demain, au jour, la montagne sera nouvelle. Et jusqu'à la fin de la saison, elle ne revêtira plus son apparence ancienne, qu'il prenait si souvent à témoin de ses joies.

La neige... elle les chassera désormais, Amy et lui, de ces bois de résine, animés du bruit des eaux, où se plaisaient leurs récentes promenades.

Dix jours, depuis qu'il tenta de rompre leur intimité, d'un effort qui la resserra encore... Dix jours très haut, très loin du monde, dix jours bercés à la voix du torrent, dont la vie de tumulte et de caprice les attirait.

Un chemin sinueux, parsemé de bancs, le suivait à flanc de ravin, sous les arbres. Tous deux s'asseyaient devant la course vive de l'eau. Par endroits, elle glissait, en lames de cristal, sur l'or brun des galets moussus. Et dans son babil effaré, elle contait son voyage aux pierres immobiles, leur jetait en passant les nouvelles

de la montagne. Amy et lui mêlaient leurs paroles à ce frais gazouillis. D'instinct, ils n'évoquaient jamais les souvenirs de leur existence terrestre. Y songeaient-ils même? Le présent leur suffisait pour entendre leur voix, lier leurs pensées. Parfois, pourtant, il disait ses visions artistes. Elle l'écoutait, les traits fixés d'attention. Et lorsqu'il s'excusait, confus, de s'étendre trop longuement sur ses rêves, de céder à cette noble faiblesse commune à tous les hommes épris de leur métier, elle lui répondait : « Mais si, parlez, parlez encore. Vous me faites vôtre, en me livrant de vous. Toutes vos idées volent et pénètrent en moi. Des petites places vides les attendaient, où elles se posent, bourdonnantes, comme des abeilles dans une ruche... » Alors, soulevé de gratitude et de sincérité, il voulait lui dire l'être nouveau qu'il se sentait devenir : « Je raillais, comme tant d'autres; quoi? le cœur, ce viscère? Maintenant, je sais; je le possède, ce cœur idéal qui palpite à votre approche, qui vit de votre vie, ce trésor que je découvre sans cesse, dès l'éveil, avec un bondissement de joie. C'est vous en moi. »

Ailleurs, l'eau s'était creusé des vasques dans la roche. Elle tournait lentement, ébauchait un tour de valse, musait au calme, avant de reprendre la fuite. Et ces bassins bleus, enchâssés dans la course frémissante, souriaient comme de beaux yeux... les yeux d'Amy, ses yeux bleus de bonheur, épanouis dans ce limpide visage que chaque souffle de pensée animait d'un frisson. Les fleurs tardives aux nuances profondes qu'il cueillait, rebondissant et léger, aux pentes du ravin, lui rappelaient aussi le regard d'Amy. Il les confondait, elle et la montagne, dans cette même harmonie qui le ravissait à la terre. Et il rendait grâce, sans songer plus loin, au destin merveilleux qui lui révélait, aux frontières splendides du ciel, le plus pur de l'amour.

Partout, des ruisseaux couraient au torrent, égayaient le taillis de leurs voix aigres et fraîches. Partout l'eau qui gazouille, qui chuchotte dans l'herbe, qui s'infiltre, qui vernit les pierres du sentier, l'eau charmante et terrible, qui jase et qui émiette la montagne, l'eau patiente qui sculpte en chantant ce monde formidable.

Et soudain, elle tombait, neigeuse et lente, en chute profonde. Sa rage blanche plongeait dans la vasque en tumulte, remontait en bouillonnements. L'écho de sa colère se heurtait aux rochers, s'engouffrait dans des cavernes invisibles, éclatait en grondements d'orage, en clameurs de foule. Parlait-on? Elle étouffait la voix. Seules les lèvres remuaient. Là, le torrent complice voulait qu'on s'aimât sans paroles.

Grisé par la senteur vive de l'eau battue, Pèlerin s'inclinait vers le visage pâmé d'Amy. La nature le contraignait de courber la tête. Mais contre cette fragile poitrine vite émue, il s'alarmait aussitôt. Le trouble d'Amy apaisait celui de Pèlerin. Alors, il blottissait le petit corps délicat et frémissant au creux de son épaule et le berçait d'un mouvement insensible, comme on rendort un enfant qu'un baiser réveilla. Muets, insouciants du monde, imprégnés de nature, ils semblaient alors jaillir de la montagne même, pareils à ces arbres qui mêlaient en caresses l'immobile enlacement de leurs branches.

Mais demain, les ruisseaux glacés se tairont;

et le torrent qui coulait écumant entre ses rives sombres, ne sera plus qu'une saignée noire dans la blancheur du ravin. La neige aura bâillonné la voix de la montagne.

Et pourtant, elle est attendue, bénie par les curistes, pour ses joies de sport, mais surtout parce qu'elle est le grand remède, parce qu'elle abat les poussières de l'air, et qu'elle isole celles de la terre. Là-bas, dans les profondeurs obscures où sa chute se hâte, elle couvre les sentiers où Amy marchait près de lui. Et les flocons entraînent avec eux le parfum, le souffle, tout cet « un peu de soi » que laisse flotter dans son sillage une chère silhouette.

Ainsi la neige ensevelit tous leurs souvenirs. Le feuillet où fut écrit le court passé disparaît sous la page blanche où leurs pas vont tracer l'avenir...

Sous les coups de talon des danseurs, le majordome Loublieux et le portier Diener boivent à la cave, paisiblement. En ce pays vignoble, la cave tient lieu de cabaret, de café. Là, on esquisse des plans, on fauche des réputations,

on passe des contrats, on rend presque la justice. La vie qui va éclore au jour, germe dans le sous-sol engraissé de vin. Ce sont des caves d'affaires.

Loublieux est fier de la sienne. Le beau domaine, en effet. Une entrée monumentale, taillée en pleine roche. Des portes de donjon, chêne et ferrures. L'électricité, naturellement. Les bouteilles sont couchées, le fond à la muraille. Et leurs têtes cachetées dessinent des mosaïques : casques d'or et d'argent, turbans bleus, verts, jaunes, rouges. « La pharmacie du docteur Esther », dit en ricanant le majordome. Mais dans le temple où officient Loublieux et Diener, on puise aux tonneaux, qui s'empilent sur les bas-côtés de la nef. Entre les deux murailles de vin, sous la lampe à la voûte, le crâne du majordome étincelle ; et de l'ombre projetée par le front sur la face, surgit la proue du nez de corsaire. Diener garde son allure rigide de beau soldat de bois. La lumière s'étale sur la casquette plate, accroche la pointe des longues moustaches, se repose sur le matelas des épaules.

— Allons, Diener, encore un coup, du vieux?

— Non, merci, monsieur Loublieux. Vraiment. Sans compliment.

Mais le majordome insiste. Ce portier sait des choses... que Loublieux voudrait bien connaître.

— Allons, voyons, vous boirez bien à vos jolis petits châlets...

— Comment, monsieur Loublieux, vous savez... ?

— Que vous êtes un heureux propriétaire? Bien sûr. Et c'est justice, sacredié. Vous êtes discret, actif, zélé, complaisant. Les gorilles vous récompensent; ils font leur devoir. Vous économisez, c'est très bien. Vous faites bâtir, parfait. Et ça se loue comme des landaus, ces petits joujoux-là, hein? L'an dernier, vous aviez une ancienne pensionnaire d'ici, n'est-ce pas? Elle était enceinte. Et puis, celle qui a enlevé deux petits jeunes gens. Fauchés tous les deux, en six mois, les pauvres diables. La mâtine! Sont-ils portés sur la bagatelle, ces chimpanzés-là! Ah! je vous envie, Diener ; vous devez tout savoir, vous, tout. Vous faites leurs commissions, vous portez leurs lettres. Vous indi-

quez les chambres qui ferment mal la nuit... Moi, je suis un peu en dehors de tous ces romans-là.

— Dites au-dessus, monsieur Loublieux.

— Si vous voulez, acquiesça le majordome.

Et il ajouta :

— Un peu de nouveau, hein? pour changer.

Il remplit le verre à deux tonneaux et offrit au portier un mélange terrible d'alcool et de vin blanc. L'autre but d'une lampée et suça ses moustaches. Pas bavard, sur les sapajous, ce sacré Diener. Dans son joli métier, sa discrétion faisait sa force. Et il continuait de se clouer le bec, même devant lui, Loublieux, son patron, par habitude... La discipline du soldat qui ne veut pas répéter sa consigne, même devant ses chefs. Mais on connaissait le moyen de lui dénouer le filet. D'abord une bonne secousse sur le mors : lui montrer qu'on savait ses histoires. Et, par là-dessus, le coup de fouet : une pleine chope d'alcool.

Le beau soldat se raidissait, toujours en parade Mais son grand corps oscillait imperceptiblement : le tronc d'un sapin sous la tempête.

Brusquement, Loublieux demanda :

— Dites-moi..., la nouvelle arrivée, Bertha Siben... ? Vous devez causer, vous autres. Vous êtes pays, presque. Avec qui est-ce que... ?

Car il devinait un gorille quelconque, derrière la résistance de la belle fille. Mais lequel ?

Diener eut un hochement de tête admiratif, presque un hoquet :

— En voilà une qui a de la chance ! Dame ! Un si bon, un si riche, un si généreux jeune homme... et ils s'aiment !

— Qui ?

— Mais monsieur Joffré, le Chilien...

— Bon Dieu !

Et se frappant le crâne à le faire éclater, Loublieux planta là le portier vacillant, grimpa les escaliers, dépassa des femmes emmitouflées qui rentraient du bal, ne s'arrêta qu'à l'étage des domestiques, et tapa du poing la porte de Bertha Siben.

La servante veillait, très inquiète, étendue tout habillée sur son lit. Le soir, à l'heure de préparer les chambres pour la nuit, elle avait trouvé fermée celle de son ami. Depuis, vainement elle avait frappé plusieurs fois. Et Bertha

attendait, tressaillant à chaque sonnerie, espérant qu'il rentrerait, qu'il l'appellerait. Elle courut ouvrir, aux coups heurtés, joyeuse, le cœur épanoui. Elle trouva Loublieux, hideux, formidable, flambant d'alcool et de désir. Il la poussa dans la chambre, dans le premier coup de surprise.

— Tais-toi, grogna-t-il. Pas un mot. Ne fais pas la dame, hein ? Ce n'est plus le moment, je t'assure.

Mais elle le dépassait de la tête, et, vaillamment, elle fonça sur lui, d'une ruée furieuse.

— Laissez-moi... Allez-vous-en... ou j'appelle...

— Puisque je te dis que c'est fini avec ton amoureux, qu'il...

Elle ne l'écoutait pas, l'avait saisi aux poignets pour paralyser l'audace des mains. Ce fut l'éternelle lutte, silencieuse et tragique, de la vierge et du mâle. Mais Bertha sentit qu'il lui faudrait tuer cette brute furieuse, pour en triompher seule. Alors, hurlante, elle emplit l'hôtel d'un seul cri.

Loublieux, dégrisé, cracha une injure, voulut fuir. Mais des portes s'ouvraient, des gens en

tenue de bal barrèrent le couloir. Le majordome, cerné, balbutia :

— Cette fille... a volé... de l'argenterie. J'ai voulu voir sa malle... mais elle résiste.

Puis, fendant le groupe, il galopa jusqu'à la lingerie. Sa sœur veillait encore, près d'une lampe. Il dit :

— Vite, vite, tes clefs : l'argenterie...

— Pourquoi faire ? demanda placidement Jeanne Loublieux, la main sur son trousseau.

— J'en ai besoin. Allons, donne.

— A cette heure-ci?

Le temps pressait. Autant tout dire :

— Eh! oui, sacredié. Je veux faire filer une fillasse qui me déplaît. C'est pour mettre dans sa malle. Elle ne sera pas perdue, ton argenterie, n'aie pas peur. Dépêche-toi donc, bon Dieu! Les gorilles vont fouiller avec moi, il faut qu'ils trouvent...

Certes, Jeanne Loublieux admirait son frère. Mais elle n'hésita pas ;

— Loublieux, tn ne feras pas ça.

— Tonnerre de Dieu! Vas-tu me donner tes clefs!

Alors elle les serra dans sa main, comme une arme. Et, sa face grasse devenue belle et majestueuse :

— Je ne te les donnerai pas.

Bertha Siben s'était sauvée dès l'arrivée du secours, comme ces sinistrés qui fuient la catastrophe. Où se réfugier? La chambre de Joffré restait fermée. Cet ignoble Loublieux la traquerait partout dans Mont-Arvel. Ah ! Une idée de salut : la buanderie où couchait sa sœur. Et elle se lança dans la neige, tête baissée. Les flocons lui tombaient dans le cou, lui crachaient au visage. Elle perdait son chemin, faillit tomber sur la couche épaisse et molle qui craquait sous ses pas. Enfin, elle découvrit la blanchisserie, entre l'étable et la chapelle. Elle monta, s'efforça de reconnaître la chambre de sa sœur.

Dans le corridor, une porte s'entrouvrait sur une lumière violente. Elle avança la tête : sous la clarté d'une lampe de plafond, Henry Joffré, tout petit, tout blanc, était étendu dans un cercueil posé sur des tréteaux. Le docteur Esther et deux hommes noirs s'agitaient autour de lui. L'un de

ces inconnus approcha une allumette d'une sorte de lanterne sourde. Un jet de feu en jaillit. L'autre rabattit un couvercle de plomb, et ils commencèrent de souder.

Bertha ne cria pas, ne pleura pas. Elle pensait : « je suis peut-être morte aussi ». Et ce fut seulement blottie contre sa sœur, dans la chaleur du lit, qu'elle s'affaissa d'horreur et de pitié, parmi des sanglots. Toute la nuit, elle écouta la vie étrange de la maison, sous la tombée silencieuse de la neige ; la vapeur fusante des étuves, le meuglement des vaches à l'étable ; dans les chambres voisines, habitées par les lavandières, de ces cris que l'on jette dans les rêves ou dans l'amour ; longtemps, derrière la cloison, la flamme sifflante de la lampe à souder... puis des pas de déménageurs, le long du couloir, dans l'escalier...

Ah ! Les morts vont vite à Mont-Arvel. Joffré s'est éteint à quatre heures subitement : une bougie sous un souffle. Seuls avertis, Esther et Loublieux tiennent la nouvelle secrète. Pendant le dîner, deux infirmiers de la Maison d'En-Haut, transportent le petit Chilien dans cette chambre de la buanderie. Car il importe que personne —

ni curistes, ni domestiques — ne connaisse l'événement : « On ne meurt pas, à Mont-Arvel ». Et pendant que le majordome tente de prendre toute chaude la place vide auprès de Bertha, les deux infirmiers mettent en caisse le petit millionnaire. La nuit même, un charreton l'emportera, par la route de neige, jusqu'à Roche, dans la vallée.

Là, il tombera aux mains de Jopitel, spécialement chargé de reconduire les défunts opulents, d'éviter aux familles en deuil ce pénible voyage de retour. Un jovial compagnon, ce Jopitel, blond, gras, rose, et gai pour deux. Son client dans le fourgon, il s'installe en première classe, fume de gros cigares veveysans et trouve la vie douce. Les douaniers le connaissent, l'estiment et aplanissent devant lui les formalités. Toujours le mot pour rire aux lèvres : « Monsieur est avec moi. » C'est une sorte de voyageur de commerce en cadavres. Il a parcouru toute la terre avec un cercueil dans son sillage. Car ces surprises se renouvellent trop souvent à Mont-Arvel, bien que le docteur Esther veille soigneusement à renvoyer les moribonds dans la vallée. Mais c'est

si fragile, ces petits épuisés-là, aussi : c'est assommé par un flocon de neige. Enfin, cette fois encore, nul ne saura rien. Et si l'on demande demain à M. le médecin-directeur:

— Où est donc M. Joffré?

Il répondra gravement, le doigt levé :

— Il est parti.

CHAPITRE III

« Je t'aime. » Face à la galerie de Mont-Arvel, ces trois mots s'étalaient sur la neige de la terrasse, en grandes lettres cursives, tracées du bout d'une canne ou d'une ombrelle. Et le piétinement de l'amant inconnu les soulignait d'un paraphe.

Pèlerin s'accouda à la balustrade. Il attendait Amy. A l'issue du repas de midi, tous ceux qui passaient là souriaient devant l'aveu fragile. Combien pour qui c'était l'unique pensée, l'empreinte de toute l'âme sur la neige ; combien retrouvaient, en épelant les mots, l'écho des paroles entendues ou murmurées dans des baisers, combien pouvaient croire que ce début de

billet doux, écrit à même la montagne, leur était destiné!...

Tous les visages en étaient éclairés d'une joie attendrie; on eut dit que passait le souffle d'une bonne nouvelle. Soudain, quittant les sentiers tracés, la grande ombre noire du docteur Esther se dirigea vers l'inscription. Et il la foula de la semelle, il l'écrasa, trépigna une sorte de danse sauvage et grotesque, jusqu'à ce qu'il ne restât plus, de la phrase éternelle, qu'un peu de neige battue. Puis il s'éloigna d'une allure roide d'exécuteur, fier de son œuvre. Sans doute, il croyait avoir pu suivre, cette fois, son chaste instinct sans irriter ses hôtes. Il ne se doutait pas qu'il venait de secouer tous les spectateurs de cette scène rapide, d'un petit spasme de tristesse.

Pèlerin l'éprouva vivement. Lui aussi, aurait pu écrire ou recevoir l'aveu d'amour. Et il lui sembla, assombri de pressentiments, que le docteur Esther venait de piétiner l'idylle.

Il détourna les yeux de la place saccagée. Partout, la neige. Plus de prés, ni de rochers nus. Seuls, les sapins apparaissent encore. Mais leurs frondaisons poudrées sont aériennes, éclairées,

comme des bijoux de filigrane. Des arbres isolés dressent de petits fantômes noirs sur les pentes blanches. Le cirque de Mont-Arvel n'est plus qu'un vaste réflecteur où les rayons du soleil multiplient leur force et leur éclat. Et d'être renversée sur cette coupe blanche, la coupe bleue du ciel semble d'un azur plus profond et plus chaud.

Mont-Arvel est bloqué. Le train marche encore, mais chaque tombée de neige nouvelle l'interrompt quelques jours. Des rouleaux de fonte ont écrasé, dans le relief du sol scintillant et mou, des chemins qui rayonnent seulement jusqu'aux chalets proches. Comprimée entre les murs de la station, la vie trépide, plus intense. Et pourtant, elle s'échappe, fuse au loin, en un jet d'ardeur. Les hôtes de Mont-Arvel se *lugent.*

La luge, le grand jeu, si prenant, que des touristes en santé passent l'hiver sur la montagne pour goûter ses âpres délices.

L'après-midi, la galerie de cure est presque désertée. Tandis que sur la terrasse, au bord des pentes, s'agite un grouillement de silhouettes noires.

Sur des miniatures de traîneaux — des luges

— qui rappellent, d'aspect et de dimensions, des petits bancs à claire-voie, les curistes s'asseyent comme sur une monture, les jambes en avant, écartées et raides, en compas. Ils choisissent un plan incliné de neige. Puis, ils démarrent d'un appel léger des mains ou des talons, et filent bientôt sur le versant, à l'allure d'une pierre qui tombe.

Les plus prudents préfèrent des pistes battues et lissées par de fréquents passages. Volontiers, ils forment des trains, et ces noires processions de culs-de-jatte glissent d'un trait sur les flancs de la montagne. D'autres affrontent des pentes vierges. Leur luge chasse sur ses côtés deux aigrettes de poussière glacée. Et elle semble, dans sa fuite rapide, voler au ras du sol sur ces deux ailes blanches.

Les talons, mordant la neige au bout de la jambe tendue, suffisent à certains pour se diriger et s'arrêter. D'autres s'arment de deux petits épieux à pointe de fer qu'ils tiennent à l'extrémité de leurs bras rejetés en arrière. Et ils tracent leur course sur le sol blanc, avec ces gros porte-plumes.

Parfois, un couple s'embarque sur ces traîneaux étroits. L'homme se place devant, dans la posture du lugeur seul; sa compagne, assise derrière, l'encastre de ses jambes allongées contre lui.

Au prime abord, le spectacle semble étrange, de ces couples soudés sur leur petit banc rapide, ou de ces jeunes femmes, de ces jeunes filles, qui se lancent seules, découvrant leurs chevilles écartées. Mais le sport excuse tout. Et même, d'enragées misses se couchent à plat-ventre sur leur luge, la tête en avant, en nageuses, et plongeant sur la pente raide, au risque de se briser le crâne sur une pierre, un tronc d'arbre, cachés sous la neige.

Sur les instances de Morini, passionné pour ce jeu de violence, Pèlerin s'y était vite essayé. Et tout de suite, il avait compris, subi, la griserie de l'appréhension légère, de la vitesse sans heurt, de l'air dur et piquant, lancé à la face en jet de siphon. Mais il fallait quitter Amy, qui ne s'aventurait pas seule. Et il s'était borné à de courtes glissades.

M. Decharme, également pressé par Morini,

résistait. Il déclarait ce jeu nuisible. On prenait froid à descendre sur sa luge, on prenait chaud à la remonter à pied, derrière soi, au bout d'une ficelle : réaction dangereuse. Et puis, une histoire le hantait : deux ans plus tôt, un mari, accompagnant sa femme malade, s'était cassé la jambe en se lugeant. Et la dame d'utiliser copieusement sa liberté, avec l'un des musiciens qui précédèrent les quatre vierges blanches. M. Decharme n'entendait pas subir un sort pareil. Seulement, dans ses bons jours, il confiait sa femme à Morini, les comblant, au départ, de conseils théoriques.

Amy ayant rejoint Pèlerin, tous deux se dirigèrent vers le bord de la terrasse. Le portier Diener distribuait des luges et des épieux, marqués au fer rouge : « Mont-Arvel ». Sans cesse, de nouveaux traîneaux filaient sur les pentes, et les pointes de fer, avec le bruit du diamant sur le verre, semblaient tirer des étincelles du sol glacé. Une sorte de désir fébrile, contagieux, de s'évader, d'aller vite, faisait trépider tous les assistants dans la neige battue.

Doucement, derrière Pèlerin, Amy murmura :

— Emmenez-moi...

Il se retourna, surpris :

— Vraiment?... Vous voulez?...

La face toute rose, confuse, elle répondit d'un battement de cils.

Il céda, grisé par l'espoir de réaliser un instant ce rêve : être tous deux le couple étroitement lié, perdu en pleine nature, où la femme se confie à l'homme qui dirige. Il appela Diener. Morini, qui passait, affairé, bouillant, attisant le zèle, vrai professeur d'audace et de violence, cria :

— Ah! ah! Vous vous décidez, tous les deux. Attendez! nous vous montrerons le chemin. Je sais des pentes où personne n'a jamais passé. Suivez-moi.

Il traînait sa luge en laisse, au bout d'une cordelette. Il s'arrêta devant un grand plan incliné, tout blanc, tout uni, dont on ne voyait pas les bornes. Madame Decharme le suivait. Elle s'assit derrière Morini, les jambes allongées contre son compagnon. Amy et Pèlerin les imitèrent. Puis, les deux hommes levèrent les talons qui les ancraient dans la neige, et les

frèles esquifs descendirent le flanc de la blanche vague dressée jusqu'au ciel,

Morini précédait Amy et Pèlerin. Jamais tous deux ne s'étaient sentis si proches l'un de l'autre que dans ces espaces de détresse où le regard se perd. Jamais ils ne s'étaient autant pénétrés de la tiédeur de leur chair que sous cette cinglée d'air froid et de poussière glacée. Et ils étaient unis dans les délices profondes de la vitesse. Ainsi qu'aux vitres d'un rapide, les chalets et les arbres défilaient. Sans cesse, le site changeait. Des montagnes surgissaient, d'autres s'effaçaient. Et les sommets proches semblaient s'élever dans le ciel, la vallée se soulever vers eux, d'un coup de marée formidable.

Soudain, apparurent les chalets noirs du village d'Essert, sous leurs chapeaux blancs, tout proches, à croire que les traîneaux allaient se briser sur l'obstacle. Mais Morini, à vingt mètres, leva la main en signe d'arrêt. Pèlerin enfonça ses talons dans la neige et, d'un effort de poignet, releva l'avant de sa luge. Elle s'arrêta. L'Italien accourait, suivi de Madame Decharme :

— Hein? Est-ce assez réussi, cette dégringolade? Nous allons prendre le thé à Essert, en attendant le train qui nous remontera, nous et nos luges.

Pèlerin releva le collet du manteau d'Amy. Ils marchèrent vite, dans la neige moins épaisse à cette altitude, jusqu'à l'un de ces « afternoon-tea » que la présence anglaise a fait naître même dans les hameaux perdus.

La salle de cette « restauration » était discrète, bien close, égayée de nappages à dessins bleus et rouges. Dans un coin, bourdonnait un poêle de faïence blanche, aussi vaste qu'une armoire.

Morini, les pommettes et les yeux encore avivés par l'ardeur de la course, s'écria :

— Quelle trouvaille admirable, cette luge! Ah! voilà la vraie cure d'air, la cure condensée. On en avale plus, en une seconde, que dans une minute au repos. Et cette vitesse! Pour dévaler cinq cents mètres, on met le temps d'en descendre vingt à pied. On va au-devant de la vie...

« Aller au-devant de la vie ». C'était bien leur

devise, à tous ces malheureux, qui pressés par la crainte mortelle, voulaient goûter en un court moment toutes les sensations d'une existence normale.

Devant l'exaltation du jeune peintre, Pèlerin regretta d'avoir cédé au caprice d'Amy. Peut-être cette course lui serait-elle nuisible? Mais il se rassura, à voir l'animation égale, rose, que l'air lui avait répandue sur le visage.

Visiblement, depuis quelques semaines, la santé de la jeune fille s'améliorait. Et les observations minutieuses et fréquentes de Blanchard confirmaient l'espoir de Pèlerin.

Madame Decharme servit le thé. Aussitôt, Morini porta sa tasse à ses lèvres.

— Mais vous allez vous brûler! s'écria la jeune femme. Pourquoi buvez-vous votre thé si chaud?

Il répondit :

— Parce que je l'aime.

Et il continua de boire.

Pèlerin remarqua :

— Vous avez une façon singulière d'aimer le thé!

Mais l'Italien, posant sa tasse vide, répliqua :

— Il n'y a pas deux façons d'aimer quoi que ce soit. Il n'y en a qu'une : prendre ce que l'on convoite, atteindre ce que l'on vise, malgré les obstacles. C'est la chasse à courre, c'est la charge, c'est l'assaut, la ruée vers le but.

— C'est aussi, dit Pèlerin, la course où le chauffeur écrase ce qui gêne sa route.

— Qui risque des périls en déchaîne! s'écria Morini. Tant pis. Entre la pensée du désir et son objet, le plus court est la ligne droite, qui biffe, qui supprime ce qu'elle rencontre.

Après la descente dans l'espace glacé, peu à peu la boisson brûlante, la chaleur du poêle dans la petite pièce bien close, étourdissaient les deux hommes, excités et retenus à la fois par la présence de leurs compagnes.

Pèlerin objecta :

— Cependant, si l'on songeait d'avance aux catastrophes que peut provoquer cette course au désir...

— On marcherait quand même! clama Morini. Rien n'arrête un élan passionné...

— Et, reprit Pèlerin, si l'on blesse dans son élan l'objet même de son désir?...

— Cela prouverait encore qu'on le veut! s'écria Morini. C'est le signe même de l'amour : ses risques n'ont jamais arrêté les amants.

Pèlerin s'irritait déjà de cette doctrine de violence. Soudain, il se sentit attaqué dans sa foi la plus chère, devant Amy :

— Croyez-vous, dit-il, que ce soit vraiment le signe de l'amour? Croyez-vous qu'il n'existe pas une autre tendresse, qui compte avec les périls suspendus sur une tête chérie?

— Mais on ne peut pas songer aux dangers! déclara Morini.

— Pourquoi?

— Parce qu'on aime.

— C'est parce qu'on aime qu'on y devrait songer, dit Pèlerin.

— Impossible! La passion veut ses fins, sans s'occuper du reste. On est deux, isolés du monde, comme dans un tunnel obscur. La lumière est au bout. Et l'on marche vers elle, sans voir même les obstacles.

— Et moi, déclara Pèlerin, je dis que l'homme

est capable d'une tendresse plus clairvoyante; il peut regarder en face le mal dont il menace celle qu'il aime. Et s'il sent qu'il ne pourrait pas réparer ce mal, sa tendresse lui donne la force de ne le point risquer.

— Mais ce n'est plus l'amour!

Pèlerin sourit amèrement. Il soupçonnait seulement la liaison de Madame Decharme et de l'Italien. Car Amy ne lui avait jamais avoué sa rencontre du premier jour : la jeune femme surprise par la brusque lumière du couloir et disparue chez Morini. Aussi ne recula-t-il pas devant la crainte de blesser son adversaire. Il se sentait d'ailleurs trop directement menacé dans sa propre croyance. Il plaidait pour Amy, sans souci des coups qu'il pouvait porter :

— Ah! Je connais cette chanson, dit-il. Pour aimer une femme, il faut l'entraîner dans le mensonge, la honte, les larmes et le déshonneur. Et là, au fond des pires détresses, au plus creux de l'abîme dont on sait qu'on ne la pourra pas tirer, on s'écrie avec exaltation : « Faut-il que je l'aie aimée, pour l'avoir jetée si bas! » Voilà le brevet de la passion, n'est-ce pas? Eh

bien, j'estime qu'au contraire on peut aimer assez une femme pour ne pas la perdre.

— Mon cher Monsieur, railla Morini, votre amoureux serait taxé de froideur, pour le moins...

— Croyez-vous que le vôtre ne le serait pas d'égoïsme et de violence?

— C'est possible, dit Morini. Mais de tous temps, l'amour fut égoïste et violent. Interrogez à votre choix l'histoire, la tragédie, les livres, la vie. Ce sont ses attributs. S'il n'a pas ce signalement-là, je le répète, ce n'est pas l'amour.

Exaspéré, Pèlerin voulut hausser le ton. Mais devant le visage tendre et suppliant d'Amy, il se contint :

— Je ne vous convaincrai pas, dit-il. Et pourtant c'est encore l'amour. Il est l'œuvre des hommes qui tendent toujours à asservir, à dompter la nature. Songez, depuis son origine, combien nous l'avons déjà paré, embelli. Nous sommes loin de l'instinct primitif. Pourquoi ne franchirions-nous pas une nouvelle étape? Un jour viendra où ce qui vous semble actuellement surhumain sera simplement humain.

Alors, on ne soupçonnera plus la sincérité d'une passion qui, mesurant ses périls, saura s'arrêter devant l'irréparable.

— Heureusement, dit Morini en se levant, nous n'y serons plus...

A Essert, simple halte, le *car* électrique s'arrête en pleine voie, à la lisière d'un taillis. Là, pendant l'attente, les deux couples se séparèrent bientôt, comme devenus hostiles.

Amy et Pèlerin s'engagèrent sous les arbres. La neige avait presque fondu sur le sol. Elle découvrait la pointe des feuilles sèches dont il était jonché. Elle avait même disparu des sentiers. Mais elle persistait sur les ramures, les doublait d'une blanche végétation de madrépores. Sur les palmes des sapins, elle formait des panaches opulents de plumes d'autruche. Et des aiguillettes de glace illuminaient les arbres.

Pèlerin tremblait encore d'une sorte de fièvre indignée. Tous les mots qu'il avait contenus grondaient en lui. Et la crainte l'agitait, des suites possibles d'un tel entretien : quel trouble avait pu jeter, dans la chère petite âme exaltée, le langage de ce Morini? Quels horizons roma-

nesques avait-il découverts de son geste violent? En ce moment même, elle doutait peut-être de la sincérité, de la force, du mérite de cette tendresse, arc-boutée contre l'élan de l'instinct brutal?

Il s'arrèta, se plaça devant Amy, lui prit les mains. Le visage de la jeune fille gardait cette lueur d'extase attendrie qui l'éclairait toujours dans leurs promenades.

— Amy, vous ne croyez pas tout ce qu'a dit ce Morini, n'est-ce pas? Hélas! ses paroles, comme tous les discours déments, ont l'apparence terrible de la logique...

Elle répondit, en agitant doucement la tête :

— Non, je ne le crois pas. J'ai compris, au contraire, mieux que jamais, combien vous étiez généreux et fort... Combien vous deviez souffrir pour moi, par moi. N'y pensez plus...

Il la prit dans ses bras, sanglotant presque d'émotion. Il caressait les bandeaux ondés qui semblaient s'animer sous ses doigts :

— Oh! oui, surtout, Amy, ne doutez pas de moi... Vous m'avez compris. Comme votre petite âme, là, sous vos beaux cheveux, est fine

et sait tout saisir... Elle me ravit autant que votre beauté qui l'enveloppe. Rien de vous, gestes, paroles, silhouette, visage, rien qui ne m'enchante. Et penser que je peux vous tenir toute dans mes bras, âme et corps. Ah! le fou, dont la violence renie ces joies divines...

Mais elle dit, sans quitter son refuge :

— Ne parlez plus de cet homme. Il m'effraye. Il me donne le vertige. Soyons tout au moment qui passe. Regardez.

Au plus profond du bois, régnait un calme de chapelle. Parfois seulement, un paquet de neige tombait en chute molle. Partout, le blanc feston courait sur les ramures noires. Et dans l'étroit sentier, des petites stalactites de glace scintillaient au bout des branches. Les fées, surprises par le bruit des pas dans leur broderie merveilleuse, avaient laissé pendre les aiguilles à l'ouvrage.

Amy, au bras de Pèlerin, cueillit un de ces petits fruits de l'hiver. Comme elle le portait à sa bouche, il supplia, câlin :

— Donnez...

Et le brin de glace qui fondait dans leur baiser

ui donnait la saveur vive, fraîche et délicieuse 'un sorbet pétri de la chair de leurs lèvres. ongtemps, ils restèrent ainsi, liés par ce fil énu qui s'amincissait sans cesse, jusqu'à dispa-aître. Grisé par cette goutte d'eau glacée, 'èlerin murmurait :

— Amy, Amy, à moi...

Elle répéta, d'une voix de délire :

— Oui, à vous, bien à vous...

Elle balbutiait des mots entre ses dents ser-ées. Ses mains crispées étreignaient le vide. es paupières entr'ouvertes découvraient l'émail lanc des yeux. Et soudain, elle fléchit, pesante, omme si l'âme aérienne, s'évadant de son enve-oppe de chair, la laissait inerte et lourde.

Pèlerin, tout en fièvre, d'un effort de volonté, estait lucide. Ah! céder... Il imaginait l'étreinte, e pauvre petit être fragile étendu sur le sol lacé, l'étreinte qui briserait le corps et la vie le la jeune fille, l'étreinte qu'il se fût refusé l'amoindrir, de réduire à de stériles caresses, 'étreinte dont il ne pouvait pas assumer les ris-ues redoutables. Et il sentait contre lui Amy à a merci, inconsciente, en proie uniquement

à l'instinct exalté, Amy dévorée du feu dont mal l'embrasait encore.

Il la serrait contre sa poitrine affolée, m comme on appuie sa main contre son cœur po en écraser les battements. Et sa volonté a toyée triompha du désir et du mâle orgueil, q poussent ensemble l'homme à la dernière c resse...

Le train qui les reconduisit à Mont-Arv vers quatre heures, apportait chaque jour courrier. Tous les curistes, perdus dans le alpe de neige, guettaient, montre en main, l nouvelles de la vallée.

Pèlerin partageait l'impatience commun Il attendit, dans le grand salon, que le porti Diener eût distribué les lettres. Les siennes l rappelaient son art et surtout son foyer. D l'enveloppe ouverte, s'échappaient souvent l petits secrets de l'intimité conjugale. Les menu prouesses de ses deux enfants, les tendres vœu pour sa santé, pour son retour. Ces trois être liés à son sort, et qui récoltaient tous les fruit de sa vie, lui apparaissaient en images douce

ies, muettes, réduites, comme ces trois pho-graphies qu'il portait contre sa poitrine. Il en éprouvait ni remords, ni contrainte. Car tre cœur a ses cloisons étanches; et des sen-nents différents, qu'une morale convenue nous ontre inconciliables, s'y développent en paix te à côte, tant que le destin ne les force pas se nuire. Que de femmes, par exemple, éprou-nt une affection vraie pour les enfants, pour pouse même de leur amant!

Le séjour de Mont-Arvel favorisait un tel doublement. Épris ou non, Pèlerin n'eût pas icore quitté la station. Aussi ne lui semblait-il s léser les siens. Et puis, les sachant en sécu-té, il ne sentait pas la tyrannie du lien qui les tachait à lui. Il eût fallu une alerte, un souci foyer, pour secouer, tendre le fil et rappeler lerin aussitôt sur la terre. Dans le calme, il ûtait l'illusion de planer sans entrave. Ainsi érostat captif se donne des allures légères de llon libre; c'est seulement dans l'alarme, ou leure venue de la descente, que le câble montre force impérieuse et ramène son prisonnier squ'au sol.

Amy, même lorsque des lettres lui rappelaien ses attaches à la terre, devait éprouver parei lement cette illusion de liberté au bout du f sensible. Car elle rapportait à Pèlerin les mo de ses petites sœurs, les exploits de son jeun frère, toute l'existence de Felletin, avec un sorte de paisible détachement. Seulement, ell ne nommait pas l'ingénieur Donnet, dont s mère ne manquait pas de l'entretenir. La jeun fille disait seulement : « On voudrait bien qu le séjour prenne fin », ou bien : « On m'ap- prend qu'à la manufacture... » Mais, tous ce personnages-là lui apparaissaient évidemmen lointains, en menues silhouettes ; elle n'enten- dait plus leur voix ; elle ne sentait plus battre leur vie ; ils étaient à quinze cents mètres au- dessous de Mont-Arvel.

Aussi, avec quel trouble tendit-elle à Pèlerin, au retour de la partie de luge, une lettre dépliée :

— Ma sœur aînée, Emma... oui, Emma Dorsay, arrive ici... Elle est malade, très malade. Un refroidissement à Lyon. Elle est à Montreux, au bord du Léman. Elle va venir.

La lettre lui tremblait aux doigts. Pèlerin

s'émut, car il avait connu Emma Chardonne au temps lointain de leur voisinage. Ainsi le fléau, légué par le père aux deux sœurs, frappait l'une sournoisement, l'autre d'un coup plus subit et plus violent. Il trembla qu'Amy en fût effrayée pour elle-même. Il l'apaisa de paroles d'espoir. Mais il devinait encore chez elle, derrière la tristesse et la crainte, une angoisse égoïste qu'il éprouvait lui-même. Bien qu'Emma Chardonne eût vécu librement loin des siens, elle était pourtant une envoyée de la terre. Alors qu'ils parvenaient à oublier le monde, elle allait se mêler à leur vie. Ce n'était peut-être pas l'intruse, mais au moins l'inconnue. Et leur pur amour pouvait être troublé, ils ne savaient dans quel sens, par cette messagère du séjour des hommes.

CHAPITRE IV

Sous l'aubette de la gare, devant les prés de neige, Amy attendait sa sœur Emma. Elle avait supplié Pèlerin de l'accompagner. La malade serait heureuse de retrouver dès l'accueil une figure du passé. D'ailleurs ne devaient-ils pas vivre ensuite côte à côte?

— Cinq ans. Voilà cinq ans que je ne l'ai pas vue, dit-elle. Car je ne suis pas sortie de Felletin. Elle n'y est jamais revenue. Nous nous écrivions seulement. Mon Dieu, comment vais-je la retrouver?

Bientôt, le *car* surgit au tournant de la pente, sur la voie noire entre ses deux remblais de neige. Le wagon s'arrêta sous l'auvent. Il était

presque vide. Un homme, haut et robuste, descendit d'abord, puis reçut dans ses bras et posa doucement sur le quai une jeune femme mince et pâle. Elle regarda vivement autour d'elle :

— Amy ! s'écria-t-elle.

Les deux sœurs s'étreignirent. Et, tout de suite, un chuchottement à l'oreille de la jeune fille :

— Tu sais, je ne suis pas seule. Ça ne te fait rien, n'est-ce pas ? Tu comprends tout, toi. Il n'a pas voulu me quitter... Nous nous aimons tant, vois-tu.

Amy s'écria :

— Ma chérie. Si je comprends !

On n'était plus sur la terre à Mont-Arvel.

Emma Chardonne s'était retournée vers Pèlerin qui la saluait.

— Monsieur Pèlerin ! C'est vrai... Amy m'a souvent parlé de vous dans ses lettres. Et Blanchard, là-haut. Tout le vieux temps.

Elle présenta :

— M. Maurice de Labernière.

Il salua. Les yeux inquiets sous les sourcils hérissés, la lèvre et le menton frémissants sous

de grosses moustaches, lui donnaient l'aspect terrible et doux d'un chien de garde. Triste et soucieux, il enveloppait sa compagne de gestes maternels.

— Ne restez pas debout, dit-il.

Tous quatre montèrent dans le landau dont les chevaux gravirent la pente glacée.

Emma Chardonne regardait, à travers les vitres levées, le paysage de neige. Son profil était sinueux et pur comme celui d'Amy. Mais que son visage, blêmi encore par le reflet du dehors, paraissait décharné... Une délicate figure de marbre, dont la mort pressée eut déjà fait sauter des éclats, pour dégager plus vite l'ossature du masque.

Mais elle restait enjouée, les yeux brillants. A toutes les questions de son compagnon : « Vous ne sentez pas d'air? Vous n'avez pas froid? » Elle répondait vivement : « Mais non, mais non. Tout va bien. »

Le docteur Esther ne trouva pas, lui, que tout allait bien. A Labernière, qui s'était donné pour le mari de la jeune femme, il ne cacha pas ses craintes. En lui-même, il consentit à garder la

malade jusqu'à la certitude d'une catastrophe imminente. Alors, il la renverrait achever sa vie dans la vallée. Car on ne meurt pas à Mont-Arvel. Mais le docteur Esther vous y garde tant que vous y pouvez vivre. Autant de gagné pour l'entreprise.

Les deux sœurs et leurs compagnons s'isolèrent vite en un petit groupe, parmi les hôtes de Mont-Arvel. Ils n'eurent à dompter ni scrupules ni révoltes. Car ils avaient laissé les préjugés et les lois des hommes dans la vallée. Ils formaient deux couples d'amour; ce signe leur suffisait à se comprendre et à se plaire.

Ils s'installaient, l'après-midi, dans la galerie de cure, éclairée du reflet de la neige ensoleillée. Les jeunes femmes s'étendaient côte à côte sur leur chaise longue. Les deux hommes sympathisèrent vite. Labernière épanchait ses craintes. Il ne vivait que pour sa maîtresse. Célibataire, maître d'un riche domaine normand, il s'occupait d'élevage, après un court passage dans l'armée. Sans effort, il avait peu à peu rompu avec sa famille, avec le monde. Et il accompagnait souvent Emma dans ses tournées théâ-

trales. Car elle ne voulait pas abandonner l'art qu'elle aimait. A la naissance d'un enfant, qui ne vécut pas, il lui avait proposé de l'épouser. Elle répondit : « A quoi bon? Puisque nous sommes heureux ainsi. » Et il avait compris, ému jusqu'au fond de l'être, qu'elle pensait ne pas vivre longtemps, et qu'elle voulait lui éviter une rupture plus profonde avec les siens. Un soir, à Lyon, déjà fragile, elle avait pris froid au sortir du théâtre. Vite, il l'avait emmenée à Montreux, sur les bords abrités du Haut-Léman. Mais le mal gagnait toujours. Alors, il avait songé à ce Mont-Arvel, dont Amy louait les effets merveilleux sur elle-même, dans ses lettres Il se réfugiait là comme les athées vont à Lourdes, en suprême ressource, parmi du doute et de l'espoir : « Après tout, si c'était vrai? » Mais le miracle ne s'accomplissait pas, malgré son ardente volonté d'en découvrir les signes.

La jeune femme ne trahissait jamais de désespoir. Cependant, elle parlait de la mort. Elle disait à sa sœur :

— C'est vrai, petite Amy, ce n'est pas gai, de

mourir à trente ans. Mais j'aurai connu le meilleur de la vie, car j'aime et je suis aimée. Bien sûr, il y a d'autres bonnes choses, dans l'existence : les bravos, les fleurs, les robes, les fines dînettes, un joli mot, un geste crâne... la beauté, la grâce... Enfin, tout ce qui égaye, tout ce qui émeut, tout ce qui exalte... Mais on ne sent, on ne goûte bien tout cela que quand on aime. Alors, tout prend du relief, de la vigueur, du brillant. Ah! ma chérie, l'amour, l'amour, quel coup de vernis sur toute la vie...

Et, d'un geste ailé, elle faisait claquer ses doigts amaigris.

Amy, le visage douloureux, protestait contre cette certitude de mort. Puis, les yeux fixes, le menton dans la main, elle écoutait ces étranges adieux au jour, embellis et rayonnants de feux, comme un ciel au couchant. Sa sœur avait connu le plein bonheur. Elle en venait à moins regretter une existence dont elle n'attendait plus rien de meilleur. Mais elle s'était toute donnée, et la vie de son amant lui appartenait tout entière...

Les yeux luisants, la jeune femme reprenait :

— Comprends-tu! je n'ai jamais été fière des applaudissements qu'en songeant : « Il les entend ». Je n'ai jamais admiré un paysage qu'en disant à Maurice, serrée contre lui : « Regarde, comme c'est joli. » Et jamais, dans un souper, la mousse de champagne ne m'a semblé capiteuse, que s'il avait trempé ses lèvres à mon verre. C'est dans ses bras que j'ai pleuré la mort de père; dans ses bras que je me suis consolée de la sévérité de maman pour moi. Cette unique passion guide tous mes gestes, nourrit toutes mes pensées. C'est le souffle qui m'anime; chez moi, l'âme change un peu de nom, elle s'appelle amour...

Et Amy écoutait, frémissante, comme on épie les échos de sa propre voix.

— Aussi, poursuivait Emma, je ne regrette pas d'avoir conquis mon bonheur. Et même, je l'ai si pleinement goûté, que je me console parfois de le perdre. Et puis, l'aurais-je gardé longtemps? Eh! oui! Songe : trente ans. Comme on vieillit vite, comme on cesse vite d'être une complète créature d'amour. Encore quelques années, même en pleine santé, et j'aurais décou-

vert sur moi les premières atteintes de l'âge. Ce doit être si terrible de sentir qu'on va perdre son charme et qu'on lui survivra. Oh! les cheveux gris, les dents, les rides, surtout les rides... Une vraie amoureuse devrait disparaître sans regret en même temps que sa beauté. Et moi, vois-tu, j'aurai réalisé ce rêve adorable : un amour qui ne cessera qu'avec la vie...

Amy ne protestait même plus, comme fascinée par ces vues romanesques.

Et Emma continuait encore :

— J'ai plus de peine pour lui que pour moi. Que va-t-il devenir? Je sais bien : on dit que tout passe. Il pourra donc m'oublier, peu à peu? C'est affreux. Moi, au moins, je m'en irai sans avoir senti se refroidir ma tendresse. Qui sait? Il ne sera peut-être pas comme tant d'autres. Il me regrettera peut-être très longtemps. Nous nous sommes tant aimés! Comme c'est vilain, et méchant, n'est-ce pas, ce que je dis-là! Mais j'aurais voulu lui laisser un peu de moi, un souvenir vivant. Si mon pauvre petit avait vécu, il l'aurait gardé. C'était moi encore...

— C'est vrai, dit Amy qui sembla s'éveiller de son hypnose, tu es un enfant...

Et Emma :

— Ah! dame, tu sais... quand on s'aime bien...

Et elle sentit qu'Amy échappait, suivant sa propre pensée.

Elle se doutait bien qu'elle et Pèlerin s'aimaient. Les lettres d'Amy en témoignaient. Dans ses récits de la vie de la station, la figure du céramiste apparaissait à tous les tournants. Ce n'était plus Mont-Arvel. C'était Mont-Pèlerin. Déjà, au temps de la rue Brochant, est-ce qu'elle ne cachait pas, toute fillette, les portraits de Pèlerin dans sa boîte à gants? Et maintenant, à les voir ensemble! Elle prenait devant lui une figure de première communion. Et lui, battait plus vivement des paupières, comme ébloui de soleil, ou prêt à pleurer d'attendrissement.

Ainsi cette petite Amy, si maîtresse de soi jadis, et fermée, malgré quelques envolées romanesques, à son tour s'était éclose à l'amour. Certes, Emma chérissait sa jeune sœur; elle lui gardait une tendre gratitude de ne l'avoir point

reniée, d'avoir jeté, entre l'enfant prodigue et sa famille, le lien léger des lettres. Mais, plaçant l'amour au-dessus de toutes félicités, elle ne s'alarmait pas de la voir s'éprendre. Seulement, que deviendrait cette passion de montagne? Etait-elle encore toute blanche, à la couleur du site? Useraient-ils des ruses prudentes qu'elle-même répudiait, en véritable amoureuse? Et s'ils les méprisaient aussi? Pèlerin n'était pas, comme Labernière, libre de sa vie...

Mais la crainte d'intervenir par des conseils trop directs dans cette aventure délicate, et aussi ce respect de la tendresse d'autrui, inné chez les vrais amants, lui interdisaient d'interroger Amy. Et, près de la mort, elle se bornait à laisser chanter son âme, avant de lui donner son vol.

Un jour, le caprice prit Emma de visiter la maison d'En-Haut. Madame Blanchard, indulgente au libre amour, les y avait conviés tous quatre, en les venant voir à Mont-Arvel.

Le temps seulement d'aller et de revenir. Elle étouffait, disait-elle, chez ce docteur Esther. Il

lui semblait qu'en s'élevant encore, elle resp rerait mieux. Labernière lutta. Il appréhenda la fatigue pour la jeune femme. Mais elle lui di doucement, en le menaçant de son doigt de cir diaphane : « Maurice, voilà la première fois qu vous me refusez quelque chose. » Il céda.

Ils montèrent en traineau. Les remises d Mont-Arvel renfermaient toute une collection d ces véhicules : des caisses de voitures montée sur châssis. Mais des caisses de tous âges, depui les carrosses du grand siècle, dorés, laqués écussonnés, jusqu'aux modernes landaus. Il glissaient sans heurt sur la neige durcie de routes, et l'on n'entendait de leur course que la cadence vive et claire des sonnailles accrochées aux harnais des chevaux.

Tragique, la maison d'En-Haut, sous la neige Les luges n'animaient même pas les pentes d'alentour. Blanchard craignait que ses malades ne fussent pas assez sages. Encore tou chauds de la remontée, ils se lanceraient dans l'espace glacé, tant la hâte est vive de ne pas interrompre le jeu passionnant. Il avait fallu les mettre en garde contre eux-mêmes. Et ils se

bornaient à se promener dans deux larges allées damées sur la terrasse, silhouettes noires mélancoliques sur le sol blanc, les femmes à gauche, les hommes à droite. A l'intérieur, la blancheur froide et crue des murailles s'avivait des reflets du dehors.

Prenant à l'écart le jeune médecin, Pèlerin lui demanda :

— Emma Chardonne?... très mal, n'est-ce pas?

Car Blanchard l'avait plusieurs fois examinée à Mont-Arvel.

Il répondit :

— Aussi sûrement que sa sœur touche au salut, la malheureuse est perdue...

Amy et Labernière devinèrent-ils ce jugement de mort? Leur tendresse pour Emma en eut-elle l'intuition? Mais que le retour fut morne, dans l'éternel paysage de neige et de sapins poudrés, dans le silence troublé seulement par la chanson monotone des grelots du cheval !

En contraste, la vie de Mont-Arvel leur parut plus trépidante que jamais. Elle lance toujours ses noires fusées de luges sur les pentes blanches.

Mais le foyer lui-même ronfle et pétille, plus ardent d'être entouré de glace : un feu sur la neige brille et chauffe plus qu'un feu sur le sable du désert. Les amuseurs, le jeune homme frisé, la petite femme mauve à la benzine, s'agitent, font mousser la joie, battent des mains comme pour exciter la furie d'un fandango. Ollé! Ollé! A la salle de jeu, les cartes crépitent sec, les jetons d'os se choquent en cliquetis de danse macabre. On croyait mourir le matin; on valse le soir. Et les quatre grandes vierges blanches, hautaines sur leur estrade, mènent la ronde.

Ce jour-là, des tableaux vivants devaient couronner la fête. Emma Chardonne, lasse de sa course à la maison d'En-Haut, se retira sur les instances de Labernière.

Morini avait imaginé ce divertissement, pour se rapprocher plus souvent encore de madame Decharme, dont la beauté indolente et pleine semblait faite pour ces jeux de grâce. Pressenti par sa femme, M. Decharme s'opposa d'abord à ce qu'elle figurât dans ces tableaux. Mais non, mais non. Elle était toujours en fête : patinage, luge, traîneau; toujours dehors, toujours loin de

lui. Et on l'oubliait, lui, sur sa chaise longue, pendant ce temps-là... Mais le jeune Italien, refrénant sa violence, soumit des projets, des maquettes, accepta des critiques. Le mari intéressé, flatté, céda. D'ailleurs, Morini ne lui inspirait pas de jalousie. Il le jugeait inoffensif, déséquilibré. Et si, par crise, il sentait naître en lui le soupçon, il l'étouffait bien vite, par peur égoïste d'en souffrir. Les répétitions déroulèrent pendant une semaine leur classique cortège de fleuretages et de menues libertés galantes. Morini avait emprunté ses sujets de tableaux aux scènes bibliques ; heureux choix, où l'art pur, un zèle pieux, une aimable licence trouvaient ensemble à se satisfaire. Le succès était certain. Il atteignit presque l'enthousiasme.

Mais dans un entr'acte, Labernière fit demander Amy par une fille de chambre. Pèlerin prévit une catastrophe. Sincèrement troublé, il dit à la jeune fille, au seuil de la chambre d'Emma Chardonne :

— Je vous en prie, faites-moi parvenir des nouvelles. J'attendrai dans la galerie.

Malgré le froid vif et l'attrait des tableaux

vivants, Pèlerin trouva sous la véranda quelques curistes, étendus sur leur chaise longue, enveloppés de plaids ou de fourrures. Ceux-là s'acharnaient à guérir. Ils n'entendaient négliger aucune chance de salut. Et ils s'attardaient à boire l'air glacé, souvent au delà de minuit.

De petites lampes électriques, appliquées au mur dans leurs collerettes blanches, éclairaient la galerie. Dehors, le ciel laiteux, au-dessus des montagnes sombres, présageait la lune prochaine.

Pèlerin s'accouda contre la balustrade. Il attendit d'interminables minutes; le verdict de Blanchard sur les deux sœurs s'imposait à sa mémoire. Une main lui toucha l'épaule. Amy était derrière lui :

— Eh bien?

— La crise est passée, dit-elle. Emma repose, maintenant. Mais comme elle a souffert! Elle étouffait. Et quel courage extraordinaire... Elle nous a rassurés elle-même : « Allez, mes deux, ce n'est pas encore pour cette fois-ci. » Et elle souriait. Mais elle est encore si faible, si brisée... J'ai cru revoir la longue agonie de notre père,

à Felletin. Ah! Il nous a légué son mal, à toutes deux... Et qui sait si, toutes deux, nous n'en périrons pas comme lui...

Pèlerin lui saisit la main :

— Amy, méchante Amy!... Mais vous sentez bien, vous savez bien que vous êtes sauvée. Aujourd'hui encore, Blanchard...

Mais elle hochait doucement la tête :

— Bah! Jusqu'à la rechute, peut-être...

Pèlerin s'effara. Quelle obscure suggestion l'exemple d'Emma Chardonne exerçait-il sur la jeune fille? Il reprit :

— N'ayez pas de telles pensées, je vous en supplie. Je comprends que les souffrances de votre sœur vous aient troublée. Mais vous n'avez pas à les craindre pour vous. Vos destinées ne se ressemblent pas.

Alors, Amy, le regard lointain, la voix lente :

— La sienne est peut-être enviable... Avoir connu, avoir donné le plein bonheur... Ah! Quelle liberté, quelle audace affranchie, doit donner la certitude de bientôt mourir...

Pèlerin tressaillit. Devant sa sœur agonisante, Amy craindrait-elle un destin pareil, et puise-

rait-elle, dans son désespoir, une exaltation nouvelle? Il feignit de ne point s'arrêter à ces dernières paroles. Il se rapprocha. Et pressant :

— Voulez-vous bien chasser toutes ces folles idées! Oh! De quelle substance sensible est donc pétrie cette petite âme, qui s'impressionne et se pénètre de toutes les images qui passent devant elle? Oubliez, Amy chérie. Isolons-nous; goûtons l'instant qui passe. C'est le secret de notre bonheur, jusqu'à présent. Regardez la belle nuit. Qu'elle remplace dans vos yeux des souvenirs qui vous troublent à l'excès. Oubliez, pour moi. Car je partage tous vos chagrins. Et quand je ne peux pas les apaiser, ils se doublent en moi d'une peine nouvelle.

Maintenant, la lune reflétait sur la neige son éclat dur et froid; elle laissait dans la nuit le revers des montagnes, et découpait sur le sol scintillant des ombres opaques et précises. A peine dominait-elle les cimes. On eût dit qu'un fragment des sommets silencieux et glacés s'arrachait à la terre, pour gravir lentement les hauteurs du ciel blond.

Tout près, les violons accompagnaient la grâce immobile des légendes bibliques; leur harmonie frissonnait dans la nuit de glace bleue.

Amy et Pèlerin se taisaient, mêlés à la pureté de l'heure.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Après son souper, Bertha Siben descendit de la buanderie et gagna la petite chapelle attenante. Depuis la nuit tragique où elle s'était réfugiée près de sa sœur, elle ne quittait plus la maison grise. Loublieux persistait d'abord à la vouloir chasser, bien qu'il eût abandonné son accusation, faute de preuves apparentes. Mais le docteur Esther fut clément. Les filles vraiment saines et belles étaient trop rares. Il n'allait point en congédier une, pour satisfaire le dépit amoureux du majordome. Il avait simplement déplacé la servante. A la buanderie, sous la protection de sa sœur, elle se sentait à peu près à

l'abri de la haine ou des poursuites de Loublieux. Mais chaque jour, la porte de la chambre close lui rappelait l'horrible fin du cher petit Joffré. Elle ne s'en consolait pas. Et quelle dure existence, au milieu de tout ce linge où s'épanchaient d'indicibles misères... Alors, élevée dans la foi catholique, elle venait souvent le soir, dans la petite chapelle voisine, demander à son Dieu l'oubli de sa peine et la force de continuer sa dure vie.

Il neigeait, bien qu'on fût en mars. L'hiver, obligé de fuir, jetait à pleins bords ses réserves de frimas. Les flocons se précipitaient en masses lourdes et molles, à croire qu'une invisible main se hâtait de vider le ciel.

Le souffle de la porte ouverte fit vaciller la courte flamme qui veillait, dans la pénombre de la voûte, au creux d'une coupe de cristal. Bertha s'agenouilla, et la neige, tassée à ses semelles, se détacha en petites plaques minces, qui fondirent sur le sol de pierre.

Que de prières elle avait entendues déjà, cette toute petite chapelle si proche du ciel, sans autre clocher que les cimes géantes! A Mont-Arvel,

on aimait Dieu lui-même avec plus d'ardeur embrasée que partout ailleurs. Les âmes n'élevaient plus vers lui des soucis mesquins. Avec angoisse, avec véhémence, on lui demandait tout droit la vie, pour soi, pour un être adoré. Et c'était là, sous ce toit, qu'on venait le prier ; au dehors, le salut était épars dans le ciel bleu, la montagne, dans toute la nature; on espérait, entre ces quatre murs, le trouver condensé, plus proche et plus miraculeux. D'autres demandaient encore à la Sagesse éternelle une lumière, une aide, dans ces mille drames où la mort jouait le grand rôle et dont Mont-Arvel était le théâtre.

Le vol de ces prières innombrables palpitait dans l'ombre de la voûte. On le sentait passer sur soi : plus que la gloire divine, la misère humaine sanctifiait l'humble chapelle.

De nouveau, la porte s'ouvrit. Deux femmes entrèrent : madame Decharme et sa belle-sœur Lucie. Elles secouèrent leur manteau pailleté de neige et s'agenouillèrent. La jeune fille attendait M. Linefors. Ils se rencontraient parfois dans cet asile, désert à pareille heure. Mais elle avait

dû prendre madame Decharme pour compagne et pour confidente, sûre d'ailleurs de cette mutuelle indulgence à l'amour qui régnait sur tout Mont-Arvel. La neige, la surprise à bras levés de son frère, ne l'avaient pas arrêtée. Car les Suédois s'en allaient le soir même, par le dernier train. Ils descendaient jusqu'à la côte provençale. Madame Linefors craignait pour elle le dégel prochain : elle voulait vivre.

Au dîner, elle avait pris congé de ses voisins de séjour. La chute de la neige la décidait au départ immédiat, car le train serait peut-être bloqué le lendemain. Et Lucie Decharme entendait encore l'adieu de l'étrange femme, ce : « A l'an prochain » résigné, triste et ferme à la fois, dont elle accompagna sa poignée de main.

Dès que M. Linefors fut entré dans la chapelle, la jeune fille le rejoignit. Debout près du seuil, dans l'ombre épaisse, il lui dit, toujours raidi de glace :

— Nous partons à l'instant… J'aurais dû tenter de rester encore. Mais, maintenant qu'elle sait, je n'ose plus…

— Vous ne le pouviez pas, répondit Lucie. Il faut partir.

Il demanda :

— M'écrirez-vous?

— J'ai réfléchi. Mieux vaut cesser, dit-elle. En vous écrivant, je ne pourrais pas oublier qu'elle a surpris nos lettres. Cela me paralyserait. Je ne serais plus moi-même. Dites-vous sans cesse que je vous attends, que je ne cesserai pas de vous être fidèle. Gardez-moi toute dans votre souvenir, comme je vous garde dans le mien.

— Votre pensée ne me quitte jamais, dit-il.

Ils se turent, songeant à l'épreuve, désormais plus cruelle, où chacun ignorerait tout de l'autre. Mais ils méprisaient la faiblesse. D'une voix ferme, Lucie Decharme reprit :

— Alors, dans huit mois, ici...

Il hésita, devant la crainte d'exprimer un espoir coupable; il répondit simplement :

— Oui. Au plus tard.

A ce moment, Bertha Siben passa près d'eux. Lucie Decharme tendit la main à son compagnon.

— Adieu, dit-elle.

— Adieu.

Il lui baisa les doigts, s'inclina gravement et sortit.

La jeune fille s'agenouilla près de sa belle-sœur toujours prosternée. Elle pria le ciel de lui adoucir la détresse, d'éloigner d'elle la lassitude et la tentation; et, bien que sa santé délicate fût raffermie grâce au miracle de la montagne, elle souhaita de rester également vaillante de corps et d'âme, pour parvenir au terme de l'épreuve. Mais elle n'osa pas supplier la Providence d'abréger la durée de l'attente, car elle eût demandé la mort d'une créature humaine.

A ses côtés, madame Decharme priait aussi, pour attirer dans son cœur un peu de la force divine. Elevée sans religion, elle était entrée uniquement pour accompagner sa belle-sœur. Mais gagnée par la sainteté du lieu, seule, sans appui dans la vie, elle appelait, plus par superstition que par croyance, le secours du ciel contre la tentation. Car Morini la pressait de le suivre, avec une véhémence singulière, chaque jour grandissante. Et lasse des crises tyran-

niques de son mari, elle sentait faiblir sa résistance.

Longtemps, les deux femmes restèrent abîmées dans leurs prières. La neige tombait toujours lorsqu'elles sortirent. Tandis qu'elles suivaient l'étroite piste tracée par les pas entre la buanderie et Mont-Arvel, une vive lumière éclaira le vol indécis des flocons. Le train du soir sortait de la gare, emportant les Linefors. Ses deux fanaux, l'un vert, l'autre blanc, projetaient dans la masse mouvante des flocons des cônes de clarté, où scintillait une pluie de diamants et d'émeraudes. Puis les roues, serrées aux rails, jetèrent leur long gémissement, mélancolique et sonore; le wagon s'enfonça, disparut dans un tournant. Et dans les obscures profondeurs de neige, rien n'apparut plus qu'une pâle lueur qui descendait vers la terre...

Dès que M. Decharme fut seul avec sa femme, il lui demanda, soupçonneux :

— Tu viens de la chapelle?

Comme elle répondait d'un signe de tête, il s'approcha, la flaira, aspirant l'air à petits coups bruyants :

— Les vêtements s'imprègnent toujours d'encens, lorsqu'on vient d'une église. Les tiens ne sentent que ton parfum.

Elle haussa les épaules. La mesquine tyrannie de son mari avait exagéré l'indolence de sa nature. Elle s'enfermait dans une sorte de cuirasse d'indifférence, insensible aux coups.

Il reprit :

— Et qu'est-ce que tu as fait, dans cette chapelle?

— J'ai prié.

Il gronda :

— Ah! Je suis bien sûr que ce n'était pas pour moi. Tu te soucies bien de ton mari! Pour le bon Dieu, ou pour un autre, toujours dehors! Je pourrais passer et trépasser, que tu serais encore à la promenade.

Elle dit, résignée, en s'asseyant :

— N'exagère donc rien.

Debout devant elle, les bras croisés, il s'écria :

— Quoi? Quoi? Prétends-tu que je ne suis pas malade?

Bonne âme, elle eût voulu le rassurer ; le docteur Blanchard lui avait souvent affirmé la

bénignité du mal. Mais ce maniaque s'irritait dès qu'on ne le croyait pas perdu.

Elle répondit mollement :

— Mais si, mais si.

— Comme tu dis cela ! Ah ! Tu n'as pas de cœur, au moins pour moi. Je m'en suis aperçu depuis longtemps. Crois-tu que ce n'est pas exaspérant, pour un malheureux comme moi, toujours étendu sur une chaise longue, de voir une femme qui entre, qui sort, qui ne s'arrête jamais, qui remue sans cesse l'air de la chambre?

Elle répliqua, placide :

— Si je t'exaspère, il ne fallait pas m'amener ici. Les hommes qui se soignent seuls ne manquent pas.

— C'est cela ! Tu voudrais me quitter, n'est-ce pas, quand je me plains de ne pas te voir assez... C'est pourtant compréhensible, grand Dieu, que je souffre de me sentir usé, diminué par le mal et le souci, tandis que tu vas, que tu viens, toujours rose et belle, débordante de vie...

Du désir courait sous les mots. Elle frémit. Car elle connaissait de terribles retours : après l'odieux espionnage où il retournait les poches,

fouillait le porte-monnaie, scrutait les taches, la frappait même, exaspéré par la nonchalance de sa victime, il se jetait à genoux, rampait sur le tapis, implorait son pardon et le goûtait longuement, de toute l'ardeur tenace de son tempérament malade.

Il reprenait, s'exaltant :

— Au fond, c'est ma vraie torture, à moi, de te voir si pleine de santé, de songer que je mourrai et que tu continueras de vivre, toujours rose, toujours souriante, de ta belle allure. Des hommes t'entoureront ; ils te courtiseront. Tu leur répondras. Tu leur... Et moi, moi, je ne serai plus...

Il se penchait vers elle, lui posant sur l'épaule sa main tremblante et moite.

— Il y a des heures où cela me désespère si follement, que j'en deviens féroce. Penser que tu me survivras... On dit qu'en certains pays, on brûlait la veuve sur le bûcher de son mari. Ah ! par instants, comme je les comprends, ces peuples-là, comme je les envie !...

Elle s'était levée, les yeux agrandis :

Il lui prit la taille :

— Oui... Il faut que je parle, que je te dise... C'est un désir qui me ravage, de ne pas te laisser aux autres... je voudrais entraîner avec moi ta santé, ta force, ta beauté... Ce n'est pas si fou : la nature a voulu que le mal se gagne. Vois-tu, c'est pour que le mourant ne s'en aille pas seul. Oui, parfois, tellement je souffre, je... j'espère... oui, je voudrais aider le hasard...

— Lâche ! cria-t-elle.

Elle se dégagea, toute droite. L'indicible des caresses lui traversa l'esprit. Elle crut sentir dans son sein le venin de ces baisers tenaces... Tout s'éclairait. Sous son indignation, son armure d'indifférence éclata. A son tour, elle fut emportée par le vent de frénésie qui soufflait à travers la maison. Elle plana au-dessus des hommes, de leurs préjugés et de leurs lois :

— Ah ! je comprends, maintenant, dit-elle. Tu veux me tuer... m'empoisonner. Ah ! la belle trouvaille ! Mais, misérable, si je mourais de ton mal, je ne le tiendrais peut-être pas de toi...

Il bégaya, lui serrant les poignets :

— Qu'est-ce que tu dis ?

Mais elle ne tremblait plus. Un peu de leur

sang de folie coulait dans ses veines. Enfin, ne plus mentir! Elle jouissait des délices inouïes de la franchise.

— Eh! bien oui, j'aime M. Morini... Maintenant, au moins, tu ne me tueras plus sans raison...

Et elle ferma les yeux, vraiment prête à mourir. Mais elle l'entendit murmurer, d'une voix lointaine :

— Ah! j'étouffe... C'est toi qui vas me tuer.

Elle le chercha du regard. Elle le vit à la fenêtre ouverte, les deux mains à la barre, buvant à longues haleines le cordial de l'air glacé... Elle resta stupéfaite. La trahison affole chez les hommes l'orgueil ou l'amour. Chez lui, l'égoïsme s'émouvait le premier. Elle connaissait l'éloignement de son mari pour toute secousse, toute émotion nuisible. Car il tremblait toujours devant la crainte d'une hémorragie. Il l'avait toujours évitée, d'ailleurs, si bien qu'on ne savait pas si son effroi était fondé. Elle-même n'y songeait plus, dans son éclat indigné. Et jamais elle n'aurait cru que ce souci pût le dominer en un tel moment.

Sans quitter la fenêtre, il agita le bras :

— Va-t'en... je ne veux pas te voir, t'interroger... je m'emporterais, je... Appelle Lucie. Va-t'en, va-t'en.

Sur le seuil de la chambre, un instant, elle balança. La pitié, les liens tissés malgré tout par dix ans de vie commune, l'appréhension de l'inconnu, la retenaient au seuil. Tandis qu'elle se sentait attirée par les supplications fougueuses, tant de fois balbutiées, par l'enchantement d'une vie amoureuse et neuve. Mais son mari se retourna :

— Tu veux décidément ma mort? Pourquoi laisses-tu cette porte ouverte ?

Elle la ferma. Elle était dehors.

D'un trait, elle courut chez Morini. Éclatant de surprise heureuse, il cria :

— Vous, vous, ma chérie !

— Moi, dit-elle, souriante et grave, moi pour toujours.

Il bondit sur elle, prompt comme un duelliste qui se fend. Il la saisit, effrayant de joie. Et il bégayait, haletant :

— Vrai ?... C'est vrai? Vous ne vous moquez

pas, au moins? Ah! ce serait atroce. Mais non. Vous êtes bonne. Vous ne vous joueriez pas de moi... Vous voilà! Vous m'écoutez enfin! Ma chérie à moi, rien qu'à moi. Et comment vous êtes-vous décidée? Dites vite. Parlez.

Elle conta en quatre mots la scène odieuse, son indignation emportée jusqu'à la franchise, l'âpre volupté de pouvoir libérer d'un coup son âme et sa vie. Morini rugissait: « Bravo! Bravo!... Ah! Ah!... » Il la caressait de gestes d'aveugle, étroits, frémissants et passionnés. Et il répétait:

— A moi, rien qu'à moi...

Elle lui dit doucement:

— Et maintenant, il faut fuir bien vite cette maison...

Fuir! Il n'y songeait plus, dans la brusque ivresse du bonheur. Fuir... C'est vrai. Mais comment? De sa fortune, gaspillée en ces cinq ans qui devaient achever sa vie, à peine lui restet-il une pincée d'or au fond de son gousset. Et la veille encore, il avait dû laisser impayée la lourde note du séjour à Mont-Arvel, présentée avec insistance.

Parbleu! depuis longtemps, il en prenait ouci. Mais, à mesure que fondaient ses ressources, son désir grandissait d'emmener madame Decharme. Car, plus son existence lui paraissait précaire, plus il souhaitait de l'achever en absolu bonheur.

D'ailleurs, par une de ces inconséquences familières à l'honneur mâle, il n'hésitait pas à entraîner madame Decharme dans sa ruine, mais il entendait bien n'emporter sa maîtresse sans autre richesse qu'elle-même.

Et chaque fois que l'obstacle d'argent se dressait devant lui, il l'écartait d'un mot : « Je jouerai ». Oui, risquer ses dernières pièces d'or. Une heure de tapis vert lui donnerait des mois d'idéal avenir, ou bien achèverait sa perte. Mais où? quand? Un instant, il fut tenté de tout avouer à son amie. Mais la pudeur de l'argent l'emporta sur le scrupule. Il voulut enfanter un plan prompt et sûr. Son front impérieux se plissa sous l'effort.

Madame Decharme s'alarma de cette brusque rêverie. Son élan de colère tombé, elle fut effleurée de tristesse. Elle pensait bien que son

mari continuerait d'éviter tout scandale et toute violence. Mais elle avait hâte de fuir Mont-Arvel, de se jeter avec Morini en plein inconnu. Elle dit :

— Que cherchez-vous? Ne teniez-vous pas un projet tout prêt?

— Si, si, répondit-il vivement. Je combine... Voici. A une heure de train, au bord du Léman, vers Montreux, je sais des sites adorables; nous choisirons un chalet, sur la hauteur; dès demain, au matin, nous partirons... voulez-vous?

Il n'ajoutait pas que ce site adorable s'embellissait d'un Kursaal. Et que là, dès le premier jour, il jouerait sa vie : il la gagnerait ou la perdrait.

Madame Decharme demanda :

— Demain?... C'est vrai; nous ne pouvons plus partir ce soir... J'ai tellement hâte de fuir cette maison.

Il répondit :

— Trop tard. Mais demain, au premier train, je vous jure. Et puis, jusque-là, ne serons-nous pas l'un à l'autre, complètement, pour la première fois...! Dès ce soir je vais m'entendre avec

Diéner, le portier. Je sais qu'il s'occupe de location. Il m'a fait des offres. Tout sera prêt. Demain, nous n'aurons plus qu'à partir... Le temps de voir cet homme. Je reviens.

Bien qu'il fut neuf heures à peine, Diéner avait déserté son petit bureau, au pied de l'escalier. Un instant, Morini resta déconcerté. Dans sa fièvre, tout hasard lui paraissait un signe du destin. L'absence du portier lui laissait quelques instants de loisir. Et la tentation lui traversa l'esprit, en palpitation d'éclair : jouer ses pièces d'or, tout de suite, dans le petit salon, où la partie durait jusqu'à minuit... juste le temps d'emplir son gousset... il libèrerait sa note, quitterait Mont-Arvel sans risquer une stupide algarade, s'assurerait à l'avance des jours d'insouciant bonheur. Oh! il serait sage, il saurait s'arrêter à temps. Est-ce que madame Decharme ne l'attendait pas, là-haut? C'était sa sauvegarde.

Dès l'entrée, il découvrit un partenaire; un Persan, un marchand de diamants, prodigieusement riche. Il passait presque toute l'année à Mont-Arvel. Car la montagne lui prolongeait la

vie. La maladie lui avait sculpté une face de Kalmouck, jaune et sèche, à cavités profondes, mangée de barbe noire. Tout menu, il promenait à travers les tables son petit sourire humble et las; les mains dans les poches hautes de son pantalon, il pétrissait la poignée d'or qu'il venait de gagner ou qu'il allait perdre. Indifférent à l'argent, il était toujours prêt à le risquer. Car il ne demandait au jeu que l'oubli. Une fois les cartes en main, il échappait à la peur de mourir.

— Une partie? proposa Morini.

L'autre accepta, de son petit rire résigné. L'Italien mit comme enjeu sa pincée d'or, toute sa fortune. Et tout de suite, Morini s'irrita de ne pas pouvoir maîtriser le tremblement de ses mains. Comment dompterait-il le hasard, s'il n'était même pas maître de ses doigts énervés? Cependant il gagna. Les pièces s'amassaient. Ah! comme il allait jeter cet argent à la face de l'ignoble Esther, qui tremblait pour sa note! Et il lui en resterait pour descendre au Léman, sans compter. Là, il jouerait encore, il gagnerait toujours. Ah! la belle vie à deux, dense, pleine et claire, comme ces pièces d'or qui s'en-

tassaient. Le Persan souriait toujours humblement, au fond de sa barbe dévorante. Un coup subit de malchance dégrisa Morini. S'il se levait? S'il se sauvait? Son sort immédiat est assuré... Non. Il faut réparer au moins la petite brèche. Mais elle s'élargit, au contraire. Ce n'est pas possible? Voyons, ce tas d'or, c'est son avenir, celui de madame Decharme. Il ne va pas le laisser s'évaporer... Mais à quoi bon tendre sa volonté, serrer les dents, gonfler son front? La veine fuit. Elle s'échappe comme le sang d'une blessure. Impossible de l'étancher; elle coule, entraînant avec elle l'or, la vie. Et ce Kalmouck qui sourit toujours, narquois et désabusé! Songer qu'il se moque, lui, de gagner ou de perdre. Ah! s'il savait...

Maintenant, c'est fini. Plus rien. Même pas la pincée de pièces mise au jeu. Le ras du tapis. Le Persan s'est levé et ses mains, dans les poches hautes de son pantalon, pétrissent des poignées d'or. Il sourit :

— Demain, la revanche ?

Et Morini, égaré :

— Oui, c'est cela, demain.

CHAPITRE II

Ce même soir de neige, vers huit heures, une sonnerie de téléphone requit le docteur Esther comme il s'apprêtait à sortir, selon sa coutume. M. Labernière le réclamait d'urgence.

Le médecin s'engagea dans la galerie de cure. Les flocons voltigeaient jusque sous la véranda. Ce retour d'hiver, en mars, prolongerait la période excellente de la cure, et la durée du séjour de ses hôtes. Le dégel, qui donne trop souvent le signal du départ, viendrait toujours assez tôt. Et le médecin-directeur se réjouit pour son cher Mont-Arvel. Il en oubliait sa visite.

Mais, dans l'ascenseur, à la pensée des Labernière, il fut repris de souci. Depuis huit jours, il entourait cette malade d'une sollicitude toute

spéciale. Une folie aussi, de vouloir sortir, fût-ce en traîneau! Et quelle nécessité, pour cette jeune femme, d'aller voir Blanchard à la maison d'En-Haut? Depuis cette promenade, son état empirait. Sans doute, il faudrait aviser bientôt à l'envoyer dans la vallée. Inutile, n'est-ce pas, d'attrister la station du spectacle d'une fin inévitable? Certes, il la garderait le plus longtemps possible. Puisqu'elle venait demander un miracle à Mont-Arvel, elle apprendrait toujours trop tôt que le prodige ne s'accomplirait pas. Et puis, rien n'était pénible au docteur Esther comme de congédier deux hôtes à vingt francs par jour. Mais il n'hésitait jamais lorsqu'il s'agissait du renom de sa station : « On ne meurt pas à Mont-Arvel ».

Il tomba en pleine crise. Au chevet, Labernière, debout, semblait plus formidable encore que de coutume, comme gonflé, hérissé de toute sa peine contenue. Amy l'assistait, douloureuse. Mais le docteur Esther était endurci contre de tels spectacles. Son examen fut bref. Il se releva, fixé. L'heure sonnait d'agir. Labernière l'accompagna dans le couloir.

— Monsieur, dit le médecin, le péril n'est pas immédiat en soi-même....

Mensonge. Mais à quoi bon effrayer sans raison une famille inquiète? D'autant plus qu'il fallait rendre le départ acceptable. Labernière respira très fort.

— Mais, ajouta promptement le docteur Esther, il le deviendrait vite à Mont-Arvel. L'air de la montagne, surtout avec cette nouvelle tombée de neige, est trop dur pour une malade aussi éprouvée; beaucoup trop dur.

— Alors, interrogea Labernière, il faut partir?

— Désormais, toute heure passée sur la montagne sera nuisible, dit le docteur Esther.

— Partir? Dans cet état?

— Vous l'aggraverez encore en restant ici.

— Malgré le temps?

— Il sera plus clément dans la vallée. Croyez-moi, cher monsieur. Plus tôt vous y conduirez votre chère malade, mieux cela vaudra.

Un instant, le soupçon de la vérité effleura Labernière. Il demanda, hésitant devant les mots :

— Au moins.... elle arrivera.... vivante?

— Mais certainement, affirma le docteur Esther.

Il n'en était pas très sûr. Mais pour lui, il importait surtout qu'elle partît vivante.

— C'est bien, dit Labernière. Quand pourrons-nous quitter Mont-Arvel?

— Il est trop tard pour le dernier train du soir, dit le docteur Esther. Mais le premier, demain matin....

— Ah! Si vite?

Il ne croyait pas le péril si pressant, sans doute. Puis il ajouta :

— Nous le prendrons.

Le docteur Esther s'inclina et prit congé. Il soupira, tout en descendant l'escalier. Il soupira de tristesse, car il rayait lui-même deux noms sur la liste de ses hôtes. Il soupira d'aise, car il évitait un deuil à son cher Mont-Arvel. Il rendit grâce au ciel d'avoir si vite fait accepter le départ à ce tarouche M. de Labernière. Puis il commença, comme chaque soir, sa promenade mystérieuse d'après souper...

Le docteur Esther avait en effet pleinement converti Labernière. Chez ceux qui tremblent pour une existence chérie, la foi dans le médecin est si vive.... Maintenant, le salut n'apparaissait plus au malheureux à Mont-Arvel, mais dans la vallée. Toute sa volonté tendait vers ce seul but : amener Emma vivante sous un ciel plus clément.

Dès qu'il fut rentré dans la chambre, il voulut préparer la jeune femme au départ. Toutefois, il craignit qu'elle s'effrayât de ce changement si prompt, dont il s'était tout d'abord alarmé lui même.

Elle reposait, une main dans celle d'Amy. Il s'assit près du lit et parla de la descente comme d'un projet encore indécis. Mais la jeune femme l'accueillit d'un élan de joie.

— Oh! oui, n'est-ce pas.... quitter ce froid, tout ce blanc, tout ce silence; on étouffe, sous cette neige....

Enhardi, Labernière parla d'un séjour dans une station de la vallée. Emma tourna sa tête sur l'oreiller, et les yeux luisants de fièvre :

— C'est cela.... Nous retournerons dans notre

petit chalet, au bord du lac, à Clarens. Veux-tu? C'était un peu notre chez nous. C'est si gai, si joli. Ce doit être déjà le printemps. Et tout près. J'étais moins malade qu'ici, n'est-ce pas? Quand pourrons-nous partir?

Alors il lui rapporta presque fidèlement son entretien avec le docteur Esther. Elle approuvait :

— C'est cela, c'est cela. Vois-tu, moi, je ne suis pas une malade de montagne. Je suis pour ville d'eaux. Demain! Demain nous quitterons cette vilaine neige. Quel bonheur! Déjà je sens que je vais mieux.

Elle se tourna vers Amy, qui l'enveloppait d'un regard anxieux et tendre :

— Et toi, tu nous rejoindras, n'est-ce pas? Tu n'as plus rien à faire ici. Et Clarens est sur ta route de retour. Ah! Comme nous allons être heureux. Maintenant, je vais dormir. Je veux être forte, pour le voyage. Bonsoir, mes deux....

Labernière mordait sa moustache. Son menton tremblait. Ah! Cet espoir qui renaît quand il devrait s'éteindre. Il dit à Amy, tout bas :

— Elle s'assoupit. Allez vous reposer. De-

main matin, je vous demanderai de nous aider....

Elle acquiesça d'un signe de tête. Tous deux affermissaient leur visage. Mais dès que la jeune fille fut sortie, Labernière s'écroula sur un siège. Et la main devant les yeux, il laissa couler des larmes silencieuses.

Sur le seuil, Amy hésita une seconde. Puis elle courut chez Pèlerin, frappa, et dès qu'il eût ouvert, elle se jeta contre lui, sanglotant :

— Emma.... part demain.... le docteur la renvoie....

Pèlerin s'écarta. Il connaissait la terrible coutume du docteur Esther. Il cria :

— Ah ! La malheureuse !

Amy, les yeux mouillés, lui prit les mains :

— N'est-ce pas ?.... C'est le signe ? C'est la fin. Ah ! j'avais bien deviné....

De nouveau, elle se blottit contre lui. Et parmi ses pleurs :

— C'est atroce.... Ma pauvre Emma.... Et j'ai honte. Car je sens que je ne m'apitoie pas seulement sur elle, que j'ai peur aussi pour moi, que

je confonds la douleur de la perdre et celle de la suivre....

— Quoi? Encore cette folie! gronda Pèlerin. Mon Dieu! comment vous convaincre que vous êtes sauvée, guérie à jamais....? Pourtant, vous sentez bien que les signes du mal ont disparu....

— Vous ne pouvez plus me convaincre, dit-elle. Vos paroles? Pieux mensonges. La guérison? Apparence. Tout espoir est trompeur, ici. Est-ce qu'Emma, en ce moment, ne croit pas retrouver la vie dans la vallée? Non, rien ne m'empêchera plus désormais d'écouter mon instinct. Toutes deux, nous avons le même mal, hérité du même père. Nous aurons la même mort....

Il désespérait de dissiper par des mots cette crainte exaltée. Et il l'endormait de caresses légères. Mais Amy, d'un geste bref, essuya ses yeux :

— Je mourrai, dit-elle. Mais qu'importe! Au chevet d'Emma, pendant ces crises horribles, devant ce sang, une seule pensée me poursuivait : « Demain ne compte plus. Oui, il faut vivre pleinement le présent, oublier l'avenir.... »

Et le présent, c'est nous, c'est nous deux. Oh! mon chéri, comme j'ai senti, à ce moment-là, que vous êtes tout pour moi.... que j'ai été créée pour vous.... que je vous aime depuis toujours. Dès que je vous ai vu, vous m'avez enveloppée de vous. De l'instant où vos lèvres ont effleuré les miennes, j'étais à vous. Oui, oublions tout. Je devine en moi une force inouïe d'amour, capable de donner,, d'éprouver des joies surhumaines...

Ils restaient toujours enlacés. Et Pèlerin, grisé des paroles d'Amy, ne songeait plus à réfréner des caresses profondes.

— Oui, disait-elle, je succomberai comme Emma. Mais avant, je veux comme elle mon bonheur, tout mon bonheur. Oh! Je sais, je sais... J'ai compris votre noble contrainte, votre constant souci de m'éviter un malheur, au prix de quelles souffrances! Mais, désormais, ma résolution est prise. Ne craignez plus rien. S'il survient quelque catastrophe, je saurais disparaître. J'ai tout prévu. Il ne vous arrivera rien; je le veux. Nul ne saura. J'emporterai mon secret avec moi...

— Tais-toi ! Amy chérie, tais-toi...

Ce fut un cri de révolte et d'effroi. Ainsi, que leur étreinte fût féconde, Amy se tuerait... Il l'en crut capable. Elle continuait déjà, la voix égarée :

— Si, si. Et je n'ai même pas de mérite, puisque je dois toujours mourir. Qu'importe, à quelques mois près ! Moi aussi, comme Emma, je veux connaître un amour qui dure autant que ma vie. Je t'adore. Prends-moi ! Prends-moi...

Elle étreignait Pèlerin, la tête renversée, comme l'enfant qui se hisse au mât de fête, les yeux levés vers le lot de bonheur. Et elle répétait, inondée d'espoirs délicieux :

— Prends-moi...

La solitude de la chambre, l'ardeur des paroles et des baisers, jusqu'à leur goût de sang et de mort, tout affolait Pèlerin, las de vaincre sa propre frénésie. Tous les mots de droiture et de pitié qui, un jour, dans les bois de dentelle blanche, l'avaient retenu au bord de la tentation, lui traversaient encore l'esprit. Il continuait de repousser en pensée ces caresses prudentes, qui avilissent l'amour. Mais jadis il tenait Amy

inerte dans ses bras; il ne luttait que contre lui-même. Maintenant il luttait contre elle aussi... La volonté engourdie, il se voyait glisser vers la chute. Mais le sacrifice d'Amy le hantait jusque dans sa folie : « La posséder, c'était accepter qu'elle se tuât. » Il gémissait, d'une voix déchirée de sourde violence : « Oh ! non, non », tandis que ses gestes démentaient ses paroles. Et toujours, la pensée martelante : « La posséder, c'est peut-être la tuer ». Le couple enlacé oscillait au milieu de la chambre, marquait aux yeux l'hésitation suprême. Mais soudain, comme un muscle se rompt d'un effort trop violent, Pèlerin, brisé par sa contrainte même, s'affaissa, sanglotant...

Elle cria :

— Vous pleurez ! Mon Dieu ! C'est moi qui vous fais pleurer !

Ces larmes tombaient sur sa fièvre. Dénouant à demi leur étreinte, elle lui caressa le visage de ses mains :

— Ah ! Je vous ai encore torturé, malgré moi. J'aurais dû ne pas parler. Mais je ne pouvais plus... J'étais folle. Venez là.

Doucement, elle lui blottit la tête contre son épaule :

— Dieu ! Moi qui donnerais tout pour vous éviter un chagrin... Et je vous fais souffrir. Laissez-moi vous consoler, là, tout près. D'ordinaire, je me sens toute petite, devant vous ; et maintenant que vous avez de la peine, je voudrais vous bercer, vous protéger... C'est vous mon tout petit, à présent. Ne pleurez plus...

Il se dégagea, passant ses doigts sur ses paupières. Et il balbutiait :

— C'est stupide, n'est-ce pas ?... Mais c'est passé. Ma pauvre chérie... je vous aime trop...

Soudés l'un à l'autre, ils marchèrent lentement vers la fenêtre, qui restait ouverte, selon la règle de la maison. Il neigeait toujours. La chambre éclairée projetait sa clarté dans la nuit. Et les flocons voltigeaient dans la lumière. Au delà, dans l'ombre, on devinait leur chute silencieuse et pressée.

Mais, brusquement, Amy se rejeta en arrière :

— Vous avez-vu ? Un homme.

Sur la terrasse formée par le toit de galerie de

cure, tout près des fenêtres, un homme se promenait en effet.

— Bah ! dit Pèlerin, quelque amoureux de la neige.

Mais leur quiétude était rompue :

— Comment Emma pourra-t-elle partir demain par un temps pareil ? dit Amy. Il faut que j'aille la voir. Pourvu qu'elle sommeille toujours...

Dans leur baiser d'adieu, au seuil de la porte, aux pensées tumultueuses qui hantaient encore Pèlerin, un souci nouveau s'ajoutait. Car dans cet amoureux de la neige, il avait reconnu la sombre figure du docteur Esther.

CHAPITRE III

Ce même soir-là, malgré la neige, le docteur Esther ne regretta pas sa faction accoutumée sous les fenêtres de ses malades : il récoltait rarement d'aussi précieux secrets.

Il avait pris ce pli, de parcourir, après souper, la terrasse qui couronnait la galerie de cure. L'année précédente, une belle nuit de lune, il admirait la façade blanche et la douce lueur blonde des lettres d'or du fronton, sans penser à mal ; et soudain, il s'aperçut que, dans le silence, toutes les conversations animées s'échappaient par les fenêtres ouvertes. Remarque évidente ; et pourtant personne n'y songeait. N'est-ce pas le signe des grandes découvertes ? Toujours simples,

elles nous sont révélées par des hasards, où le sage voit le doigt de la Providence. Certainement, après quelques semaines de séjour, les curistes oubliaient cette fenêtre ouverte ; ils ne s'en méfiaient pas plus que d'une fenêtre fermée. Autre circonstance heureuse : toutes les chambres, nécessairement tournées vers le Midi, ouvraient sur la façade. Le passant recueillait toutes leurs voix. A peine les paroles échappées des étages supérieurs se perdaient-elles un peu ; mais là n'habitaient que des gens à juste prix, dont les propos n'importaient guère. Enfin, les entretiens décisifs franchissaient seuls la fenêtre, les colloques où le ton s'échauffe, où s'oublient toute mesure et toute retenue ; tandis que les conversations banales, à voix courante, restaient à l'intérieur ; par un dernier trait du destin favorable, la façade tamisait les paroles ; elle gardait l'ivraie et ne laissait tomber sur le docteur Esther que la moisson du bon grain.

Aussi, par les belles nuits froides et silencieuses, le médecin-directeur cheminait doucement dans la neige, sous les fenêtres. Et la maison parlait, par ses cent bouches ouvertes.

Oh! il n'écoutait pas ses malades par curiosité. Il complétait son diagnostic. Et même, à les entendre ainsi, dans le recul, dans le calme et le froid, il jugeait mieux de leurs intérêts qu'eux-mêmes. Il pouvait guider secrètement leur destin. Il ne voulait que leur bien et celui de Mont-Arvel.

Cette demoiselle Chardonne... qui aurait cru... de quel élan courait-elle à sa perte! Et Robert Pèlerin ne la sauverait pas toujours. Une frénésie contagieuse, émanée des malades, gagnait donc les gens sains? Après cette jeune fille, pourtant guérie, Madame Decharme, rose de santé, jetait par la fenêtre les éclats de sa colère! Quelle brebis enragée... Tromper son mari!... Oser avouer son crime. Et le Morini, qui s'imaginait pouvoir allègrement s'enfuir au matin avec sa complice...

Tous ces gens-là vont compromettre la renommée de la station. La date arrive où les curistes quitteront la montagne. Emporteront-ils donc des souvenirs de scandale et de mort, au lieu de répandre, dans le séjour des hommes, les louanges de Mont-Arvel? Une sérieuse, une

urgente opération d'ensemble s'impose. Elle débute heureusement avec l'expulsion de Labernière et de sa compagne. Le docteur Esther la poursuivra dès l'aube prochaine. Et comme la façade s'endort derrière son voile mouvant de neige, le médecin-directeur rentre mûrir ses projets à la chaleur de l'oreiller.

Dès le jour, il prit position dans son cabinet. Le vol serré des flocons laissait suinter une lumière terne et grise. La couche blanche étendue depuis des mois sur Mont-Arvel foisonnait, se boursouflait en reliefs onduleux et mous. Des nuages lourds de neige semblaient s'être posés sur le sol.

D'abord, le docteur Esther manda Loublieux.

— Dès que M. Morini sera réveillé, faites-le prier de passer ici. Je tiens absolument à le voir avant qu'il sorte. Veillez-y.

Car, avant une heure, le gaillard filerait, s'il voulait prendre le premier train.

Et les Labernière! Tout était-il prêt pour leur départ? Leurs bagages? Leur note?...

Le majordome interrompit :

— Mais ils ne peuvent pas s'en aller ce matin : la voie est bloquée ; le train ne marchera pas.

Le docteur Esther se dressa, d'un élan :

— Il faut qu'ils partent.

Ah! non. Elle n'allait pas mourir à Mont-Arvel, celle-là. Le moment était mal choisi. Ils descendraient, coûte que coûte. Parbleu, ils prendraient la route, en traîneau fermé. Ils en usaient bien pour aller voir Blanchard. Tout de suite, qu'on les avertisse du changement. Et vite, aux écuries : une voiture, des chevaux, un cocher.

— Sacredié, monologua Loublieux en filant le long des couloirs, il paraît qu'elle est mûre.

L'horrible mot, dans son jargon d'office, s'appliquait à ceux que le docteur Esther renvoyait dans la vallée : le fruit allait se détacher de l'arbre.

Le médecin-directeur s'embusqua derrière le rideau de sa fenêtre. Il ne respirerait librement qu'après le départ de la mourante. Le traîneau — un carrosse de gala, or et rouge, — vient se ranger devant le perron. Puis Labernière, portant dans ses bras sa compagne, enveloppée

d'une couverture, descend les marches. Dieu soit loué! Elle vit encore. Très vite, il l'installe dans la voiture et s'y enferme à son tour. Les adieux, maintenant, sous la neige. Mademoiselle Chardonne, suivie de son Pèlerin, se penche pour une dernière étreinte. Dieu! que ces épanchements de famille sont longs! Ils n'en finiront donc pas?... La jeune fille, soutenue par Pèlerin, remonte les marches du perron. Une petite main pâle s'agite à la portière. Et le traîneau, dont les chevaux enfoncent jusqu'aux genoux dans la couche molle, s'engage lentement dans les lacets indécis de la route, sous l'épaisse tombée de neige. Ils sont partis...

Loublieux se glissa dans le bureau.

— Tout s'est bien passé? demanda le docteur Esther. Le traîneau?...

— Admirable. Ils m'ont remercié. Le plancher leur brûlait les pieds. Ils veulent attraper le train de dix heures, à Roche. Mais c'est la petite sœur, qui prend mal la chose. Son céramiste lui tapote les mains, dans le salon...

— C'est bien. J'aviserai, dit le docteur Esther.

Oui, il aviserait. Immédiatement. C'était la

suite logique de son opération de police. Après s'être débarrassé de la mourante, il sauvegarderait la jeune sœur guérie. Une miraculée, une vraie. Des symptômes évidents de phtisie disparus en quatre mois de cure. Elle allait pouvoir rentrer en France — un pays sans station d'altitude — et là, par la vertu de l'exemple, elle travaillerait plus à la gloire de Mont-Arvel que toutes les affiches et toutes les circulaires de Tercoz, le lanceur de stations. Mais quoi? Au lieu d'apparaître au foyer familial toute rayonnante de pure santé, au lieu d'être, dans le séjour des hommes, la louange vivante de Mont-Arvel, rapporterait-elle parmi les siens les larmes, la honte et le scandale?

Car enfin, ce Pèlerin... Impossible, évidemment, de nier les vertus de ce jeune homme. Ses soins attentifs ont aidé au succès de la cure. Il lutte contre d'impures tentations. La veille encore, l'écho de sa victoire a passé la fenêtre ouverte. Mais tous les vainqueurs aboutissent à la défaite. La chair finit par triompher : cinq années d'observation à Mont-Arvel ne l'ont que trop prouvé au docteur Esther. Pèlerin obéira tôt

ou tard à la loi fatale. Surtout que la chère enfant, bouleversée par la vue de sa sœur, se croit toujours malade. Imagination : la sensibilité de la cicatrice donne l'illusion de la blessure. Dans ce jeune sein, où sont éteints les feux du mal, ne gronde plus que le détestable amour. Elle confond les deux fléaux. Mais le docteur Esther la sauvera du démon. Il faut qu'elle reste, par le monde, la vierge du miracle. Quels hosannahs retentissant au loin, parmi les siens, à la revoir, éclatante de santé! Et quelle malédiction au contraire à la retrouver souillée!

C'est à sa famille qu'il faut songer. Heureusement, Blanchard se plaît à bavarder sur sa protégée. Le docteur Esther connaît maintenant l'entourage d'Amy Chardonne comme s'il l'avait vu : la maman, les sœurettes, l'ingénieur Donnet. Quelle joie, pour tout ce petit monde, de la savoir guérie, de l'accueillir, de la venir même chercher! Et quelle récompense, pour le médecin-directeur de Mont-Arvel, d'annoncer lui-même la bonne nouvelle à ces braves gens, de les presser de reprendre la chère enfant!...

Ayant consulté des notes, le docteur Esther

prit une imposante feuille de papier à lettres. L'en-tête gravée représentait un Mont-Arvel idéal, où des jardins de délices reliaient des bâtiments plus hauts que les montagnes. Et d'une grande écriture chaste, sans ces pleins, ces déliés aux silhouettes lascives, il écrivit :

Madame,

« Mon médecin-assistant, le docteur Blanchard, m'avait chaleureusement recommandé mademoiselle votre fille. La satisfaction que j'éprouve à vous annoncer moi-même sa guérison, après quatre mois de séjour à Mont-Arvel, excusera la liberté que je prends de vous écrire sans vous connaître. C'est en effet pour moi une allégresse toujours nouvelle de constater l'éclatant succès d'une cure, car nous ne sommes heureux que dans la mesure où nous travaillons au bonheur des autres.

« Désormais, votre chère enfant peut reprendre ses occupations à Felletin. Vous aurez sans doute grand'hâte de la rappeler près de vous.

« Je crains que, retenue à votre foyer, vous

ne puissiez pas, comme certains parents, avancer l'heure d'embrasser votre fille en la venant chercher ici. Mais peut-être serez-vous heureuse de confier cette tendre mission à quelqu'un des vôtres, aussi pressé que vous de revoir mademoiselle Amy et plus libre que vous de ses mouvements? Pour ma part, je me féliciterai de la savoir au plus tôt sous une sûre sauvegarde.

« Je pense donc recevoir, d'ici peu de jours, votre émissaire où votre adhésion au départ.

« Veuillez agréer, Madame, mes salutations respectueuses.

« Docteur Esther,

Médecin-directeur. »

De la sœur mourante, pas un mot. Les dissentiments de famille sont éminemment respectables.

L'adresse écrite, l'enveloppe collée, le docteur Esther appela, d'un coup de timbre, le portier Diéner :

— Cette lettre au premier courrier qui descendra dans la vallée.

Il ajouta :

— M. Morini n'est pas encore descendu? Voyez donc. Je l'attends.

Car le tour venait de l'Italien, dans l'opération d'ensemble. Ce gaillard-là ne doutait de rien! Il criait par les fenêtres qu'il enlèverait madame Decharme dès le premier train. Et il n'avait même pas payé sa note. Il ne le prendrait pas, son premier train. D'abord parce que la neige, providentielle, bloquait la voie. Ensuite, parce que le docteur Esther méditait, par un coup de maître, d'assurer le triomphe de la morale et de garantir les intérêts de Mont-Arvel.

Le médecin-directeur avait vu bien des faces d'agonie. Pourtant, à l'apparition de Morini, il eut peur.

Devant lui surgissait le tragique Pierrot de la pantomime, le masque blanc, taché de rouge aux lèvres et de noir aux yeux. Dans cette pâte de farine, la maladie sculptait ses empreintes profondes, ravinées encore par l'excessive fatigue d'une nuit de folie, cette nuit de plein amour rêvée par tous les amants que l'existence sépare, nuit de morsures et de cris sauvages,

où la certitude d'être acculé à la mort libérait Morini de toute réserve, de toute contrainte, attisait encore son corps embrasé, nuit où se replie, où se condense toute une vie.

Au matin, il dormait enfin, d'un sommeil palpitant de sursauts, grouillant de monstres, quand le portier Diéner le vint chercher de la part du docteur Esther. Une courte accommodation : « Ah! Oui. Ruiné. Impossible de fuir... en finir. » Et être réveillé par son ennemi, ce jour-là! Que lui voulait-il donc encore cet Esther? Il s'habilla comme on s'habille dans un incendie, sans garder le souvenir de ses gestes.

— Monsieur, dit le docteur Esther, la note de votre dernier mois de séjour vous a été vainement présentée plusieurs fois. Je n'ai pas voulu que M. Loublieux ou quelque autre vous le rappelât. J'ai tenu à vous conseiller moi-même. Vous n'ignorez pas que nos frais sont considérables. Nous ne pouvons pas indéfiniment attendre. Etes-vous en mesure de payer?

— Non, Monsieur.

Ce fut répondu d'une voix d'automate, d'une

voix de carton. Et rien ne vivait dans le masque blanc que les taches rouges et noires de la bouche et des yeux.

Le docteur Esther avait préparé son questionnaire. Quoique surpris de cette voix étrange, il poursuivit :

— Excusez mon indiscrétion. Sans doute, vous disposez par ailleurs de ressources que vous pouvez réaliser?

— Non, Monsieur...

Tant de calme chez cet être de violence inquiétait le docteur Esther. Néanmoins :

— Voyons. En cherchant bien, autour de vous. Certainement vous trouverez un ami, un répondant prêt à vous obliger dans cette circonstance difficile, mais passagère?

— Non, Monsieur...

Le docteur Esther avala péniblement sa salive. Devant lui, dans ce masque de plâtre, toute la vie se réfugiait, brûlante, sous l'arcade noire des paupières.

Le médecin avait déjà vu ces yeux-là. Mais il ne pouvait pas, il n'osait pas se souvenir... Sous leurs feux aigus, son cerveau, lui semblait-

il, se desséchait. Tremblant de s'égarer, il suivait pas à pas son plan.

— Vraiment... vous ne connaissez personne? vous ne nourrissez aucun projet? Nombre de jeunes gens songent à réparer par une sage union le désordre de leur vie. Un tel espoir autoriserait notre patience. Jamais les rapprochements de la vie à Mont-Arvel ne vous ont suggéré une pareille pensée?

— Non, Monsieur.

Toujours cette froideur de statue, cette voix de spectre. Le docteur Esther perdait pied. Les phrases préparées se débandèrent, à la dérive :

— Vous m'excuserez... Associé de longs mois à leur vie, je porte intérêt à mes hôtes. Votre intimité avec la famille Decharme... je pensais qu'un projet... qu'une union...

Le tragique fantôme enfin s'émut : une poussée en avant des épaules, une secousse électrique des poings serrés. Alors, le docteur Esther lâcha son beau plan, si purifiant et si pratique. Il le jeta d'un bloc, pour se défendre, pour assommer son étrange adversaire :

— Eh bien, oui, quoi? Epousez mademoiselle

Decharme. Elle est libre, charmante, riche... Vous effacerez le passé. Vous assurerez l'avenir.

— Canaille! hurla Morini.

Il se pencha, s'appuya des deux mains à la table. Et l'haleine de fièvre qui portait sa colère souffletait en plein visage le docteur Esther.

— Bandit! Je vous regardais haleter d'avarice. Je guettais quel immonde crapaud vous alliez vomir. Pour être payé, uniquement pour être payé, vous m'offrez un marché infâme. Et vous le savez infâme. Car vous nous espionnez, j'en suis sûr maintenant. Vous fouillez jusqu'aux vidures des chambres, pour découvrir nos faiblesses et nos misères, nous tenir ensuite dans votre grosse main sale, pour nous presser, nous faire dégorger de l'argent, encore plus d'argent.

Il se redressa, croisa ses bras. De nouveau, dans la face de plâtre, toute la vie se réfugia sous l'arcade sombre des sourcils. Ces sautes soudaines de calme et de violence terrifiaient le médecin. Froidement, Morini reprit :

— Savez-vous que vous êtes un grand misérable, docteur Esther? Des hommes ont entrepris cette œuvre, très belle, très noble, très juste, de demander à la montagne le salut des malheureux agonisant dans la vallée, d'inviter la nature à réparer ses propres erreurs, d'appeler une caresse du ciel au fond des poitrines malades. Leur voix est entendue. L'Alpe accomplit des miracles. Et vous, docteur Esther — et c'est là le crime impardonnable — vous avez avili l'œuvre sainte entre toutes, vous en avez fait Mont-Arvel. Comprenez-vous? Vous avez débité en charlatan, l'air, le soleil, la vue; vous les avez vendus, très cher, si cher que les pauvres et les médiocres doivent renoncer au salut, et que les riches eux-mêmes restent effarés du prix où vous leur facturez l'espérance. Oui, voilà l'ignominie : dresser des réclames si hautes qu'elles cachent le ciel, mettre des tourniquets aux portes de l'azur. Et vous trafiquez de la vie, de la vie sacrée, avec des ruses de mercanti, des coups de pouce à la balance : la guérison promise aux incurables, des malheureux chassés à l'avant-dernier souffle, des cadavres

escamotés, tous les abominables cuisinages du médecin tombé, par amour du lucre, au rang de marchand de soupe.

Le docteur Esther voulut se lever, parler. D'un geste impérieux, à distance, par-dessus la table, Morini le renfonça dans son fauteuil. Enlevé d'un nouvel élan de furie, il hurla :

— Et que dire de nos pauvres intrigues, tolérées par vous tant qu'elles vous servent, brisées dès qu'elles vous nuisent!... Pour cet amour que vous détestez, vous montrez, sous vos dehors austères, toute la souple complaisance d'un tenancier louche. Oui, c'est là l'ironie bouffonne. Du puritain que vous êtes par pauvreté de sens et d'âme, l'avarice a fait le plus servile entremetteur!... Si, si, proxénète, voilà bien votre nom, et vous avez vendu aussi la montagne vierge, la montagne bienfaisante et saine. Vous la prostituez, vous faites la retape sur le seuil : « Entrez! Entrez! On ne meurt pas à Mont-Arvel! »

Le docteur Esther tendit sa main tremblante vers la porte :

— Allez-vous en... allez-vous-en...

Mais l'autre n'entendait pas. Il reprit sa froi
deur de statue :

— Êtes-vous bien sûr qu'on ne meurt pas à
Mont-Arvel?... J'ai grande envie de m'y tuer ce
matin même, pourtant. Ruiné, brûlé, fini, je
n'ai plus qu'une ressource...

Tout à coup, il éclata de rire :

— Si je vous emmenais avec moi, docteur
Esther! Ah! ah! On ne meurt pas à Mont-Arvel
Vous voyez-vous démentant l'enseigne? Ce serait drôle!

Il sortit de sa poche un petit revolver et le fit
sauter dans ses doigts. Le docteur Esther bondit
vers la sonnerie du téléphone, posé sur le bureau.
Mais Morini prévit le geste et, d'un revers de
main, envoya l'appareil rouler sur le tapis :

— Je vous défends de bouger, vieux misérable.
C'est moi le juge. Vous, l'accusé. Je vous condamne à mort. Nous allons rire!

De nouveau il éclata, les bras au plafond.

La folie! Le docteur Esther, tassé dans son
fauteuil, la voyait maintenant grimper sur cette
face tragique, nouer des muscles, en rompre
d'autres. La folie... l'un des innombrables ca-

prices de la tuberculose... Il la reconnaissait enfin, pour l'avoir vue déjà, chez des malades, allumer aux globes des yeux cette vie incandescente...

Il voulut appeler, se tourna vers la fenêtre, la seule, hélas! qui fût fermée sur toute la façade de Mont-Arvel. Oh! pouvoir ramasser l'appareil, sonner. Mais Morini, menaçant, braquait son revolver.

— Je vous défends de crier, de bouger, entendez-vous. Ou je vous abats tout de suite. Vous n'avez donc pas envie de vous souvenir un peu, avant de mourir? C'est vrai, vous, pauvre homme, vous ne quittez rien. Vous avez passé votre vie à tirer de l'or des crachats, à empiler, empiler toujours. Et vous ne connaissez pas d'autre joie au monde. En vous tuant, je vais crever un ballon vide. Tandis que moi... c'est une coupe pleine qui se renverse... pleine de choses magnifiques. Oh! ces cinq ans, père Esther, si vous saviez. C'est comme une salle de musée, couverte de tableaux, toute tapissée de vie éclatante... En pirouettant sur un talon, on plonge sur le passé, la nature, la beauté. Ah! la beauté, vous ne connaissez pas, père Esther... Les ciselures, le

bronze doux et fort, le marbre savoureux, le chairs de lumière... Les femmes... des petit coins doux dans le col, autour des lèvres, l fuite d'une hanche, la pointe d'une gorge sou la dentelle... des choses, des choses que je n peux pas dire... Et les mets délicats... la musique les parfums, tout ce qui flotte dans l'air; enfi tout le butin des sens, tout ce qu'ils apportent là dans la boîte...

Et il se frappait le crâne à grandes tapes dures

— Au secours! hurla le docteur Esther.

Et sa masse énorme se rétrécissait dans le fau teuil.

— Voulez-vous bien vous taire! Voyez-vous ce vieux mômier qui s'impatiente? Je ne suis pa pressé, moi. Je rumine. Hein? Vous voyez tou ce que vous avez perdu, à vivre en avare? En somme, comme secousse, je n'ai plus à connaître que la mort. Pour vous, c'est un début dans l'émotion. Ah! ah! Vous avez de la chance qu'on n'ait pas d'âme! Voyez-vous tous ceux que vous auriez retrouvés, dans l'au-delà!... Tous ceux que vous avez trompés, tondus, expédiés, escamotés! Quel concert!

Désespérément, d'une ruée, le docteur Esther, poussa la lourde table vers le fou. Elle bascula. Morini la reçut dans le ventre, hurlant. Et le médecin suivait l'élan, voulait se jeter de tout son poids sur l'arme, sur ce menaçant petit trou noir qui dansait devant ses yeux. Mais le coup tonna, sec, formidable. Le docteur Esther se dressa, les bras levés, gigantesque. Ses mains s'accrochèrent au vide, sa bouche distendue aspira tout l'air de la pièce. De son front crevé, s'échappaient le sang et la vie. Son énorme masse noire s'écroula, désagrégée par la mort.

Morini lâcha son revolver. Il ouvrit la porte, enjamba la rampe de la galerie de cure et bondit sur la terrasse dans la neige.

Pris jusqu'à mi-corps dans l'écume glacée, il avance à grands gestes de bras, les jambes haut levées, en baigneur qui entre dans la mer. Mais sur les pentes, son allure s'accélère. Il se lance, glisse, tombe sans heurt, repart, nage, se joue dans la belle neige comme un triton parmi les flots.

Ah! la blanche, la chère montagne! Enfin, la voilà délivrée. Le vieux qui la vendait est

mort. Elle pourra se laisser aimer, elle répandr librement les bienfaits de ses charmes. Quell volupté de se rouler sur ses flancs vierges!

Etreindre à pleins bras ses formes pleines.. les croupes, les gorges, les mamelons...Plus bas la neige cesse. La montagne n'a plus de voile Elle est nue. Les ravins s'ouvrent comme des lèvres, d'où s'échappe le rire frais des torrents D'autres replis cachent leur mystère sous la mousse des bois... Descendre encore, forcer la montagne jusque dans ses pudeurs secrètes, la posséder, se donner à elle...

Il court, sur les pentes d'herbe rase. Comme il va vite! Il vole. Il fait des pas de sept lieues, des pas de rêve. Hou! hou! encore plus vite. Il s'écroule, sans s'arrêter. Il n'est plus qu'une boule qui dévale, qui donne de la nuque ou de l'échine sur la terre, pour repartir en bonds grandissants. Soudain, le sol se dérobe, et Morini tombe d'un seul jet, disparaît, absorbé par le mystère touffu du ravin.

CHAPITRE IV

Dans la caisse close du traîneau, Labernière se penche vers sa maîtresse à demi-étendue. Elle gémit doucement, les yeux fermés, comme un enfant qui s'endort après des larmes. Lui, la berce et la câline : « Appuie-toi contre moi, mon petit chéri. Là. Ça va mieux, n'est-ce pas? Nous arriverons bientôt. »

Arriver! Prendre le train de dix heures à Roche; éviter à Emma l'attente dans la gare; la ramener bien vite au châlet, près du lac bleu, dans le soleil, dans le printemps. Là, lui semble-t-il, elle renaîtra. Et toute sa volonté se tend vers ce but : arriver.

Mais que les chevaux avancent donc lente-

ment! Où est-on? Etouffant d'impatience, Labernière s'écrase le front à la vitre. Les flocons, plus rares, découvrent les mornes espaces de neige. Plus de sites familiers; tous se ressemblent, se confondent. Plus d'arbres, de rochers, de repère saillant où s'accrochait le souvenir. Les bornes mêmes qui jalonnent la route, du côté du précipice, ont disparu sous la tombée dernière. Partout cette molle et foisonnante couche blanche, où la vue, prise au vertige affolant de la neige, s'égare, perd la notion de la distance et de la direction.

Evidemment, le cocher hésite, tâtonne; il n'ose pas lancer son attelage dans les détours incessants de la route rapide et cachée. Sa terreur se devine à l'allure inégale, incertaine du traîneau. Faudra-t-il donc manquer ce train qui passe à dix heures dans la vallée? Laisser Emma, de longues heures d'attente, sur un banc de salle publique, sous les regards, dans le battement des portes, le va-et-vient des voyageurs? Oh! Être bien vite dans le petit châlet de la côte, en tête-à-tête, au bon soleil, avant qu'elle succombe, vite, vite.

Tout à coup, le traîneau s'arrête. Labernière baisse la glace :

— Eh bien? Qu'y a-t-il?

Le cocher saute dans la neige, s'explique. C'est folie que de vouloir descendre par un temps pareil. Les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail. On ne voit pas la route. Il ne peut plus. Il y renonce. D'ailleurs, c'est inutile, on n'arrivera pas. Il faut essayer de remonter.

Remonter là-haut? Ah! jamais de la vie, par exemple! Mais à quoi bon discuter avec cette brute? Le temps passe. Voyons, il faut se décider, agir. Labernière enveloppe étroitement de couvertures Emma inconsciente et plaintive, l'étend sur la banquette : « N'aie pas peur, ma mignonne. Nous serons bientôt chez nous, mon petit chéri... » Le visage tremblant de douleur et de colère, il descend, saute sur le siège et, d'un coup de fouet à leur fendre l'échine, il enlève les deux chevaux sur la route de neige. Parbleu, ça le connaît, ces bêtes-là. Il en vend! Coûte que coûte, il arrivera.

Il ne laisse pas à l'attelage le temps de s'enliser dans le sol. Il l'affole du geste et de la voix,

le pousse, le tient suspendu au bout des rênes inscrutées à son poing, comme des pantins au bout d'un fil. Hardi, là! Qu'emporte-t-il, derrière lui? Emma gémit-elle toujours? Est-elle sortie de sa torpeur? Si elle était tombée? Si...? Mais il n'a pas le temps de s'arrêter, de regarder. Le traîneau rase les bords indécis et mous de l'abîme. Après tout, s'ils roulent au fond, qu'importe? Ils périraient ensemble. Ce serait peut-être le meilleur sort. Ivre de force et de vitesse, il confond la chance de mourir et l'espoir d'arriver à temps dans la vallée. Il ne sait plus s'il court à la mort ou au salut, pas plus qu'il ne sait s'il emporte encore une vivante dans le vertige de sa course.

Debout, tête nue, hurlant, il continue de tenir suspendus à son poing les chevaux, la voiture, de les jeter toujours plus vite en avant. Mais l'instinct, la sûreté de son bras, le maintiennent sur la route. La piste devient plus nette et plus dure. Roche paraît dans la plate vallée du Rhône. Un coup de sifflet lointain, aiguillonne encore sa hâte. Plus vite! Et il n'arrête le traîneau que lorsque les fers arrachent des étincelles

aux pierres de la route, d'où la neige a disparu.

Il se précipite à la portière. Emma vit, toujours gémissante, prostrée. Il l'emporte à pleins bras, roulée dans ses couvertures. Il trouve la force de courir jusqu'à la gare, haletant, balbutiant encore des mots de caresse. Le train n'est pas encore passé.

Oh! les placides employés ne s'émeuvent guère de cette étrange vision, de ce colosse qui porte dans ses bras un frêle petit corps enveloppé de couvertures. Ils en ont tant vu, depuis cinq ans, de ces malades « mûrs », de ces fruits prêts à tomber de l'arbre et que le docteur Esther, d'une secousse, fait rouler jusqu'au fond de la vallée.

Après la fuite rapide sur la pente de neige, il semble à Labernière que le train avance à peine sur le rail. Il voudrait encore prendre en main les rênes, fouailler la machine. Toujours, aux portières, cette mélancolique vallée du Rhône, plane, entre ses rives escarpées de montagnes, comme une eau dormante, où le vent fait blémir les têtes des roseaux.

Emma ouvre les yeux : « J'étouffe. Ah! j'étouffe. »

— Nous arrivons, ma chérie. Tiens, voilà le lac, le beau lac bleu...

Mais elle ne regarde pas. « J'étouffe. » Qu'importe en effet la splendeur du Léman, le saphir de ses eaux, la joie des villas blanches abattues sur les rives, comme une énorme vague d'écume éclaboussant jusqu'aux montagnes de verdure. « J'étouffe. » Labernière agenouillé n'entend que ce râle, ne voit que le geste d'agonie, et, de temps en temps, l'affreuse, la rouge éruption de lave embrasée... « J'étouffe. » Il abat les glaces, il voudrait que tout l'air de la montagne pénètre dans le wagon, l'air où flotte le parfum des narcisses et du printemps.

Quelle misère... On peut créer, dans l'amour, au sein de son amante, une vie nouvelle, une vie étrangère. On peut aussi lui jeter dans le sang ses germes morbides. Et on ne peut pas, à volonté, lui donner, à elle, de sa propre vie, lui mettre sous la peau, sa santé, sa force. Il faut rester là, à regarder, à ne rien faire, à la laisser mourir...

Clarens! Enfin. A deux pas, le chalet s'abrite sous les noyers. Labernière emporte encore son cher petit fardeau. Dès le seuil, Emma s'éveille. Lui, murmure :

— Chez nous, nous sommes chez nous, ma chérie.

Elle jette un regard étonné, ravi, sur la pièce ensoleillée : voilà tous les objets quittés un mois plus tôt.

— Chez nous, c'est vrai, dit-elle. Je sens que je vais mieux, tout de suite. Laisse-moi marcher, veux-tu ?

Elle s'appuie au bras de son ami, puis le quitte, s'avance, toute droite dans le soleil. Lui, sans respirer, la suit, l'entoure à distance de ses bras. Elle veut se retourner, commence : « Tu vois... », et soudain s'abat, morte.

A Mont-Arvel, sous la tombée de la neige inlassable, c'est la terreur. Le coup de feu de Morini ébranle toutes ces cervelles sensibles. La mort brutale effare tous ces êtres qui narguent la mort sournoise. La disparition du fou, dont le corps broyé reste introuvable au fond de

quelque ravin perdu, corse le drame de mystère. Dans les couloirs, sous la galerie de cure, on commente l'embarquement forcé de la mourante jetée parmi la tempête de neige, le retour du cocher sans traîneau, la démente tentative de Labernière. A table, on épilogue sur l'absence des trois Decharme, qui s'enferment obstinément dans leur chambre; ceux qui ont surpris ou deviné l'intrigue cherchent un lien entre l'attentat et cette réclusion; tous le soupçonnent, aucun ne le découvre. Qui pénétrerait, en effet, qu'après la mort de son rival, le mari, malgré l'éclat de folle franchise, malgré la nuit dehors, a recueilli sa compagne désemparée, moins par générosité que par égoïsme, que par besoin de retrouver, désormais humilié et soumis, le témoin patient de ses plaintes?

Amy éprouve à l'extrême toutes ces alarmes. Le récit du cocher augmente son angoisse, en même temps qu'il lui interdit la descente. D'heure en heure, elle attend, elle appréhende des nouvelles d'Emma. Pèlerin la soutient. L'amour, chez lui, s'épure, s'évapore en mots consolateurs. Elle-même n'entend que ce lan-

gage de tendre pitié. Et quand une dépêche apporte la navrante certitude, c'est dans les bras de Pèlerin qu'éclate la douleur d'Amy. Mais la neige rend toujours la descente hasardeuse. Et les sanglots de la jeune fille s'ajoutent à la rumeur tragique qui gronde à travers la maison.

Mais sur ce bâtiment perdu dans la houle énorme aux crêtes blanches, et qu'on ne quitte que pour la mort, sur ce vaisseau maudit où l'on tremble, où l'on s'enferme, où un fou, qui s'est jeté dans l'abîme, a tué le dur maître du bord, une main ferme a repris la barre abandonnée. Blanchard s'est installé à Mont-Arvel, avec sa souriante et rose épouse. Sa large pitié, sa droite énergie, s'efforcent d'apaiser le souffle de terreur.

Et c'est ainsi que le quatrième jour après le drame, tandis que les premiers trains se risquaient sur la voie déblayée, le jeune médecin ouvrit la réponse de Madame Chardonne au docteur Esther. Elle louait le médecin-directeur comme un dieu, d'avoir sauvé sa fille. La vie l'avait déjà tellement éprouvée... Elle tremblait tellement que le mal paternel ne pardonnât pas à

son enfant. Certes, elle avait hâte de la revoir, de la tenir dans ses bras. Que le docteur Esther veuille bien la lui renvoyer au plus vite. Justement, un ingénieur de la Manufacture, Monsieur Donnet, qui porte un tendre intérêt à toute la famille, part pour Genève en même temps que cette lettre. Un court voyage d'affaires, des machines à voir. Deux jours. Si Amy voulait profiter de ce hasard, elle aurait ainsi un sûr compagnon de voyage. Il lui suffirait de télégraphier à M. Donnet, à Genève. Suivait l'adresse.

Blanchard, surpris, embarrassé, tournait et retournait le papier entre ses doigts. Alors, selon sa coutume de demander avis à la souriante sagesse de sa compagne, de lui confier ses soucis de toutes tailles, il lui soumit la lettre de Madame Chardonne.

— Qu'en penses-tu? demanda-t-il, après qu'elle l'eût parcourue.

— Esther a dû écrire qu'Amy était sauvée, qu'on pouvait la reprendre. Je pense aussi qu'Esther ne se souciait pas le moins du monde de l'avenir de cette petite. Seulement, il a vu en

elle une belle cure, un beau produit de la Maison, une de ces pièces rares qu'on envoie aux expositions, à l'étranger. Alors, il l'a mise hors d'atteinte.

— Tu crois que Pèlerin...

— Je crois qu'Esther était informé de tout, ici. Il a dû voir ou savoir qu'il était temps de séparer ces deux amoureux-là, de mettre son beau produit à l'abri, sous vitrine. Défense de toucher.

— Oui, dit Blanchard, tu crois qu'il l'a fait partir au bon moment. Il n'a vu là que l'intérêt de l'entreprise, comme il disait. Mais il s'est trouvé servir en même temps l'intérêt d'Amy. Mes prévisions se vérifient, remarque : Amy n'a pas eu à déplorer le départ prématuré de Pèlerin. Elle n'a pas non plus à regretter qu'il soit resté. Et elle a guéri. Mais je suis là à me féliciter. C'est maintenant qu'ils vont avoir un dur moment...

— Oui, rêva la blonde Madame Blanchard, en relevant la masse croulante de sa chevelure.

— C'est stupide aussi, dit-il, de nous charger de cette mission-là. C'est bien la maman

Chardonne tout entière, cette lettre. Sans autorité, elle n'a pas osé s'adresser à sa fille qui la domine. Et comme Amy acceptait ce mariage sans fol enthousiasme, au départ, le médecin-directeur est chargé de faire avaler le retour avec le fiancé. Ce doit être encore Esther qui a insinué ce coup-là. Joli, l'héritage qu'il nous laisse. Enfin, c'est inévitable, n'est-ce pas? C'est bien ton avis?...

— Dame, soupira-t-elle.

— Comme tu dis ça! Voyons, rien n'était possible entre elle et Pèlerin.

— Bien sûr. Mais je les plains. Et puis, les gens ont beau être condamnés, c'est toujours ennuyeux d'être le bourreau. Moi, je ne m'en sens pas le courage. Dis-lui, toi. Tu es médecin. Tu es dur. Va.

Peu fier, Blanchard se dirigea vers le grand salon, où les convives devaient attendre l'heure du repas. Il y trouva Amy. Elle causait avec Pèlerin, naturellement. « Ma foi, tant pis, songea Blanchard, je fais coup double. Après tout, je dois ignorer qu'ils s'aiment. Cela sim-

plifie diablement ma tâche. » Il les isola dans un coin. Et sortant la lettre :

— Voici ce que votre maman écrivait au docteur Esther. Il lui annonçait sans doute votre guérison, la possibilité de votre départ. Elle a hâte de vous revoir. Et si vous voulez profiter du hasard qu'elle vous signale... L'ami de votre famille, monsieur Donnet, est à Genève, pour deux jours. Sur un mot de vous qu'il attend, il vous ramènera...

Amy se raidissait. Sa figure devenait exsangue et se rétrécissait, comme le cœur se serre.

— Montrez, dit-elle.

A peine osa-t-elle tendre sa main qui tremblait. Elle lut lentement, pour trouver le temps de se remettre.

Pèlerin se taisait. Que dire devant Blanchard? Pouvait-il intervenir, conseiller un délai, proposer un refus à l'ingénieur? Et cet homme qui attendait, là-bas, aux portes de France, qui venait prendre Amy, pour toujours. Eh bien, quoi? N'était-ce pas l'inévitable? Mais on a beau s'y préparer, à l'inévitable, comme à la mort, il surprend toujours. Mais quelle torture : se taire,

étouffer la jalousie, la tendresse déchirée, quand ce serait si bon, si salutaire, de pleurer et de crier. Ah! c'est bien l'œuvre d'Esther. Et son visage terrible, dur et sournois, triomphe et ricane encore après la mort.

Et Amy? Elle ne peut pas non plus protester, s'insurger. Sous quel prétexte? Toutes les apparences se liguent contre elle. Elle est guérie. Une famille, un fiancé, lui tendent les bras. Comment se dérober? Quelle raison invoquer pour retarder le départ, sans dévoiler à Blanchard la passion défendue, impossible? Rentrer seule en France? Elle trahirait encore inutilement sa colère, son cœur endolori. Car Blanchard à vécu à Felletin, il sait que le mariage est accepté, faute de refus, qu'on y souriait dans la maison. Pour lui, rien n'est changé, depuis quatre mois. Il ne garde, ne doit garder que ces souvenirs-là. Tout le reste, c'est le rêve, le séjour aux portes du ciel. Maintenant, c'est fini. La vie reprend au jour où elle l'a laissée sur la terre.

Elle rendit la lettre avec un pauvre, un lamentable sourire. Elle tenta de railler :

— Allons, c'est notre sort, dans la famille, d'être renvoyé. Emma parce qu'elle était perdue. Moi, parce que je suis sauvée.

Puis d'une voix humble, asservie :

— Je vous remercie, M. Blanchard. Je descendrai bientôt. J'écrirai, je... préviendrai. Je voudrais seulement m'arrêter à Clarens, un moment, devant la tombe d'Emma.

Blanchard s'inclina, soulagé.

Quand Amy et Pèlerin furent seuls, ils échangèrent seulement ce regard où, dans les paupières agrandies, distendues, l'œil paraît terni, embué de toute la tristesse de l'être.

Amy, après un silence, dit seulement :

— Je n'imaginais pas que cela arriverait.

Et Pèlerin :

— Je vous accompagnerai jusqu'à Clarens, n'est-ce pas? Vous voulez bien?

— Oh! oui, Venez.

Et il leur sembla, à ces malheureux, qu'ils venaient de rejeter très loin leur séparation, puisqu'ils ne se quittaient plus là, tout de suite, le jour même.

A Clarens, la montagne s'élève du lac en ondulations paresseuses. Parfois même, elle s'arrête. Sur une de ces terrasses de repos, a jailli un jardin de verdures opulentes et vernies. Des blancheurs de marbre et de fleurs éclosent discrètement parmi les feuillages. D'un mystère attirant de charmille, il est la grâce souriante dans la beauté grave du site. Il appelle, il arrête le touriste. L'ombrage est favorable à contempler le lac vaporeux... Mais, la grille franchie, l'illusion cesse. Les marbres sont taillés en croix, en fûts, en dalles, et les fleurs poussent sur des tombes. Cependant, l'absence de muraille, de lourds monuments, laisse au cimetière de Clarens son attrait charmant de jardin anglais. Depuis que les malades ont découvert cette rive bénie, tous ceux qui sont venus y mourir sont enfouis là. Et des noms de jeunes misses, des noms allemands, des noms russes, sont gravés sur la pierre, font de cet enclos une sorte d'étrange carte d'Europe, bariolée aux couleurs des verdures et des fleurs.

Le coin des tombes récentes est à peine séparé des prés par une légère barrière de bois. Là,

sur la terre fraîche remuée, on a planté une croix provisoire, on a jeté des fleurs, ou encore de ces pierres blanches, cristallines, forées comme des coquillages, qui, de loin, ressemblent à de la neige fondante ou à un linceul mouillé étendu sur le sol.

Un soleil déclinant d'après-midi d'avril avivait encore le luisant des feuillages et la blancheur des marbres, quand Amy Chardonne et Pèlerin pénétrèrent dans ce jardin de mort. Ils descendaient de Mont-Arvel. La jeune fille avait attendu le dernier moment, la fin du court séjour de Donnet à Genève. Prévenu par dépêche, l'ingénieur l'attendait le soir même, pour rentrer en France.

Ils eurent vite découvert, dans l'enclos des tombes fraîches, le nom d'Emma Chardonne, tracé en blanc sur une croix de bois noir. Des jonchées de fleurs couvraient le sol. Amy se recueillit, inclinée vers la terre. Tout près, jasait une fontaine, dont le jet courbe s'enfonçait dans l'eau d'une vasque de pierre. Pèlerin retrouva le gazouillis du torrent et des ruisseaux d'automne, à Mont-Arvel, la chanson fraîche de

la montagne, qui, là-haut, poursuivait partout, sous les bois, à travers les sentiers, et qui, dans le silence de la nuit, entrait encore par les fenêtres ouvertes. Tous les souvenirs du séjour de rêve affluèrent à sa mémoire. Il souffrit de regret à crier. Mais Amy se redressa lentement. Elle vint à lui. Elle avait pleuré.

— Allons, dit-elle d'une voix lasse, il faut que je parte...

— Pas encore, supplia-t-il. Il n'est pas l'heure. Restez jusqu'au dernier moment.

Il la serrait, l'embrassait avec une ardeur désespérée. Amy défaillait, prête à tomber. La terre, déjà si riche de victimes, semblait l'attirer. Tandis qu'au contraire, d'être debout parmi les morts, Pèlerin sentait monter en lui une vie âpre et violente, comme cette sève amère et forte qui gorge les plantes poussées sur les tombes. L'amour, la jalousie, l'angoisse de l'adieu, hurlaient en tumulte dans sa poitrine.

Il blottit son front contre le cou de la jeune fille. Et malgré sa volonté de taire sa torture :

— Ma pauvre chérie, j'ai tant de chagrin ! Vous quitter... Tout ce qui m'attachait à vous se

déchire. Je les sens, ces fibres innombrables, si délicates et si fortes à la fois. Là haut, à vous écouter, à vous aimer dans l'enchantement, j'étais parvenu à oublier qu'il faudrait descendre. Et maintenant, c'est fini. Mon Dieu ! Est-ce possible que ce soit fini ?

Ils marchèrent côte à côte, parmi les feuillages débordants. Une échappée dans la haie de clôture découvrit le lac. A la fin du jour, il s'embrasait d'ardeurs de couchant. C'était le ciel même, le ciel en fusion, tombé en pluie de feu dans la coupe immense des montagnes.

Pèlerin respira largement.

— Ah ! l'existence ici serait si belle, si pleine de joie. Quelle tentation ! Voilà l'éternelle énigme : faut-il la vouloir éperdument, cette joie, coûte que coûte, faut-il chercher et vivre la vie de « plus grand bonheur » ? Ou bien faut-il obéir aux devoirs qu'on croit s'être créés ? Où est la vraie loi, la vérité nue, dépouillée de routine et de préjugés?...

Leurs pas les entraînaient de nouveau vers les parterres de marbres et de feuillage. Il montra les tombes :

— Si vraiment ceux qui sont là, retournés à la terre, pouvaient se faire entendre de nous... S'ils pouvaient nous livrer le grand secret ; si leur âme éparse pouvait nous le souffler à l'oreille. Ceux qui n'ont pas connu, ceux qui n'ont pas suivi l'amour, le regrettent-ils éternellement? Ceux qui ont aimé sont-ils les bienheureux ? Est-ce l'important, est-ce l'essentiel de la vie ? Mais ils ne parlent pas. Ils ne nous guident pas. Nous sommes seuls, affreusement seuls, livrés à notre détresse.

Enlacés, ils s'arrêtèrent sur un banc de pierre, près de la fontaine. Elle jasait, fraîche et monotone. Des oiseaux venaient boire et se baigner dans l'eau de la vasque, cuivrée par le couchant.

— Je ne devrais pas vous dévoiler toutes ces luttes, dit Pèlerin. Mais j'étouffe. Il faut que je vide mon cœur trop lourd et trop plein. Oui, là-haut, je l'ai débattue avec moi-même, l'énigme. J'ai subi parfois la frénésie qui soufflait par la station. Est-ce qu'on sait, après tout, si l'on n'est pas gravement malade soi-même? Et j'ai connu par instants cet appétit violent du présent, ce mépris de l'avenir... J'ai connu ce vertige où l'on

e sent très loin des hommes, où l'on doute de outes leurs croyances, où l'on voit vaciller les roites, les solides colonnes du Temple. Je vous achais ces défaillances, par mâle pudeur, et ussi pour ne pas vous troubler de mes propres aiblesses. Mais que de fois, songeant à vos cinq ernières années de vie humiliée, laborieuse et ouffrante, que de fois j'ai rêvé votre bonheur ! e vous associais à tout ce que j'ai connu 'agréable et de charmant par le monde. J'étais rès de vous, sous des étoiles nouvelles, à la roue d'un paquebot qui fendait la mer et la uit, vers des pays de beauté...

— Ah ! gémit-elle, c'est atroce ! Pourquoi vouer maintenant...

Il la serra contre lui :

— Ma chérie ! Pardon, pardon. J'ai tort. Mais 'est la douleur qui me fait crier. Et puis, voyez-ous, j'ai besoin de vous montrer que je souffre. Dui, j'ai peur que vous ne sentiez pas combien e vous aime, peur que, malgré tout, vous ne me oupçonniez de froideur, tandis que c'est ma endresse même qui repoussait la tentation. Moi, ne pas vous aimer! Quoi? Vous auriez été

pour moi le caprice d'un séjour, le jouet dont on s'amuse? Ah! Cette pensée-là m'est intolérable, surtout maintenant, au moment de ne plus vous avoir... Amy, si vous pouviez voir en moi, quel tumulte affreux, quel débat...

Elle lui rendait ses caresses :

— Je vous crois, mon chéri, je vous jure que je vous crois. Tout ce que vous éprouvez, je l'éprouve moi-même. Et je vous plains comme je me plains... car nous allons être si malheureux...

Sa torpeur accablée s'émut, fondit en larmes. Et tout en essuyant ses yeux, elle balbutiait :

— Jamais je ne recouvrerai pour vous le calme, l'indifférence... Toujours vous serez là, je vous aimerai toujours...

Et Pèlerin songeait que lui-même la verrait toujours présente, à son foyer...

Les trois vives petites étoiles qui semblaient agrafer la dentelle noire des montagnes à la robe du ciel, parurent au bord des cîmes. Pèlerin fut comme poignardé par le souvenir de ces célestes soirées, là-haut. Tout le temps, sa vie

erait criblée, transpercée jusqu'à l'âme, de ces antises.

Mais Amy se dégagea doucement :

— Laissez-moi partir. Il faut que je m'en ille. C'est l'heure du train. Ah ! Je comprends u'on écourte ces minutes-là. Les malheureux ui se jettent à l'eau courent sur le pont. Allons, dieu, vous avez raison, le rêve est fini. Nous ommes redescendus dans le séjour des hommes, omme nous disions là-haut. Adieu.

— Mais, dit-il, je vous accompagne jusqu'à a gare.

— Oh ! Non. Pas sur le quai, devant des gens.)ites-moi adieu ici. Restez.

— Vous voulez... ?

— Oui, adieu, adieu, mon ami, mon aimé.

Lui, gémissait comme un patient qu'on opère. Ce fut Amy qui s'arracha aux lèvres de Pèlerin. Elle prit la route qui descendait vers la ville. Très vite, sa silhouette sombre disparut. Il oulut l'appeler, courir... A quoi bon ? Sur les ives du lac, les lumières innombrables se evaient en constellations dorées. Les trams apides et sonores allumaient dans la nuit

l'éclair bleu des étincelles au fil des trolleys. Le
trains, dans les tranchées proches, illuminaien
d'un rouge reflet leur panache de fumée. Am
avait raison : ils s'éveillaient du rêve ; ils étaien
descendus dans le séjour des hommes.

Montreux—Tamaris (1901-1902).

Paris. — L. Maretheux, directeur, 1, rue Cassette. — 2527.

